

PREFACE

Ce livre a été édité par PHIAAC – « Patrimoine et Histoire de Chazelles-sur-Lyon et alentours » – à l'issue du 2^o Festival Patrimoine et Musique des Monts du Lyonnais organisé les 15, 16 et 17 septembre 2017 avec pour thème «Autour des orgues», l'occasion de fêter le cinquantenaire de la réfection de l'orgue de Chazelles.

Ce festival s'est déroulé sur Chazelles-sur-Lyon à la Chapellerie, gracieusement prêtée par la C.C. de Forez-Est et sur Symphorien-sur-Coise avec le concours de GHP - Groupe Histoire et Patrimoine de cette ville - à l'Espace Albert Maurice prêté par cette municipalité. Les aides financières de la C.C. des Monts du Lyonnais et de la Société Générale nous ont permis sa réalisation, soutenus par une population donatrice généreuse qui a assisté en très grand nombre aux différentes manifestations musicales et patrimoniales. Les entrées étaient gratuites et la participation financière libre.

Ce Festival n'aurait pas pu avoir cette dimension régionale sans la participation des nombreuses chorales et organistes qui ont apporté leur talent. Nous pouvons remercier Fleur des Chants de Saint-Médard et Emmanuelle Dacosta, Chant'en Chœur de Chazelles et Virginie Dubuis-Majorel, Vox Maringes'On de Maringes avec Marie Hélène Bianco et Thibaud Guarinos, Annick Vivarès et ses Ensembles Vocaux, Chante Fontaine de Pomeys avec Pierre Thollet et Marie-Pierre Grégoire, le groupe Les Farlots, mais aussi le concert magnifique de l'organiste Georges Aloy, ceux des nombreux jeunes talents, organistes de tous âges, très généreux dans leurs prestations remarquables : mon ami Jean-Noël Joatton, Maxime et Célestin Gonon, Enzo et Tess Fabre, Frère Jean-Louis Vialaton et mon neveu Pierre Brouillet, notamment sur Chazelles.

Ce Festival n'aurait pas eu lieu sans l'implication des nombreux bénévoles qui se sont proposés pour faire connaître une part de leur village à travers leur église, souvent révélatrice d'une grande partie de l'histoire de celui-ci. Ils ont fait un travail remarquable, totalement désintéressé.

Je n'oublie pas Marie-Thérèse Dunand qui, en mettant à notre disposition le diaporama qu'elle a elle-même réalisé, nous a fait découvrir, simultanément et dans 11 des villages participants, la vie de son père, Athanase, un remarquable facteur d'orgue lyonnais, celui qui a réalisé la réfection de l'orgue de Chazelles en 1967.

J'ai écrit ce livre en pensant à eux, pour qu'une trace physique de leurs efforts reste dans les bibliothèques, pour qu'on se souvienne que ces pages ont été écrites aussi grâce à eux.

Je me suis servi en effet de leurs présentations, des textes qu'ils m'ont fournis, de photos personnelles, des visites sur les lieux, des paroles échangées avec beaucoup, pour écrire ces pages parfois complétées, pour certains villages, par des recherches personnelles.

Ce livret n'est en aucun cas une référence utilisable pour écrire des pages d'histoire sur les villages concernés. Il n'est pas non plus un livret touristique. Il veut tout modestement être un clin d'œil vers ces bourgades des Monts du Lyonnais souvent traversées trop vite, parfois même évitées ou ignorées, et pourtant toujours accueillantes, pleines de richesses culturelles, et qui vous attendent pour vous en mettre, à vous aussi, «plein les yeux».

Pierre Mathieu

AVEIZE



HISTOIRE DE L'ÉGLISE D'AVEIZE

L'ancienne église d'Aveize se composait de trois nefs voûtées, avec deux chapelles latérales. Elle fut réparée en 1809, mais son clocher lézardé préoccupait beaucoup au regard de sa solidité.

Le 30 mai 1845, le Conseil de Fabrique adresse une requête au conseil municipal en vue de la construction d'une nouvelle église. Elle reste sans suite. Ce projet se réalisera 40 ans plus tard.

La première question à résoudre va être celle de l'emplacement choisi pour le futur édifice car il est occupé par le cimetière. En 1869, la mairie

s'occupe donc du transfert de celui-ci et le place le long de la route menant à Sainte-Foy-l'Argentière, sur un terrain donné par Mme de Bénévent, une propriétaire de Vaugneray. Le cimetière, dit de Sainte Agathe, est béni le lundi 2 mai 1870. Ce même jour a lieu l'inhumation de Jean-Claude Dupré, âgé de 50 ans.

En 1882, le Conseil de Fabrique cède purement et simplement au conseil municipal tout le terrain nécessaire pour l'emplacement de la nouvelle église, lequel avait été acheté par la Fabrique avec l'autorisation d'un décret impérial du 8 janvier 1870. Il fait aussi don au conseil municipal de tout l'argent qu'il possède et qui provient de ses économies, de ses quêtes, de ses souscriptions et surtout de dons anonymes. Cela représente une somme de 70.213 francs.

Dans une délibération du 9 juillet 1882, le conseil municipal accepte l'offre de la Fabrique mais décide que la commune ne participera qu'à hauteur des devis fixés à 79 947 francs. Si ceux-ci sont dépassés, la Fabrique sera seule tenue d'y faire face au moyen de ses ressources propres. Le conseil municipal invoque comme prétexte à son non-engagement au-delà de l'apport de la Fabrique, le fait que l'église ancienne est encore en bon état et très solide. Comme la municipalité ne s'investit donc pas en propre, le département et l'État en font autant.

Pourtant, les travaux commencent en 1882 à la Toussaint. Interrompus pendant l'hiver, ils reprennent au printemps 1883. Près de 2 ans plus tard, le 21 octobre 1884, on procède à la bénédiction d'un monument terminé, élevé en peu de temps grâce à Mrs. Merlin et Rouchon, architecte et entrepreneur zélés. Il s'agit d'un édifice de style gothique qui possède un clocher en façade à deux étages de baies géminées.

L'ancienne église va cependant continuer d'accueillir les fidèles jusqu'au printemps 1885, le temps d'aménager l'intérieur de la nouvelle qui prend enfin fonction le 19 mars de cette même année. Elle est placée sous le vocable de Saint-Pierre. Le clocher reçoit au mois de mai les trois cloches qui garnissaient l'ancien clocher.

Une plaque sur le joug de la grosse cloche porte les inscriptions suivantes : «MM Quérat, curé, Guyot J.B., maire. Nous avons été montées et ajustées par Thollot Guillaume, charron ferrant, et Bruyère Jean Baptiste, maçon, le 1^o mai 1885. Quand on nous redescendra d'ici, nous aurons bien sonné le glas funèbre de ceux qui nous ont montées». Ces trois cloches, fondues en 1830, étaient l'œuvre de P. Delorme qui avait fait appliquer sur chacune d'elles une inscription en belles majuscules.

Sur la grosse cloche : «Si nomen domini benedictum. MM Blanchard, curé, Jean Dupré, maire, Jean Guyot, adjoint, P. Delorme, fondeur. Parrain Jean Marie Dupré fils, marraine Françoise Berthet». Pour la seconde cloche, le parrain est Jean Benoît Dupré et la marraine Claudine Villard. Pour la petite cloche, Claude Néel est parrain et Françoise Dupré, femme Bonnet est marraine.



2603. - AVEIZE (Rhône). - Intérieur de l'Église

Au total, l'église a coûté 103 800 francs.

En 1885, il restait donc à payer à l'entrepreneur plus de 25 000 francs, non compris les vitraux et le mobilier. La Fabrique doit contracter un emprunt.

Une horloge est placée en juin 1903 par la maison CHARVET de Lyon

Au printemps 1906, à la suite de l'application de la loi de séparation de l'Église et de l'État, l'inventaire de l'église d'Aveize doit avoir lieu le 10 mars. Quand l'agent du fisc se présente, il trouve la place de l'église occupée par

une masse imposante d'hommes et de femmes déterminés à ne pas le laisser entrer. L'ordre est donc donné aux gendarmes qui l'accompagnent de charger, mais ceux-ci, au nombre de cinq, ne peuvent que reculer devant un bloc compact de fidèles. L'inventaire se fait finalement le 22 mars, en toute discrétion, sans avoir les clés du clocher ni de la sacristie.

A ce moment-là, la dette de la Fabrique d'Aveize s'élève encore à 32.100 francs et l'État qui s'est emparé des biens appartenant aux Fabriques, doit aussi prendre à son compte les dettes. Elles attendront 10 avril 1910 pour s'éteindre en vertu du prêt engagé. Le «voleur» des biens de la Fabrique se trouve finalement un peu piégé.

En 1925, le clocher est réparé par la commune.

En 1928, l'éclairage est installé, financé par la commune.

Pour les noces d'or de l'église, en 1934, on installe des boiseries toutes neuves dans le chœur. Véritables œuvres d'art, elles ont été exécutées par Mrs Chipier père et fils, également créateurs de beaux bancs très élégants.

Le clocher, avec sa belle flèche, est un des repères que l'on peut avoir dans les Monts du Lyonnais. Il se voit de très loin et permet de situer très vite la vallée de la Brévenne qui se trouve derrière lui.

UN MORCEAU DE L'HISTOIRE DE LA CHAPELLE DE L'ARGENTIÈRE

Le modeste prieuré de l'Argentière a reçu des menaces de fermeture en 1762 de la part du roi Louis XV qui, par une lettre de cachet, demande de ne plus recevoir de novices. Le 21 mai 1776, un événement allait changer le cours des choses. Marie-Madeleine de Gayardon de Fenoyl, agrégée au chapitre noble de Leigneux, est reçue chanoinesse et devient prieure de l'Argentière. Une sœur de Mme du Fenoyl reste prieure de Leigneux. Elle fait tout pour donner une nouvelle vie à cette vénérable maison qu'elle connaissait et aimait depuis son enfance, alors que si souvent elle l'avait contemplé du haut de la terrasse du château de Fenoyl, situé alors à l'emplacement de l'actuel château des Halles.

Grâce à ses relations, à l'influence dont elle jouit à la cour du roi, elle obtient de Louis XVI, au mois de juin 1777, des lettres patentes qui érigent en Chapitre Noble le modeste monastère. Pour en faire partie, il faut prouver huit degrés de noblesse du côté paternel et trois degrés du côté maternel. Les Dames sont donc toutes des chanoinesses-comtesses.

Un architecte lyonnais est chargé de dresser les plans d'un nouvel édifice, un peu en dessous de l'actuel, sur le côté ouest du vallon de Coise.



La Chapelle de l'Argentière (Aveize)

C'est ce même architecte qui dressera les plans de Salles en Beaujolais, mais le terrain plus exigu ne permettra pas d'égaliser la splendeur de celui de l'Argentière.

Monsieur, frère du roi, le futur Louis XVIII, se déclare protecteur du Chapitre, promet et donne, ainsi que Louis XVI des sommes très importantes. Il fonde six places de chanoinesses à la nomination du roi. Mme de Fenoyl engage une bonne partie de sa fortune personnelle, et le 13 octobre 1777, l'Archevêque de Lyon qui avait tout fait pour la fermeture de cet établissement pose la première pierre de la nouvelle construction.

C'est un très beau bâtiment qui va devoir s'élever, avec au centre une chapelle, flanquée de chaque côté de deux bâtiments à deux étages surmontés d'une attique et s'appuyant sur une galerie en arcades. Puis les ailes s'étendent à gauche et à droite, composées chacune de douze maisons distinctes mais juxtaposées et reliées par le prolongement de la galerie. Tout est donc prévu pour accueillir 24 chanoinesses avec leur personnel. L'ensemble forme un U aux bras immenses, développant plus de 450 mètres de façades sur la cour d'honneur ouverte sur la vallée de la Brévenne.



Gravure d'époque montrant le projet ambitieux.

Si le plan avait pu être complètement exécuté, le Chapitre noble de l'Argentière aurait vraiment eu l'aspect d'un vaste palais d'allure royale. On se mit rapidement au travail en commençant par la chapelle et le bâtiment ouest où devait loger la prieure, qui eut bientôt le titre d'abbesse. L'autre partie, à l'est de la chapelle, fut achevée en 1787. Malheureusement, le vent de la Révolution arriva et stoppa les travaux.

Sur la grosse cloche, provenant de l'ancien clocher du prieuré, on peut lire -Valette, fondateur, 1706-. Elle n'a pas de parrain, mais deux marraines : Marie-Anne-Joseph de Chavagnac et Angélique de Charpin, prieure.

L'intérieur de la chapelle est de style plutôt baroque. A l'opposé du chœur se trouve des orgues. Au fond du chœur recouvert de panneaux de bois avec une stèle de part et d'autre de celui-ci, se trouve une immense statue de la Vierge. Tout respire l'opulence. La porte centrale donne sur un magnifique parc boisé.

Ces bâtiments seront occupés au XIX^e s. par le Séminaire dit «de l'Argentière» dont sont sorties de nombreuses vocations sacerdotales. C'était un grand honneur, pour les familles de la région, que d'avoir un enfant faisant ses études à L'Argentière



Les orgues de la Chapelle de l'Argentière



Le chœur de la Chapelle aujourd'hui



La chapelle à l'époque du séminaire

CHAMBOST-LONGESSAIGNE



HISTOIRE DE L'ÉGLISE DE CHAMBOST-LONGESSAIGNE

L'actuelle est récente et date du XIX^e siècle. Y avait-il auparavant, sans plus de précision, un prieuré entouré de murailles, un château-fort dont la chapelle serait devenue église paroissiale ? Rien de tout cela n'est attesté formellement. Par contre on sait avec certitude qu'en 1846, une église a été démolie pour céder la place à l'église actuelle.

Vers l'an 1000, le cartulaire de l'abbaye de Savigny fait état à Chambost d'une église dédiée à Saint-Maurice qu'un certain Guichard et son épouse Eimode auraient donné à cette abbaye avec les terres et les revenus qui y étaient attachés.

En 1150, une bulle du pape Eugène III confirme dans ses possessions le prieuré de Saint-Irénée à Lyon, parmi lesquelles figure l'église de Chambost.

Il faut attendre ensuite le XIX^e siècle pour trouver de nouvelles indications sur l'église qui a précédé celle que nous connaissons. Même édifice ou reconstruit entre-temps ? Mystère ! En 1836 on parle de construire un nouvel édifice à la place d'un «vaisseau informe et irrégulier de cinquante pieds de

largeur sur quarante de longueur», qui est situé sur la place actuelle avec à ses côtés le cimetière.



Cadastre napoléonien

En 1836, le conseil de Fabrique et le conseil municipal décident la construction d'une nouvelle église. M. le comte de Chambost apporte son soutien au projet. Mais il n'y a pas d'argent.

En 1838, Étienne Rochand, maire, présente à son conseil les plans et devis estimatifs de la future église, fournis par l'architecte Fleury Gros, que le préfet vient de lui envoyer. Pour financer l'opération, on dispose de 4.000 francs fournis par la fabrique et de 14.000 francs provenant de souscriptions spontanées des habitants, qui se portent aussi volontaires pour démolir l'ancienne église et aider à construire la nouvelle.

En 1839, lorsque le nouveau maire Joseph-Marie Rochefort prend ses fonctions, l'église n'est toujours pas commencée et l'architecte meurt. Sa veuve réclame des honoraires mais en 1842, elle est déboutée.

En 1842, par souci de faire fructifier les sommes qu'il a en caisse, le bureau de la Fabrique de Chambost, prête à 5%

En 1844, la Fabrique acquiert un petit corps de bâtiment derrière le chœur de la future l'église et le projet de 1838 se concrétise. L'architecte

Bonnard est contacté. Une nouvelle souscription volontaire est ouverte : 340 personnes participent à la souscription pour un total de 30.079 francs.

En 1845, le conseil municipal approuve et adopte sans modification les plans de l'architecte Bonnard et les travaux commencent. Le projet de reconstruction de l'église est alors estimé à 55.000 francs pour des ressources de 45.000 avec un déficit de 10.000 francs.

En 1846, la cérémonie de la bénédiction de la première pierre de la nouvelle église peut avoir lieu en présence de Mgr Maurice de Bonald, archevêque de Lyon et Vienne, et de M. de Riverieulx, comte de Chambost. La somme de 52.000 francs a pu être réunie. M. Bonnard en est l'architecte et Mr. Burelier, l'entrepreneur.



Signatures apposées sous le procès-verbal du 14 juillet 1846

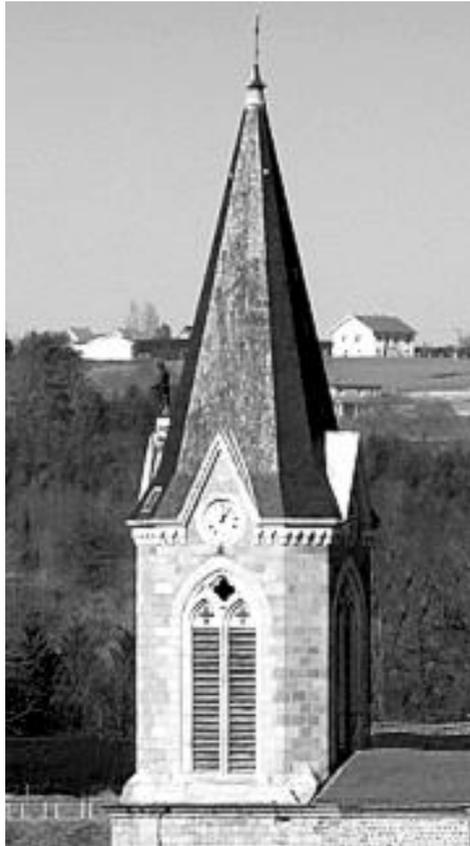
En 1847 et 1848 le devis a augmenté : il atteint 60.802 francs.

Les fondations, prévues à 2,5 mètres de profondeur descendent à 4, voire 6 mètres. L'orage de 1846 prive de nombreux paroissiens de récoltes et donc de ressources pour honorer leurs promesses de dons. La municipalité doit

faire appel à l'Etat qui reste sourd à la demande. La commune suspend les travaux de construction commencés depuis 2 ans et demi.

En 1849, pour tenter de sortir de cet embarras persistant, la mairie lance d'abord auprès de «personnes honorables de cette paroisse» un emprunt de 10.000 francs et redemande à l'Etat une subvention de 15.000 francs. La même année, le conseil de Fabrique fait réaliser une dalle dans le chœur, fait parquer la sacristie, placer une balustrade à l'escalier et crépir l'intérieur des deux sacristies ».

En 1850, le ministre de l'Instruction publique et des Cultes accorde une subvention de 9.000 francs en trois annuités.



Le clocher de l'église

En 1852, la grande nef reçoit des conduits en fer blanc autour du toit extérieur pour recevoir les eaux pluviales et le maître-autel est aménagé pour la prochaine visite du cardinal.

En 1853, la nef est terminée et les paroissiens accueillent leur évêque.

A cette date, la nef est donc construite ; elle est utilisée pour les offices, mais l'église n'a toujours pas de clocher. L'architecte n'a pas été payé et ne le sera qu'en 1858!

En 1860, la municipalité lance une nouvelle souscription regroupant 442 personnes pour un total de 10.421 francs. Elle dispose d'une somme de 3.730 francs figurant dans la caisse communale et de 2.000 francs provenant de l'impôt extraordinaire voté pour l'achèvement de l'église au titre des années 1859 et 1860. Comme le devis de M. Pascal, nouvel architecte, s'élève à 22 722,46 francs, il resterait à combler un déficit de 6 571,46 francs. Il baisse le devis à 17 728,66 francs. Cela ne comprend pas les cloches !

En 1860, les travaux de construction du clocher sont adjugés au sieur Simonet, entrepreneur à Lyon et la fabrication des cloches est confiée au sieur Jean-Claude Burdin de Lyon. Elles sont livrées en décembre 1862 par voie de chemin de fer et les travaux sur le clocher continuent cahin-caha. Jean-Marie Guillaume, tailleur de pierre à Lucenay, ne reçoit que 2.000 francs de sa facture concernant différentes fournitures pour les rosaces, la façade principale et le couronnement du clocher, s'élevant à 4.084,07 francs.

En 1864, l'architecte du clocher, M. Pascal, présente à son tour la facture : la flèche coute 20.756,71 frs, non compris ses honoraires de 1 162,31 frs. Il n'y a pas d'argent ! Il faut recourir à de nouveaux emprunts. L'architecte Pascal menaçant de poursuivre la commune en justice pour obtenir paiement, celle-ci décide, le 16 décembre 1865, de lever un emprunt de 5.200 francs à 4 % afin de «payer le montant des dettes de la commune pour le solde de ce qui pourra être dû aux ouvriers et fournisseurs des travaux exécutés pour la construction de l'église paroissiale».

En 1867, le dernier emprunt permet de solder les dettes puisqu'on ne trouve plus trace de réclamations.

La construction proprement dite du bâtiment est alors terminée. Il aura donc fallu une vingtaine d'années pour y parvenir.

Mais il reste encore à réaliser de nombreux aménagements intérieurs, qui désormais seront pris en charge par le conseil de Fabrique. La commune en tant que telle n'intervient plus pour le moment.

Texte et photos tirées (avec autorisation des auteurs) du livre ÉGLISES, PRÊTRES ET FIDÈLES À CHAMBOST-LONGESSAIGNE DU XVII^e SIÈCLE À NOS JOURS par Jean-Luc Soleymieux et André Fayot

CHÂTELUS



HISTOIRE DE L'ÉGLISE DE CHÂTELUS

Lorsque la bulle du Pape Alexandre III fixe Châtelus parmi les possessions du Comte de Forez, il ne s'agit pas seulement d'un château sur la frontière entre le Lyonnais et le Forez, et, par-là même, entre l'Empire Romain Germanique et le Royaume de France, mais aussi d'une paroisse, une population y étant établie. En 1183, une bulle du Pape Lucius III, successeur du précédent nommé, confirme, à l'abbaye de l'Île-Barbe, une liste d'églises qui sont sous sa dépendance, dont celle de Châtelus. Le terrier relatif au mandement de Châtelus, cédé à Claude Laurencin, remonte à 1451*. Il est

établi par le notaire Pierre Desfarges et il permet d'avoir de précieuses indications sur la situation des terres de Châtelus au milieu du XV^e siècle, à une époque où celles-ci sont encore sous l'autorité des ducs de Bourbon. Pour chaque tenancier, le notaire décrit les biens et un acte signé concerne le curé de Châtelus, Dom Barthélemy Châtelard, prêtre de l'église paroissiale de Châtelus.

Par l'ordonnance de Villers-Cotterêts de 1539, le roi, François 1^{er}, oblige les paroisses à tenir un registre des baptêmes et des décès. Cette obligation nous permet d'avoir aujourd'hui des renseignements sur la population qui vivait à Châtelus, il y a plusieurs siècles. Les anciens registres ne nous sont, toutefois, parvenus que de façon parcellaire. Ceux de Châtelus qui ont pu être conservés ne sont pas antérieurs à 1595. Même à partir de cette date, ils sont incomplets et de lecture parfois malaisée. Grâce à l'enregistrement des décès, et en dehors de l'identité des personnes concernées, des éclaircissements sont apportés sur les pratiques d'inhumation. Certains sont enterrés dans le cimetière qui jouxte l'église, tandis que d'autres, plus privilégiés, ont leur tombeau dans l'église.

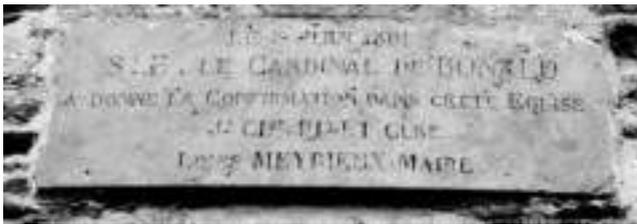
La Révolution va semer des troubles et occasionner un litige à propos d'une chapelle appartenant à la famille de Châtellus. Elle est attenante à l'église et séparée par une barrière générant un conflit avec la population qui souhaite tout simplement l'annexer à l'église : les vicaires généraux du cardinal-archevêque de Lyon, le curé Dumas, le maire Jean-Pierre Jouband ont été impliqués dans la revendication de Jacques-Pierre Guillet, châtelain : celle-ci se solde par la reconnaissance de ses droits sur cette chapelle. Cette agitation se produit au début de 1804. «L'enchevêtrement des liens entre la municipalité, le château et l'église apparaît aussi dans l'application du décret impérial du 30 décembre 1809 concernant les Fabriques des églises, organismes chargés d'administrer les paroisses, aussi bien pour gérer les recettes, comme les quêtes, dons ou revenus divers, que les dépenses comme l'entretien des bâtiments ou frais occasionnés pour l'exercice du culte»*. «Victor Guillet de Châtellus semble personnifier l'excellence des relations entre les trois entités que sont le château, la municipalité et l'église. Le 13 octobre 1813, le Conseil Municipal, dont il continue à faire partie, est invité à délibérer sur l'acte de donation fait par lui à la commune d'une maison et jardin pour le service du desservant ; pour un côté pratique, l'acceptation est unanime»*.

Vingt ans plus tard, ressurgit le problème «chapelle». Suite aux principes d'égalité créés par la révolution et aux nouvelles lois qui ne permettent plus aux particuliers d'avoir des droits de propriété sur des chapelles incorporées

aux églises, la chapelle doit être à nouveau annexée à l'église. La population prend des initiatives pour se l'approprier qui ne plaisent pas aux propriétaires, lesquels ripostent vigoureusement. Les échanges de courriers dépassent la commune et vont jusqu'à l'évêché. L'affaire se terminera par un l'obtention d'un droit de banc pour les propriétaires qui se disent victimes d'une injustice.

C'est au cours de travaux de réparation, lors de l'agrandissement de l'église en 1839, qu'est faite une étrange découverte : un homme momifié assis sur un tabouret dans une niche murée : un géneur ? un pauvre hère ? L'énigme reste entière à ce jour.

C'est sous le ministère du curé Jean-Claude Pinet que la paroisse de Châtelus a le privilège de recevoir le cardinal de Bonald, archevêque de Lyon : une plaque posée au-dessus de l'entrée de l'église rappelle, encore de nos jours la solennité de l'évènement. Cela s'est passé sous la mandature de Louis Meyrieux, alors maire du village.



Plaque votive au-dessus de l'entrée de l'église.

Arrivé le 4 juin 1861, son Eminence n'en repartira que le 6, comblée par l'accueil et de la famille de Châtelus et de la population, après avoir confirmé les enfants de Châtelus, Saint-Christo, Grammond et Chevières.

C'est sous la responsabilité du curé Pinet, usant de sa réserve financière personnelle, que la toiture de l'église a été refaite, les fabriciens ayant donné leur accord pour cette architecture d'allure «suisse» donnée à un clocher qu'Ernest Guillet de Châtelus trouva fort laid, créant un autre contentieux entre lui et l'ecclésiastique, banc et chapelle n'ayant pas encore été digérés. On voit dans la croustillante correspondance échangée que le cardinal de Bonald, qui avait été si bien reçu, est très embarrassé. Cela amène à la mutation du curé Pinet et à l'installation d'un nouveau curé en la personne de Basile Eugène Jacquet, qui, plus modestement poursuit les travaux de restauration de l'église.

La loi de séparation de l'église et de l'état provoque un autre type de tourmente, auquel Châtelus n'échappe pas, quand il s'agit d'effectuer l'inventaire des biens paroissiaux.

Quant au clocher, refait dans la première moitié du XX^e siècle, sans hésitation et loin du tumulte provoqué par sa réalisation au siècle précédent, il a gardé sa forme, désormais considérée comme l'un des signes distinctifs de Châtelus ; il fera l'objet de réparations à plusieurs reprises et notamment pour cause d'orages et de foudre.

Une cloche en bronze de 1537 l'occupe. Elle est classée à l'inventaire des Monuments Historiques.



Anciennes cartes postales de Châtelus montrant le clocher construit vers 1860



Saint-Austrégésile

Un saint vécut à Châtelus, ermite au Châtelard, au VII^e siècle de notre ère. Ce berger devint prêtre, puis évêque de Cahors. Très pieux, il guérit par ses prières en bénissant les troupeaux de la région atteints de la peste. Et c'est depuis ce miracle que les cultivateurs des alentours venaient le prier pour qu'il protège des épidémies leurs petits animaux : brebis, chèvres, volailles, lapins.

Une toile restaurée au fond de l'église est là pour rappeler l'histoire de Saint-Austrégésile et témoigne d'une tradition chrétienne remontant dans la région jusqu'à la période des Mérovingiens.



Intérieur de l'église au siècle dernier et aujourd'hui

On peut lire la monographie détaillée de Châtelus dans le livre de Gilles Jacoud : «Châtelus, histoire d'un village entre Forez et Lyonnais». Certains passages de ce livre ont été empruntés et marqués d'un*. Que l'auteur du livre soit indulgent, nous avons dû écrire l'histoire de l'église en quelques pages et emprunts.

CHAZELLES-SUR-LYON



HISTOIRE DE L'ÉGLISE DE CHAZELLES-SUR-LYON

Une partie de l'église de Chazelles-sur-Lyon qui occupe le centre de la ville près de la place Poterne, bien protégée par le château avec la tour hexagonale qui dessert les étages par sa façade sud, est, avec celui-ci, un des derniers vestiges de la période médiévale resplendissante de la cité.

Celle-ci a été occupée par les Chevaliers de Saint-Jean, venus assurer la démilitarisation d'une bande de terre entre les territoires des Comtes du Forez et ceux des Archevêques de Lyon, qui avaient signé en 1173 un traité de non-belligérance, appelé «le Permutatio», succédant à deux générations de guerres incessantes.



L'église de Chazelles vue du ciel. Détail de CP collection privé R.Pupier.

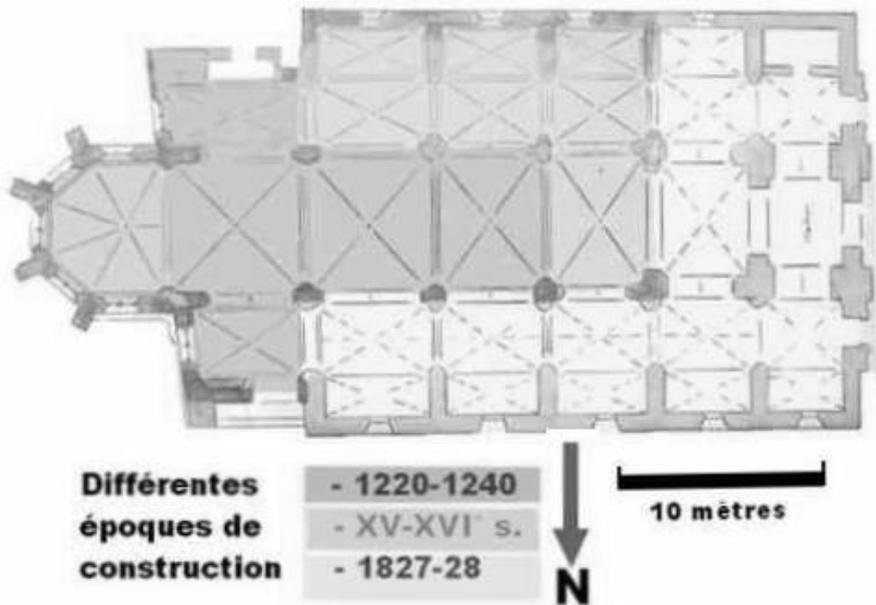
Si elle a fière allure aujourd'hui, avec son immense clocher en forme de tour carrée que l'on aperçoit de très loin, cela n'a pas toujours été ainsi. Elle a en effet subi de nombreuses et profondes transformations en trois phases principales pour parvenir à son aspect actuel.

Il est très probable que la première église du village de Chazelles a appartenu, avant l'arrivée des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem (nommés plus tard Chevaliers de Malte) à l'abbaye de Savigny comme beaucoup de paroisses de la région. Elle était dédiée à Saint-Michel et faisait face à celle d'un autre village : Saint-Romain-le-Vieux avec le château de Reculion (le lieu-dit La Tour, aujourd'hui) : un des fiefs du Comte de Forez.

Lorsqu'en 1148, la Commanderie est créée à Chazelles, le comte de Forez, qui a fait don de ses terres, se retire alors de Saint-Romain qui diminue d'importance au profit de Chazelles.

La première tâche des Hospitaliers va être de construire un château perpendiculaire à la chapelle existante avec une galerie entre le corps principal du château avec son donjon et le chœur de l'église, permettant aux commandeurs d'entrer au sein même du lieu de culte alors que les habitants utilisent toujours une grande porte à ouest. Le vocable est

changé : il passe de Saint-Michel à Notre-Dame-de-l'Assomption et à Saint-Jean-le-Baptiste, leur saint-patron. Les trois croisées d'ogive précédant le chœur de l'église actuelle ainsi que les deux premières chapelles latérales côté sud avec la sacristie sont très probablement contemporaines : on peut les dater du début du XIII^e siècle (1220-40). Le chœur est exactement orienté vers l'est comme le sont la plupart des églises de l'époque. De cette période romane, on retrouve dans l'église actuelle l'arc en plein cintre au-dessus de la porte de la sacristie.



Les agrandissements successifs de l'église au cours des siècles (schéma situé à l'entrée de l'église).

Une première phase d'agrandissement a été programmée entre le XV^e et le XVI^e siècle dont l'abside derrière l'autel, dotée de cinq grandes ouvertures disposées en demi-cercle. On construit un bâtiment attenant à l'église sur sa face latérale sud et parallèle au château primitif qui va servir de prison et de salle de justice. Ainsi se forme avec le bâtiment du château primitif à l'est (comportant notamment la grenette, la galerie et la tour-donjon carrée) une véritable cour fermée pour le nouveau château qui a dans le même temps été édifié au sud. Ses étages sont desservis par un escalier en colimaçon inclus dans une tour hexagonale encastrée dans le corps du bâtiment central. Elle donne sur cette cour. Dans l'église, on a créé une nouvelle nef avec trois chapelles au sud en prolongement des deux premières



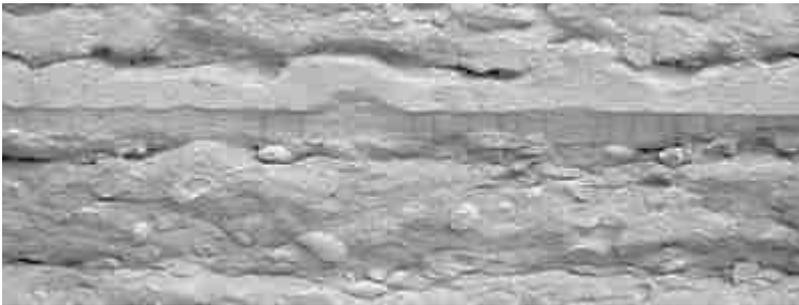
Détail du plan de la ville de Chazelles imprimé à la fin du XVIII^e siècle (La Diana)

Une porte est créée au nord, ornée de deux beaux arcs gothiques incluant les armoiries du commandeur présumé Guy de Blanchefort qui fut grand prieur d'Auvergne (1496), Grand Maître de l'Ordre Souverain de Malte (1512-1513). C'est lui qui, commandeur à Chazelles, fait détruire définitivement Saint-Romain-le-Vieux en 1497. On y trouve aussi les armes d'une famille reconnue par notoriété : les Bocsozel de Montgontier (il y a de nombreux Chevaliers de Malte dans cette famille originaire de l'Isère). Ce sont sur les culots d'ogives qui soutiennent les voûtes que l'on trouve la plupart des sculptures, notamment dans la nef latérale sud.

La grande nef atteint 13 mètres de hauteur et ses arcs de voûtes reposent sur des chapiteaux sculptés en forme de feuille d'acanthé. En 1657, l'église mesure dix-huit mètres de long pour dix de large. La chapelle nord comporte aussi de beaux culots d'ogive sculptés avec notamment les saints évangélistes aux quatre coins. C'est la partie la plus intéressante de l'église qui mérite d'être regardée très en détail tant elle est largement habillée de représentations diverses, parfois inachevées, parfois abimées par la Révolution, parfois intactes et surprenantes. Dans une des chapelles actuelles, on trouve une sculpture encastrée dans le mur en 1967. C'était probablement une pierre tombale. Elle comporte trois coquilles Saint-Jacques suspendues à une barre. Elle est décrite dans les inventaires jacquaires mais il s'agit plus probablement de coquilles «acquises» par un commandeur à l'occasion de voyages à Jérusalem au temps des Croisades.

Cette pierre est probablement très ancienne avec une taille d'écu très primitive. À cette époque il y avait un petit clocher au-dessus de l'entrée ouest. Il formait une tour carrée recouverte de tuiles et protégeait six cloches. À la veille de la Révolution, le clocher change de forme et comporte une flèche revêtue de fer blanc supportant une girouette surmontée d'une croix de Malte mais il n'a plus que cinq cloches!

La troisième transformation date du début du XIX^e siècle. Elle a été importante avec la construction de la nef du côté nord, l'allongement des nefs centrale et latérale sud, la réalisation du porche et du clocher actuel. Les travaux sont réalisés par l'entreprise Chaize de Bessenay sous la conduite d'Etienne Trabucco, architecte du département. La façade ouest actuelle, où se trouvent l'entrée principale et les deux portes latérales, date de cette époque. Elle a été bâtie en calcaire conchylien du Lyonnais: on y distingue l'incrustation de coquillages fossiles caractéristiques de cette pierre.



Millefeuille de sédiments et coquillages pour cette pierre utilisée dans la façade entourant le porche.

En 1854, on abaisse le niveau du sol pour augmenter la hauteur de la nef et on orne le chœur de ses superbes vitraux, œuvre d'Alexandre Mauverney, maître-verrier de Saint-Galmier.

Au début du XX^e siècle, sous l'impulsion du curé Jacques Planchet, les chapelles latérales sont successivement ornées des vitraux de Jean Coquet, dont celui de Saint-Jacques-le-Mineur, patron des Chapeliers. Il y a aussi celui de la Maison Ott représentant Sainte-Odile, patronne de l'Alsace, offert par Eugène Provot en souvenir de sa région de naissance. Une tribune est construite au fond de l'église et accueille les orgues. Quelques autres aménagements sont réalisés dont l'électrification du mécanisme des cloches. Il ne fallait pas moins de trois hommes auparavant pour lancer la plus grosse.



Les vitraux de Jean Coquet

C'est en 1966, qu'intervient la rénovation intérieure de l'église avec décrépiçage et suppression des stucs successifs, mise à nu des pierres : un gros travail réalisé par l'entreprise Comte de Champdieu. Les orgues situées dans la tribune sous le clocher descendant et sont remis en ordre de marche par Athanase Dunand, facteur d'orgue lyonnais. La superbe chaire en bois sculpté est descendue et mise au rebut comme le grand Christ en bois polychrome qui lui faisait face. Toutes les statues de saints disparaissent. Saint-Jacques, à qui était accroché chaque année un chapeau neuf traditionnellement fabriqué pour lui par les chapeliers disparaît lui aussi comme sa tradition. Seules deux statues de la Vierge restent.



*A d. Sainte Odile (maison Ott)
A g. Le Sacré-Cœur (A.Mauvernay)*



Les vitraux du chœur de l'église de Chazelles par Alexandre Mauvernay.



L'annociation, Le baptême du Christ.

L'autel primitif, la table de communion et les stèles en bois du chœur sont supprimés selon les recommandations de Vatican 2.

Une rare statue de la Vierge, en bois ciré, se trouve encore à la sacristie, rescapée de la destruction révolutionnaire, époque où le lieu de culte avait été transformé en magasin de salpêtre et salle de réunion du Conseil

Révolutionnaire. Elle fut retrouvée cachée dans la maçonnerie lors de la rénovation de 1966 ; elle porte des traces de brûlures probablement dues au grand feu organisé pour effacer toute trace de piété religieuse dans Chazelles-la-Victoire (nom donné à la ville par les révolutionnaires après la victoire sur les Montbrisonnais en 1793. Cette madone remarquable mérite d'être signalée.



Quelques unes des pierres sculptées de l'église de Chazelles

Les cinq cloches que contient le clocher ont chacune une histoire. La plus grosse et la plus ancienne date de 1590, elle a toujours occupé, depuis sa fabrication et son baptême, un des différents clochers de l'église. Elle mesure un mètre 28 de hauteur et a une ouverture maximale de un mètre 45. Elle sonne le sol dièse. Cette cloche a résisté à la Révolution et n'a pas été descendue pour être transportée dans les dépôts de Feurs comme ses quatre voisines et celle de la chapelle Saint Roch, située dans le cimetière tout proche à l'époque. Elles avaient alors servi, après refonte, à faire des canons pour les armées de la Nation.

La grosse cloche porte parmi ses très nombreuses marques, celle de son donateur: Pons de la Porte [1588-1610], quatrième enfant d'Aymard de la Porte, chevalier, époux de Catherine de Virieu. Pons a été grand-maître de

l'Ordre des Hospitaliers de Saint Jean, Commandeur de Chazelles et de Villefranche-du-Cher, grand procureur général de l'Ordre pour la province d'Auvergne.



La grosse cloche de l'église de Chazelles-sur-Lyon

CHEVRIÈRES-EN-FOREZ



HISTOIRE DE L'ÉGLISE DE CHEVRIÈRES-EN-FOREZ

L'église actuelle date du début du XVI^e siècle. Elle a été érigée par Jean Mitte de Cuzieu, fils de Jean Mitte III et d'Anne de Laire. Elle est probablement construite à la place de l'ancienne chapelle du Château, dédiée à Notre-Dame et réalisée au XV^e siècle par Louis Mitte I, seigneur de Chevrières et ami de Louis XI.

Cet édifice avait dû être mis à sac avec le château et le village par la troupe des Foréziens, ennemis de Louis XI, à la poursuite de Sforza, un allié de Charles de France, qui avait levé le siège de Chazelles en 1465.



Le clocher massif de l'église

De construction simple avec une façade nue et un clocher carré massif contenant trois cloches, son intérêt se trouve à l'intérieur. Elle est dédiée à Saint-Maurice, soldat romain converti.



Saint-Maurice sur le tympan de l'église

Elle a très certainement été épargnée des méfaits de la Révolution par la protection qu'elle a obtenue de la part des troupes anti révolutionnaires d' Antoine Croizier, le «Roi de Chevrières». Si la grosse cloche a cependant subi quelques dégradations, si deux autres ont disparu à cette époque ainsi que de nombreux accessoires sacerdotaux, l'intérieur est resté en parfait état.



Intérieur très lumineux de l'église avec 3 grandes verrières

L'église comprend une nef voûtée avec un chœur à trois pans et deux grandes chapelles de chaque côté. Le style se situe entre l'art finissant du Moyen Âge et celui de la Renaissance. Les anciennes voûtes sont de simples croisées d'ogives gothiques qui se compliquent ensuite avec les liernes et s'embellissent, comme à la Renaissance, d'arcs multiples reposant sur des chapiteaux ornés. Ainsi la chapelle seigneuriale s'ouvre sur la nef par une belle arcade retombant sur ces superbes chapiteaux. Les nombreuses clés de voûtes et les retombées d'arcs comportent des médaillons, des écussons multiples tenus par des enfants, des anges ou des amours, des singes grimaçants, des petits animaux fantastiques et de nombreux personnages grotesques, le tout assez peu représentatif de la religion. L'ensemble est par contre très élégant, proportionné et vivant.

Entre la chapelle et le chœur, on distingue deux têtes sculptées grimaçantes : l'une avec son chapeau relevé rit à gorge déployée en regardant son partenaire, espèce de moine ou savant, appuyé sur un livre et un petit baril de vin et qui, lui aussi, a l'air de goguenarder le personnage qui lui fait vis-à-vis, (voir plus dans Monographie de l'église de Chevrières-Abbé Signerin).



On trouve aussi de très nombreuses piscines sculptées dans la pierre, de style gothique ou Renaissance. C'est une particularité de cette église.



Des encadrements de pierre entourent les deux belles portes du chœur.



Les vitraux qui éclairent l'église sont d'Alexandre Mauvernay. Une rosace se trouve au dessus de l'entrée, décalée par rapport à l'axe du bâtiment.



Dans le clocher, on trouve un escalier de 68 marches qui conduit aux cloches. Aujourd'hui, il n'y en a plus que trois. En 1793, deux des plus petites avaient été décrochées pour être fondues. La plus petite mesure 0,95 m de hauteur et 1,07 m de diamètre à l'ouverture. Elle donne le fa et a été fondue en 1602. La seconde date de 1537, donne le mi, mesure 1,10 m par 1,22 m d'ouverture et pèse plus de 2 tonnes. La dernière est la plus grosse, elle date de 1674 et donne le do, mesure 1,35 m par 1,50 m d'ouverture et pèse 5 tonnes.

C'est au XIX^e siècle que la nouvelle sacristie a été construite, entraînant de nombreuses modifications dans l'église. D'autres travaux de restauration ont été faits entre 1927 et 1933.

L'église a finalement été entièrement restaurée entre 1988 et 1989, lui donnant cet aspect de joyau architectural qu'elle présente aujourd'hui.

Sources du texte et photographies ci-dessus :

- ***l'article sur l'église de Chevrières dans le site de PHIAAC.***
- ***les magnifiques panneaux municipaux de l'exposition du septembre 2017 à La Chapellerie - Chazelles-sur-Lyon - lors du 2^e Festival Patrimoine et Musique des Monts du Lyonnais.***
- ***le livre de l'Abbé Signerin, Histoire de Chevrières, (1894).***

COISE



HISTOIRE DE LA CHAPELLE DE NOTRE-DAME DE LA SALETTE À COISE

Notre Dame de La Salette mais aussi Chapelle de la peur (Chapella de la pou) de Coise se voit de très loin, située sur une crête des Monts du Lyonnais. Les apparitions de la Vierge, mère de Jésus, Dieu fait homme, sont très nombreuses au sortir de la Révolution Française dans un 19^e siècle français perturbé qui veut retrouver ses racines, alors que l'industrie apparaît avec le charbon, l'acier, la vapeur, en transformant le monde du travail. On sort d'une période de grand trouble sur le plan religieux. Ceci appelant peut-être cela, des phénomènes mystiques reconnus, absents de la scène sociale française depuis près de 200 ans (1), réapparaissent. Ils vont se produire en France en 1830 avec Catherine Labouré, fille d'agriculteur, devenue sœur de la Charité, à l'origine du culte de la Médaille Miraculeuse. Puis ce seront les apparitions à Salette-Fallavaux en 1846 au-dessus de Corps en Isère avec Mélanie Calvat et Maximin Giraud, des petits pâtres à l'origine du culte de Notre-Dame de la Réconciliation dans un contexte bien analysé par René

Merle (2) et, bien sûr, celles de Lourdes en 1858 avec Bernadette Soubirous, une autre petite bergère à l'origine du culte de l'Immaculée-Conception.

Toutes ces manifestations sont concomitantes d'un mouvement marial très fort en France à cette époque (La Vierge-Marie constitue une différence fondamentale dans la croyance chrétienne entre catholiques et protestants). Dès 1822 Marcellin Champagnat et Jean-Claude Colin créent la Société de Marie. Ils sont soutenus par Jean-Marie Vianney, futur curé d'Ars. Tous trois ont été élèves à Verrières-en-Forez, puis au grand séminaire de Lyon.



La Vierge de La Salette, porte-parole entre le Ciel et la Terre, donne des messages destinés à aider la population dans sa vie quotidienne en contrepartie d'une meilleure pratique religieuse et d'un plus grand respect de Dieu. Elle demande notamment que l'on cesse de travailler le dimanche, jour consacré au repos et à la prière.

A Coise, en 1870, c'est la création de la liste (3) communale nommant ceux qui devront partir sous les drapeaux car la guerre a éclaté entre Napoléon III, empereur de France, et Guillaume, l'empereur de Prusse. La famille Dupuy fait le vœu à la Vierge-Marie, Notre Dame de La Salette, Réconciliatrice des pécheurs, protectrice de toutes les peurs... (4), que si leur fils n'est pas tiré au sort, ne part pas au combat, elle fera construire une chapelle sur la haute colline de Chantegrillet qui domine le nouveau village de Coise, transféré depuis deux décennies au Creux du Loup (5). Le vœu est exaucé : le jeune homme est ainsi épargné. Très vite la construction commence. La famille a acheté le terrain et les pierres. Tous les habitants du village vont participer à l'édification (comme ils l'ont fait auparavant pour reconstruire leur ancienne église Saint-Etienne sur le site actuel). Terminée vers 1875, elle est inaugurée par une foule immense de fidèles venus de toute la région. Le propriétaire fait ensuite don à la commune de l'édifice et

du terrain. Le sanctuaire prend immédiatement le nom de Chapelle de la peur ou de la «pou» en patois local et très vite on organise des pèlerinages, notamment le 19 septembre, jour de l'apparition à La Salette (6). On vient y prier pour les gens atteints de frayeurs graves et persistantes, pour les terreurs nocturnes des enfants mais aussi pour dissiper les craintes de la maladie, des difformités, des troubles de la marche infantile en concurrence avec le sanctuaire tout proche de Saint-Apollinaire à L'Aubépin. En effet, il y a beaucoup d'autres petits sanctuaires dans la région. Le bâtiment mesure près de 10 mètres de long sur 6 de large. Il est curieusement orienté à l'inverse des recommandations en art sacré traditionnel, le chœur regardant l'ouest. Les murs sont constitués de pierres locales (granit rose beige). De ce sommet de la colline de Chantegrillet, à 655 mètres, on découvre un panorama très étendu sur le bassin de la Coise et les Monts du Lyonnais d'un côté, sur les monts du Forez de l'autre. On peut repérer d'innombrables clochers et villages, de très nombreux châteaux dont celui de Pluvy, de Saconay ou de Lafay.



Notre Dame de la Salette en pleurs

L'entrée de la chapelle se fait par une porte à double vantail surmontée d'un tympan sculpté comportant la Vierge de La Salette assise et en pleurs. A l'intérieur, on peut admirer une autre statue de la Vierge trônant dans le chœur un peu au-dessus de Mélanie et Maximin. Ils sont surveillés par Saint-Simon, Saint-Jean, Saint-Antoine et Saint-Pierre. Quatre vitraux et une rosace éclairent cet espace sans autre particularité. Il faut remarquer sur le sommet de la façade d'entrée l'inscription latine qui informe le pèlerin de l'édification de cette chapelle par tous les paroissiens du village : "HOC ORATORIUM AEDIFICARUNT MARIAE" ou "Ils ont construit cet oratoire pour Marie"



Sur l'autel, Notre-Dame de La Salette, Mélanie et Maximin.

Ensuite, il faut promener autour de l'église où de nombreux panneaux illustrés expliquent l'histoire de la chapelle, du village et de la région. La Coise et son bassin y sont expliqués.



Les clochers de Saint Symphorien, Coise, Chazelles, Pomeys, Châtelus, L'Aubépin et les châteaux de Pluvy, de Saconay, de Lafay, de Châtelus

(1)A partir de 1664, Benoîte Rencurel, une bergère décrit des apparitions de la Vierge Marie. Elles vont durer 54 ans à Notre-Dame du Laus dans le diocèse de Gap. Ces phénomènes sont officiellement authentifiés depuis 2008. Benoîte Rencurel a été reconnue « vénérable » par le pape Benoît XVI en 2009.

(2)Les deux enfants rencontrent “une Dame, d’assez haute taille, vêtue de blanc, portant une croix éblouissante sur la poitrine, et resplendissante elle-même d’un vif éclat. /.../ La peur les empêchant d’avancer, elle s’est levée et les a invités à s’approcher sans crainte. Quand ils ont été tout près, et en face de cette dame, ils ont entendu sortir de sa bouche des paroles étonnantes. Son Fils est irrité, il veut écraser les hommes, elle ne peut plus soutenir son bras. Ce qui provoque sa colère au suprême degré, ce sont : les travaux du dimanche, l’éloignement, la désertion des églises de la part des hommes, les blasphèmes qui s’entendent sur les grandes routes, la négligence, l’abandon de la prière. L’année dernière les hommes ont été avertis par la maladie de la pomme de terre, ils n’en ont pas fait cas. Cette année sera plus mauvaise encore, et s’il n’y a pas retour vers Dieu, l’année prochaine il y aura une famine horrible. Ordre formel de la part de cette Dame à ces deux enfants de faire savoir tout cela à tout son peuple. Après quoi elle s’est éloignée de quelques pas, s’est élevée de terre, et a disparue à leurs yeux étonnés”. Le message rejoint directement les préoccupations des habitants de La Salette et de de Corps. L’année a été très dure pour ces populations montagnardes : récoltes de blé insuffisantes, maladie de la pomme de terre. (Cf. Philippe Vigier, *La Seconde République dans la région alpine*, Paris, P.U.U.F, 1963). La mortalité augmente, particulièrement la mortalité infantile. On craint, à juste raison, l’hiver qui s’annonce. Mélin a prêché une semaine avant l’apparition, dans une chapelle entre Corps et La Salette, pour que les prières des paroissiens protègent les récoltes (Stern, op.cit.t.I, p 33-34). Le message rejoint aussi les préoccupations de l’abbé Mélin, qui n’a cessé de dénoncer l’impiété et l’irrespect manifestés par la majorité de ses concitoyens. Dénonciations soutenues par les religieuses-enseignantes de la Providence, et par l’influente archiconfrérie du *Saint et immaculé cœur de Marie pour la conversion des pécheurs*.

Il existe donc à Corps, face aux ouailles défailtantes, et aux protestants majoritaires dans le canton de Mens, de l’autre côté du Drac, un mouvement marial que le message ne peut que combler. Voir en complément de cette transcription l’article complet de René Merle.

(3) Louis XVIII a aboli le service militaire mais établit un recrutement par engagement et tirage au sort avec un service qui dure 6 ans. Les jeunes gens sont tirés au sort dans les communes qui doivent fournir un minimum d'individus dont le nombre est en rapport avec celui de la population mais ils peuvent se faire remplacer par un autre moyennant une compensation financière.

A partir de 1855, on peut aussi verser une taxe à la Caisse de dotation de l'armée qui est reversée à des soldats volontaires déjà aguerris, ce qui évite au désigné de partir s'il lui est impossible de payer la somme.

(4) N'avait-elle pas dit aux enfants de La Salette : « N'ayez pas peur... »

(5) Le nouveau village de Coise fait suite à une ancienne commune déplacée en 1824. Elle se trouvait alors sur l'autre rive de la Coise par rapport au village d'aujourd'hui. Pour s'y rendre, on prend une route à gauche entre Saint Symphorien et Sainte Catherine au niveau du Moulin Fulchiron. Ce vieux village n'a plus de restes, sinon une croix du XVII^e siècle. Il s'appelait Saint-Etienne-de-Coise. Il est aujourd'hui occupé par des maisons de construction récente.

(6) Notre-Dame de La Salette est fêtée le 19 septembre. On célèbre la mission de la Vierge Marie, Réconciliatrice des pécheurs, apparue ce jour-là sur la montagne de La Salette.

DUERNE



HISTOIRE DE L'ÉGLISE DE DUERNE

En 970, l'église Saint-Jean-Baptiste de Duerne est citée dans un ancien titre. Elle dépend de l'obéance de Mornant et le nom du village de Duerne est cité à plusieurs reprises dans le cartulaire de l'abbaye de Savigny...

En 995, Agna, femme d'Arbert, donne à ce monastère et à son abbé Hugues, un mas situé à Duerne, avec ses champs et ses dépendances.

En 1087, les seigneurs de Duerne sont les Ruffi.

A la fin du 11^e siècle, sont cédés à l'église de Savigny et à Dalmace son abbé, par Hermengarde et son fils Hugues, tout ce qu'ils possèdent à Duerne, notamment la moitié de l'église Saint-Jean-Baptiste avec leurs dîmes.

En 1121, un acte fait état de la prétention de Pons, abbé de Savigny, et d'Hugues, frère de Guichard de Beaujeu, sur l'église de Duerne. L'abbaye de Savigny obtient gain de cause.

En 1256, Ponce Ferratier, citoyen de Lyon, cède tous ses droits et usages sur la paroisse de Duerne au trésorier de l'église de Lyon, Étienne de Lymans.

En 1268, le damoiseau Geoffroy Arnaud, reconnaît détenir en fief de l'église de Saint-Just, les terres qu'il possède, notamment à Duerne.

DON DE LA MOITIE' DES DROICTS D'UNE EGLISE DE DIE' E
en l'honneur des Saints Iean Baptiste & Evangeliste, sous
l'approbation de l'Archevêque S. Iubin :

Inseré en la Pancarte , fol. 122. sous ce titre Latin.

De Ecclesia sancti Iohannis de Duerna.

I*N Christi nomine. Ego Agna & Puailemus filius meus, & alij filij mei donamus Deo & sancto Mariano Saviniensi pro filio meo Rencbone quem trado Ordini Monastico in eodem loco, dimidiam partem de Ecclesia sancti Iohannis Duerna cum decimis & appendiciis suis, & pro Redemptione animarum nostrarum. Sane si aliquis de heredibus nostris aut alia aliqua persona hanc cartam inquietare voluerit, non valeat vindicare quod repetit, & computat fisco regali sex libras auri, & in antea firma & stabilis permaneat cum stipulatione subnixta. Signum Agna, Puailemi & Bernardi Ruffi, ceterorumque filiarum eius qui fieri hoc & firmari rogaverunt. S. Petri, Genesij, Stephani, & Saturnini, Hugonis Blanc, & Duranti fratris eius. Althun' Pape Lugdani Canonico Saviniaco, laudante Archiepiscopo Gibuina, mense Iunio, feria quarta, Luna quinta, Regnante Philippe in Francia, Henrico in Burgundia. Anno Incarnationis Domini mille simo octogesimo septimo, indictione decima. Scripta manu Puaiberi Presbyteri Vicccancellarij.*

Don de Hermengarde et son fils Hugues à Savigny et l'Abbé Dalmace.

De tous les éléments historiques en possession dont le livre de Cochard, il faut admettre que Duerne a possédé deux églises : l'une sous le vocable de St-Jean l'Évangéliste et l'autre sous celui de St-Jean-Baptiste.

Sous l'Ancien Régime, à Duerne, l'Archevêque de Lyon nomme à la cure. Trois justices sont présentes, celle de la baronnie de Rochefort dont les Comtes de Lyon sont les seigneurs, celle de la baronnie d'Yzeron et enfin celle de Saconay.

En 1770, le projet d'une grande route rejoignant Lyon à Bordeaux est établi par l'intendant de la Généralité de Lyon. Ainsi en 1776, un relais de chevaux est construit à Duerne permettant d'accueillir les convois, diligences et voyageurs. Le pays se développe et l'église devient trop petite.

En 1832, on fait l'acquisition d'un terrain pour la construction d'une église et du clocher. L'endroit est situé en bordure de la route qui mène de Montbrison à Lyon par Chazelles-sur-Lyon.

Lors des fondations, il faut aliéner une source découverte en creusant. Cet endroit est argileux et l'on doit construire l'église sur pilotis pour la rendre stable. L'église est définitivement placée sous le vocable de Saint-Jean, l'apôtre et évangéliste.

On est sous le mandat du cardinal de Bonald, archevêque de Lyon, grand bâtisseur, qui fait construire ou améliorer la plupart des églises de la région. Celles-ci ont subi de nombreuses dégradations sous la Révolution.



Intérieur de l'église de Duerne.

Entre 1951 et 1954, elle reçoit de très jolis vitraux lumineux, fabriqués par la maison lorraine Benoit Frères à Nancy.



L'un de ceux-ci met en image les deux évêques natifs de Duerne : Jean-Etienne Bazin et Jean-Pierre Fayolle.

En 1986, l'église a été restaurée et rafraîchie.



La sacristie avec ses beaux meubles en noyer



Deux tableaux de la Vierge et la Croix



Le baptistère, l'autel et le tabernacle

FONTANÈS



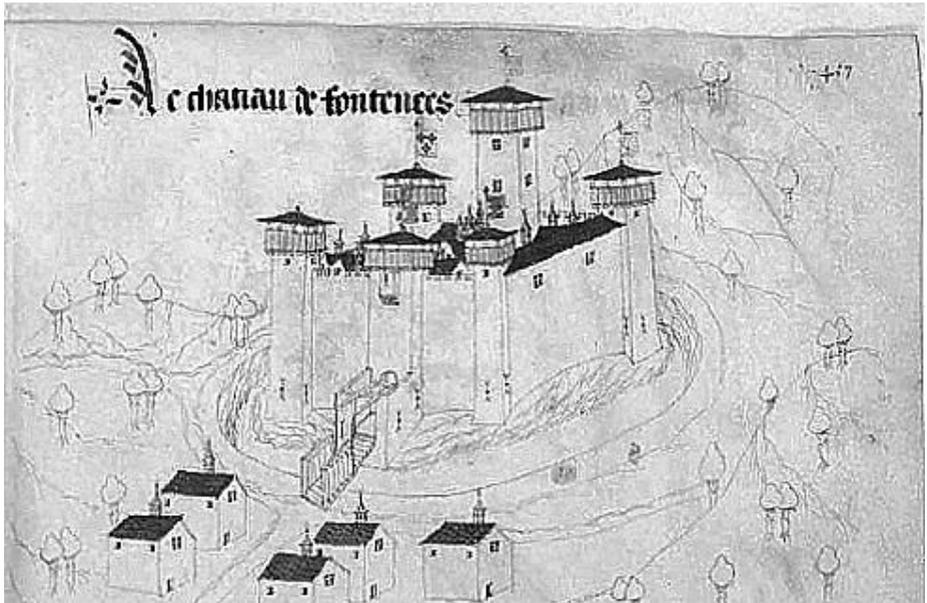
HISTOIRE DE L'ÉGLISE DE FONTANÈS

Le pouillé lyonnais de 1225 dit que « l'écclesia de Fontaneto » est sous le patronage de l'Église de Lyon et dépend de celle de Grammond. Cette situation persiste jusqu'au début du XIXe siècle où Fontanès devient une paroisse autonome, le 28 août 1808. Le premier curé est Jean-Marie Bouchant dont on retrouve le nom sur les cloches. L'église est construite en pierre locale.

Avant la Révolution, la paroisse de Fontanès dépend de Saint-Romain-en-Jarez avec Cellieu, Chagnon, Saint-Christo-en-Jarez et Sorbiers. L'église est sous le vocable de Saint-Jean et Saint-Paul, daterait du XIV^e siècle. C'est

l'élément le plus ancien d'un village d'aspect composite avec des vestiges possibles d'un édifice médiéval, dont la nef principale.

Elle se situe à mi-chemin entre le château et le village. Le village de Fontanès s'est développé plus bas en terrasse sur le versant est de la colline qui contient le château et l'église.



Armorial Revel : Fontanès.

Tous les historiens s'accordent à dire que le clocher, comme l'église et le château du village, se trouvent sur l'emplacement du château fort dessiné dans l'armorial de Guillaume Revel en 1450.

On peut penser que ce château aurait été en grande partie détruit à la fin du XV^e s. ou au début du XVIII^e s. (?) et que l'église dans sa forme actuelle aurait été, pour l'essentiel, construite à la même époque, prenant pour clocher les restes d'une des tours, probablement celle située au nord-est, tout à gauche de la gravure.

La datation d'une partie de la charpente de l'église conforte cette hypothèse car la plupart des éléments ont été coupés dans l'hiver 1489/90. La présence du blason de la famille de Saint-Priest, seigneurs des lieux, confirme que le clocher avait autrefois une autre fonction que religieuse. Cet élément de l'église est un symbole identitaire du village autour duquel se blottissent les habitations. Il est trapu, en forme de tour carrée maçonnée,

au-dessus du chœur. On parle de clocher-chœur. Il héberge 3 cloches protégées par un toit à 4 pans surmonté d'une croix portant des étoiles et des fleurs de lys. Toutes les baies qui le percent sont obturées par des abat-sons en bois.



Le corps de l'église est à une seule nef avec des chapelles latérales qui ont été rajoutées par la suite.



La rosace de l'entrée et le vitrail de Jean Coquet



1472. - PORTAÏS (façade). — Intérieur de l'Église

L'église avant sa restauration en 1957

La façade comporte une belle et grande rosace en vitrail de couleur représentant la Cène. Elle est placée au-dessus d'une somptueuse entrée avec ogives de style gothique.

Dans le chœur on trouve un vitrail de Jean Coquet, célèbre dans la région tandis que les six autres plus anciens sont de belle facture et très lumineux.



En 1957, elle subit des travaux importants, menés par le Père Besson, curé de la paroisse, qui ont donné le visage actuel de l'église.



Les cloches, qui datent du XIX^e siècle, ont été fondues chez Burdin à Lyon dans du bronze. Elles ont été électrifiées en 1997.
En 1997, la toiture a entièrement été refaite.



GRAMMOND



HISTOIRE DE L'ÉGLISE DE GRAMMOND

Ce petit village adossé aux flancs des Monts du Lyonnais, près des sources du Bilésy et du Vernay, fait partie, au XVI^e siècle, de la seigneurie de Fontanès et la justice dépend, jusque vers 1673, du seigneur de Châtelus. Il est érigé en paroisse le 28 août 1808. Une première église dédiée à Saint-Pierre (citée en 1225) prend ensuite pour patron Saint-Philibert. Cette ancienne église, aujourd'hui détruite, devait se situer en bas de l'église actuelle, sur la place. Son clocher et le clocher actuel sont sensiblement à la même place. Elle se composait d'une seule nef terminée par une abside correspondant au clocher de l'église actuelle. Quatre chapelles latérales semblent être du XVI^e s.

- Une chapelle dédiée à Saint-Pierre
- Une chapelle dédiée à Sainte-Agathe
- Une chapelle dédiée à Saint-Jacques, dite Faurissier
- Une chapelle dédiée au Saint Rosaire, dite Murigneux

Le clocher a été refait en 1517 et 1787. On a rajouté une chaire et une sacristie. Cependant le bâtiment devient dangereux avec des crevasses dans les voutes nécessitant des étais. L'état de plus en plus périlleux du lieu de culte impose sa démolition et sa reconstruction entre 1867 et 1869 sur les plans de l'architecte Favrot. Le clocher est terminé en 1876 alors que le culte a recommencé en 1869.

L'église a été bénie cette année-là par le curé Ollagnon de Chazelles et placée sous le double vocable de Saint-Pierre et Saint-Philibert. En bas de la grande nef, il y a d'ailleurs deux chapelles : l'une pour St-Pierre avec St-Philibert et St-François-Régis, l'autre pour la Vierge-Marie avec Ste-Anne et Ste-Catherine.

Dans le clocher, on trouve quatre cloches. Deux sont classées au répertoire des Monuments Historiques. L'une, de 1602, a pour parrain le comte de Miollans, l'autre, de 1697, a pour parrain Christophe Liotaud, seigneur de Fontanès-Grammond et Trocésar. Une autre cloche plus petite serait celle d'un ancien monastère local. La quatrième et la plus grosse date de 1827 et pèse 1291 kg. Le parrain est Etienne-François Philibert et la marraine : son épouse, née Barthélemy-Antoinette Chaland. En 1926, il a fallu consolider le clocher par une charpente métallique et en 1956, la foudre a imposé sa réfection totale. Le toit est aujourd'hui en ardoises d'Angers et la flèche a perdu 1 mètre de hauteur.



La grosse cloche de Grammond.

Il y a de nombreux vitraux dans l'église. Onze sont à personnages et proviennent de deux ateliers différents : huit proviennent du maître-verrier Paul Campagne et ont été réalisés en 1901/02, les trois autres sont signés NS et datent de 1910. On y trouve St-Grégoire, St-Rémi, Ste-Clotilde, la Vierge, un évangéliste, St-Antoine de Padoue, la Cène, la Nativité, Saint-Pierre, Jeanne d'Arc, le curé d'Ars et Ste-Philomène



Les vitraux de l'église de Grammond.



Les fresques de l'abbé Ribes.

Des fresques décorent le chœur de l'église. Elles ont été réalisées par l'Abbé Ribes, natif de Grammond (1920-1994). Elles racontent la vie de St-Pierre avant et après la mort du Christ jusqu'à sa propre crucifixion.

Il existe aussi un Christ en croix accroché dans l'église et qui provient du lieu de culte primitif. Il a été restauré en 1997 par Guillaume Balay. C'est une œuvre du XVIII^e siècle qui impressionne par la réalité de la morphologie. Elle est composée de 5 morceaux de bois assemblés par tenons. Elle est faite d'un bois polychrome dur : ce pourrait être du noyer.

Texte issu des panneaux de présentation de l'église de Grammond proposés par Mr. Gandin et des travaux de Jeanne Poncet, Simone Poulat et Denise Villard.

GRÉZIEU-LE-MARCHÉ



HISTOIRE DE L'ÉGLISE DE GRÉZIEU-LE-MARCHÉ

Elle dépend aujourd'hui de la paroisse Sainte-Thérèse des Hauts-du-Lyonnais. L'église a été construite et achevée en 1886 par l'architecte Louis Sainte-Marie-Perrin, élève de Pierre Bossan, le constructeur de la Basilique de Fourvière. Ce dernier lui avait d'ailleurs délégué tout pouvoir pour terminer la réalisation.

C'est aussi l'œuvre de l'abbé Séon (curé du village à cette époque, d'ailleurs représenté sur un autel dans cette demeure divine) et de tous les paroissiens de l'époque.

D'un style romano-byzantin elle a été entièrement restaurée à la fin du siècle dernier en 1998/99.

Elle comporte une grande nef reposant sur 12 colonnes avec deux basses nefs latérales, le tout éclairé par 16 vitraux réalisés par Lucien Bégule de Lyon. Ils sont représentatifs de Saintes et Saints. Le chœur comprend un ensemble des vitraux représentant la Crucifixion.

QUI A CONSTRUIT L'ÉGLISE DE GRÉZIEU ?

- Premier entrepreneur (gros œuvre)	Vignon (Feurs)
- Deuxième entrepreneur (gros œuvre)	Boudet oncle et neveu (Lyon)
- Maçon	Villard Benoît
- Tailleur de pierre	Labranche (Lyon)
- Charpente	Challiole (Ste-Foy-l'Argentière)
- Tuiles	Grande Tuilerie du Rhône
- Plotets (briques de la voute)	Caty (Viricelles) - Chapal (Meys)
- Plomberie - Ferblanterie	Favier (Ste-Foy-l'Argentière)
- Fourniture et sculpture de pierre	Rey (Valence) - Prat (Chomerac)
- Sculpteur du "Groupe Sacré-Cœur"	Fabisch (Lyon)
- Sculpture du "Groupe Rosaire"	Guggeai
- Mouleur statuaire	Bachini Elie (Lyon)
- Mosaïques du chœur	Mora père et fils (Lyon)
- Menuiserie	Venet et Maintigneux (Grézieu)
- Quincaillerie - Serrurerie	Puvel (Chazelles-sur-Lyon)
- Vitraux (fabrication)	Bégule Lucien (Lyon)
- Vitraux (pose)	Poncet (Lyon)
- Décorations (peintures)	Ramponi
- Cloches	Arragon (Chambéry)
- Paratonnerre	Benevolo (Lyon)
- Stalles (travaux d'adaptation)	Collonge (Lyon)





L'intérieur de l'église



Vitrail du chœur : La Crucifixion

Le bâtiment est construit principalement en granit rouge provenant notamment de Pomeys et en pierres de lave de Volvic.

LES PIERRES DE NOTRE ÉGLISE

On peut être surpris par la variété des lieux d'origine des pierres qui composent notre église. Qu'on en juge !

- Toute la maçonnerie est en gorrhe (de la carrière de Pomeys)
- 1500 m³ de pierres de maçonnerie (des carrières de Laye et du Cartay)
- 900 m³ de pierres taillées pour les faces extérieures (Laye et Cartay)
- Piliers extérieurs et écussons. pierre de Volvic (63)
- Croix extérieures des absides. pierre de Volvic (63)
- Grande croix du clocher. pierre de Volvic (63)
- Colonnnettes des vitraux de nef. pierre de Volvic (63)
- 43 étoiles et corniche de la façade. pierre de Volvic (63)
- 382 denticules autour de l'église. pierre de Volvic (63)
- 382 denticules autour de l'église. marbre blanc
- Base des piliers. pierre de Villebois (01)
- Chaire et chapiteaux des piliers. pierre de Saint-Just (83)
- Marches de la chaire et du chœur. pierre de l'Échaillon (01)
- Encadrement de la porte principale. pierre de Tournus (71)
- Piliers et table de communion. pierre de St Cyr et Chomérac (07)
- Maître autel. marbre blanc d'Italie
- Autels latéraux. marbre de Tarascon (13)
- Marches de l'avant chœur. pierre de Cussol (07)
- Pilastres des chapelles. pierre de Menerbe (84)
- Retable. marbre d'Arles (13)
- Frontons de granit rouge. la Tenaudière (69)

Les fonts baptismaux et d'autres éléments, comme le bénitier ou les tables de communion, proviennent de l'ancienne église et remontent pour partie au 17^e siècle. Le clocher loge un carillon de 8 cloches.

Le porche d'entrée comporte un portail en chêne fabriqué localement. Il est délimité par deux colonnes et surmonté par une peinture on l'on voit le Bon Pasteur entouré de douze brebis représentant les douze apôtres. La scène comporte une phrase en latin : « Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups ».



De jolis vitraux, un bénitier, une station du chemin de croix.



Le porche d'entrée, détails de l'intérieur et fresques de Sainte-Marie-Perrin

La chronologie de sa construction est assez curieuse et le village a connu, en moins de 100 ans, trois lieux de culte successifs. Ce fût d'abord la chapelle du château jusqu'en 1824/25. C'est à cette époque que l'église Saint-Barthélemy a été construite tout à côté de cette chapelle mais sans aucune «grâce ou élégance», sans clocher : celui de la chapelle précédente y pourvoyant à distance ! L'orientation nord-sud ne convenait pas aux

paroissiens et sa capacité était insuffisante pour une population en pleine expansion. Elle a été détruite en 1886 pour permettre la finition de la nouvelle église commandée par l'Abbé Séon. Le clocher ancien a par contre été conservé jusqu'en 1913.



La construction de l'église actuelle a commencé en 1882 après une souscription qui a récolté l'ensemble des fonds en quelques semaines ! En 1886, elle est ouverte au culte et bénie en 1887, puis consacrée en 1889 par le cardinal Foulon, archevêque de Lyon. Elle aura coûté 111.817 francs de l'époque.

De novembre 1998 à juin 1999, l'église a été entièrement restaurée pour un montant de 2 millions de francs et a pris l'aspect qu'on lui connaît aujourd'hui.

HAUTE-RIVOIRE

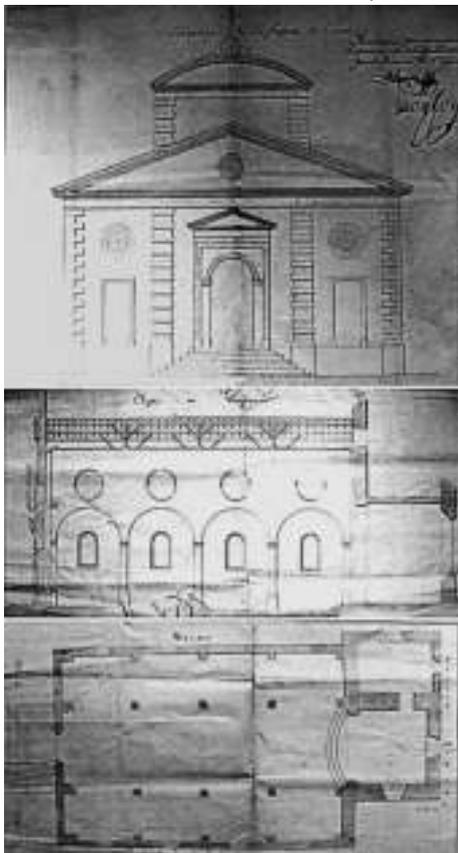


HISTOIRE DE L'ÉGLISE DE HAUTE-RIVOIRE

En 918, une église Sainte-Marie figure à Haute-Rivoire. Elle dépend de l'abbaye de Savigny. Entre 1020 et 1030, il est fait don du quart de cette église et de ses dépendances à la même abbaye. Cette église se trouve au cœur du village, à la même place, de type roman mais beaucoup plus petite. Vers 1587, elle passe sous le vocable de Sainte-Marguerite.

Son clocher subit plusieurs modifications, prenant progressivement de la hauteur au fil des siècles pour atteindre la dimension telle qu'on la connaît aujourd'hui. Le toit à 4 pans se termine par un clocheton recouvert de zinc avec une girouette et une croix. En 1574, le clocher est équipé de 2 cloches. Il est massif et sa base serait du 11^{ème} ou 12^{ème} siècle. Ses baies ont été agrandies à l'époque gothique et le haut est du 17^{ème} siècle. La charpente date de 1679. Une horloge est mise dans le clocher en 1749 et le carillon, fait de 4 cloches remplaçant les 2 précédentes, est placé en 1844. Un musée se trouve à l'intérieur. Il présente de nombreux documents et objets de la vie du village vers 1900. Au cours de sa visite on peut découvrir l'architecture du

clocher qui renferme une charpente en chêne datant de 1679, assemblée sans aucun élément métallique, uniquement par tenons et mortaises.



Plans de l'église en 1834

Au pied du clocher, la croix de l'ancien cimetière porte en son centre les initiales DR, peut-être celles du forgeron qui l'a fabriquée.

Pour ce qui concerne le corps de l'église, il est entouré primitivement du cimetière et comporte trois chapelles vers 1662. Une sacristie est signalée en 1692. Avec le temps, le bâtiment se dégrade et présente en 1768 une voûte fendue qui incite la Fabrique à envisager une reconstruction à neuf accompagnée d'un agrandissement. Ces travaux sont ainsi réalisés vers 1772. Et pourtant dès 1834, soit soixante ans plus tard, il faut reconstruire une partie de l'église sous la direction de l'architecte Duret.

Le clocher est conservé. L'entreprise Chaize de Bessenay est sollicitée et, si les travaux peuvent commencer, les voisins proches se plaignent déjà de l'emprise au sol du bâtiment. D'autres font modifier la façade pour que toutes les portes s'ouvrent sur un même

niveau. Malgré tout, l'église actuelle ouvre en 1836 avec un chœur gothique qui n'a pas été modifié mais une façade nouvelle de style néo-classique avec trois œils-de-bœuf au-dessus de trois portails à linteau droit, dont celui du milieu avec voussure en plein cintre, et au-dessus un fronton triangulaire.

Au-dessus encore, un autre fronton triangulaire renferme le grand œil-de-bœuf, et enfin, un autre fronton circulaire couronne le tout.

Chaque côté de l'église est percé de quatre fenêtres romanes. On peut accéder au chœur directement par une porte latérale située au sud.

L'intérieur, très sobre, rappelle les directives de Vatican II qui préconisait des églises sans or ni ostentation, pour que les fidèles ne soient pas distraits dans leurs prières.



Le clocher a gardé sa forme primitive progressivement rehaussé au fil des siècles

L'intérieur de l'église est très sobre, éclairé par de simples vitraux aux verres colorés avec des images symboliques sans personnages, sinon au niveau de l'abside derrière le chœur où l'on a un vitrail représentant la Crucifixion.

Deux très beaux autels latéraux retiennent l'attention : celui de Sainte-Marguerite sur son dragon. (l'église est sous son vocable) et celui de la Vierge-Marie. Tous deux comportent deux belles statues dorées à l'or fin. D'autres nombreuses statues de saints se trouvent dans l'église. Elles remplacent ceux que l'on trouve généralement sur les vitraux. On

trouve ainsi notamment un Saint-Louis de Gonzague, comme à Chazelles-sur-Lyon, assez rare dans la région.



St Louis de Gonzague, St Blaise, Ste Marguerite, Ste Marie, St Roch, St Joseph

On pouvait hier remarquer dans l'abside des chapiteaux et une clé de voute en pierre sculptée faite de personnages aux allures grotesques. Aujourd'hui, cette abside est fermée par un mur situé derrière l'autel et sur lequel est fixé un grand Christ en croix.



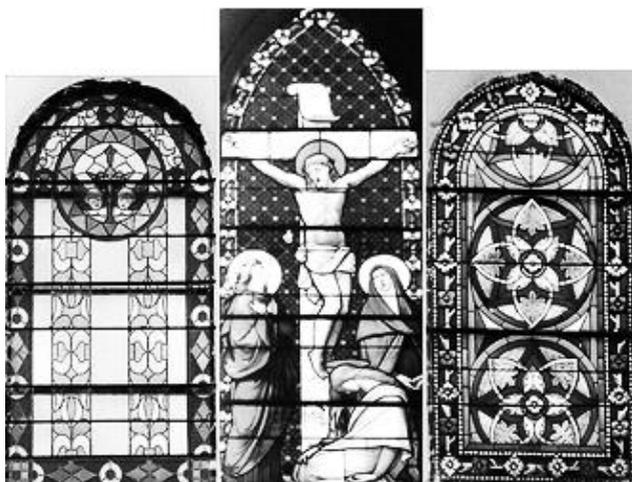
Intérieur de l'église au début du XX° s. et aujourd'hui



La grosse cloche Marie-Pierrette et les fonts baptismaux

La chaire a été déposée. Tout l'intérieur a été rénové récemment laissant aujourd'hui une impression de manque. Le chœur a beaucoup perdu dans cette restauration. On remarquera aussi les fonts baptismaux sculptés dans le marbre.

Revenons, pour terminer, au clocher. Il héberge de très belles cloches au nombre de 4 fondues par Gédéon Morel en 1845, remplaçant ainsi les deux anciennes datant de 1514. La grosse cloche pèse près de 1700 kg et s'appelle Marie-Pierrette.



Quelques vitraux dont celui d'A. Mauvernay au centre «La crucifixion»

Texte et photos issus pour la plupart du travail de Mme Jacqueline Notin et de Claude Lornage.

LA GIMOND



HISTOIRE DE L'ÉGLISE DE LA GIMOND

Le village s'est formé, après la Révolution de 1789, par un regroupement de parcelles situé dans 14 hameaux appartenant à des communes proches comme Saint-Héand, Chevrières ou Fontanès. Il dépend donc au départ du département de Rhône et Loire et s'appelle Petite Gimond, rattaché à la paroisse de Chevrières. Il devient commune indépendante avec le nom de Lagimond-de-Chevrières en 1801. Il est passé dans le département de la Loire en 1793, dépend alors de Chazelles-sur-Lyon jusqu'en 1825. Il appartient ensuite, comme Chazelles, au canton de Saint-Galmier jusqu'en 1925 où il retrouve Chazelles à nouveau chef-lieu de canton. Désormais La Gimond fait partie de Saint-Etienne-Métropole.

La commune de La Gimond existait donc bien avant la paroisse. Il n'y avait pas d'église et pour l'état religieux, la commune dépendait de Chevrières (commune à environ 5 km. de La Gimond).

A l'initiative de Jean-Benoit Cizeron, maire de la commune, la construction d'une église a été décidée et ainsi la création d'une paroisse. Plusieurs terrains avaient retenu l'attention de la municipalité :

- Le Mazot, près de la mairie de l'époque
- Mazencieux, hameau le plus habité

- Les Charmettes (bourg actuel)

C'est ce dernier emplacement qui a été retenu. Il n'y avait pas de maison, mais c'était sans doute le seul endroit où un propriétaire acceptait de vendre une parcelle pour la construction de l'église.

Les travaux auraient débuté au début de l'année 1864. Ils ont duré environ trois ans. Le premier baptême de la paroisse de La Gimond a eu lieu en novembre 1867. Auparavant l'église avait été consacrée. Suivirent quelques années après, la construction de la cure pour le logement du prêtre qui avait été nommé. Il s'agissait de l'Abbé Chatain, premier prêtre de cette nouvelle paroisse.

La construction d'un clocher était envisagée côté nord-est de l'église, mais la municipalité ayant changé, le nouveau maire avait décidé de ne pas donner suite à ce projet.



La cloche Marie-Thérèse

Une première cloche a malgré tout été achetée et baptisée en 1904. Elle a été placée au-dessus de la sacristie dans un édifice provisoire en bois que l'on appelait «La Chazière». Cette cloche a pour parrain Jean-Marie Bruyas, résidant au Nez de La Gimond et pour marraine Thérèse Neyrand, châtelaine de Chevières. Son nom de baptême est « Marie-Thérèse ».

En 1929, après le changement de municipalité, le nouveau maire, Henri Ferlay, et son conseil municipal décident la construction du clocher. Pour des raisons de stabilité de l'église, il est convenu de l'édifier sur le côté sud-ouest.



Pose de la 1^o pierre du clocher en 1930

La première pierre est posée en 1930 et un an plus tard a lieu la bénédiction du clocher. Ce jour-là, on baptise aussi deux cloches que l'on avait placé dans le chœur de l'église, toutes enrubannées de blanc. L'une avait pour parrain Louis Gonon, notaire à Saint-Etienne, et pour marraine Catherine Martin, épouse Bouchut, résidant à La Gimond. Son nom de baptême est Louise-Catherine. L'autre avait pour marraine Marie Pitaval et pour parrain : son père. Son nom de baptême est Marie.

Ces trois cloches ont été montées dans le clocher où elles se trouvent encore, ainsi que l'horloge offerte par Mélanie et Joannes Grataloup.

Jean Thivillier, habitant près de l'église, fut le seul et unique carillonneur. Après son décès en 1958, les cloches ont été électrifiées.

En 1954, le chanoine Dugas du Villars, dont la famille est originaire de Chevrières, est venu se retirer à La Gimond et a été nommé curé de la paroisse. Il est resté jusqu'en 1969 et a été le dernier prêtre résidant sur cette commune. Pendant toutes ces années, malgré son âge, il a entrepris des travaux de rénovation intérieure de l'église : remplacement des chaises par des bancs, carrelage du chœur, changement des stalles. En 1957, il a fait repeindre tout l'intérieur de l'église, installer des vitraux à la grande nef et une rosace au fond. Au début des années 1960, le chauffage central et l'électrification des cloches ont complété la rénovation de l'église.



Le clocher et le porche de l'église – L'intérieur.

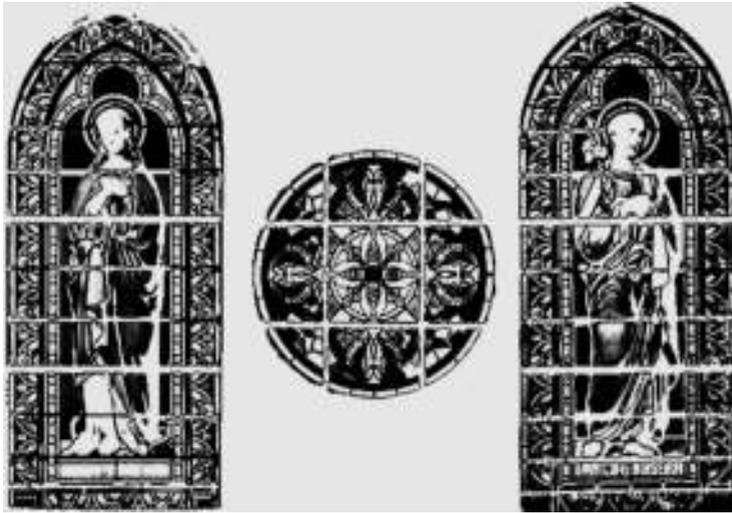
Un autre projet a été réalisé par le chanoine Dugas du Villard : il s'agit de la construction de la grotte, réplique de la grotte de Lourdes à Massabielle.



Grotte de Lourdes reconstituée

Les pierres utilisées pour cette construction ont été trouvées sur la commune et amenées par des chars et des bœufs. Ce lieu de culte est adossé contre la face est de l'église.

Le patron de la paroisse est Saint-Joseph. On le retrouve dans l'un des vitraux (à droite ci-dessous). La légende veut que l'église et les prières qui y sont dites, servent aux jeunes filles célibataires qui cherchent le grand amour.



Les vitraux dont celui de Saint-Joseph, saint-patron de l'église

En 2004, le sol et le carrelage ont été refaits ainsi que la peinture des chapelles et saints qui y sont accrochés.

Texte et photos provenant du travail de l'équipe municipale et notamment de Michel Gonon.

LA CHAPELLE-SUR-COISE



HISTOIRE DE L'ÉGLISE DE LA CHAPELLE-SUR-COISE

Ce village s'appelait avant la révolution de 1789 : La Chapelle-en-Vaudragon. Il est devenu ensuite Vaudragon puis a pris son nom d'aujourd'hui depuis une ordonnance royale de 1843. Sa population croît régulièrement. En 2011, elle était de 540 habitants, appelés les Chapelaires, avec une activité agricole dominante.

Au cours du VI^e siècle, Saint-Genès (ou Saint-Genis), un archevêque de Lyon depuis 658, mort martyrisé en 678, a fait construire de nombreuses petites chapelles, dont une sur un mamelon dominant la Coise et probablement à l'emplacement de l'église de ce village aujourd'hui.

L'origine de cette paroisse apparaît donc assez ancienne. D'ailleurs, un document des Archives du Diocèse de Lyon atteste que La Chapelle-en-Vaudragon a été confirmée au chapitre de Saint-Just en 1170 par le Pape Alexandre III.

Ces terres étaient un fief de l'église de Lyon, une possession des Lavieu au XIII^e siècle. Le village passa, en 1340, entre les mains d'Hugues de la Chapelle, qui avait aussi de grands biens à Condrieu. A sa mort, il laissa ses terres de

Vaudragon dont le lieu de «La Chapelle» à Pierre de la Chapelle, un chanoine de Vienne. C'est ensuite Artaud de la Chapelle, un fils d'Hugues, qui devient, après la mort de Pierre, le seigneur de Vaudragon.

C'est sans doute du fait du nom de cette famille «de la Chapelle» que la paroisse a reçu une telle dénomination. Certains autres avancent des raisons différentes et notamment l'existence, comme on l'a signalé quelques lignes plus haut, d'un petit oratoire au sommet du piton où étaient regroupées les maisons du bourg, telles qu'aujourd'hui. Un acte de 1292 mentionne même l'existence de deux chapelles. Ces petites chapelles étaient en fait très nombreuses dans les monts du Lyonnais. Elles servaient le plus souvent de centre de pèlerinage et attiraient en foule les habitants de la région désireux d'obtenir la protection de leur famille ou de leurs récoltes ou de leur bétail... Ainsi, jusque dans les années 1990, avait lieu, chaque année, le 3 février, à La Chapelle-sur-Coise, un pèlerinage à la Saint-Blaise, un autre patron des agriculteurs, Saint-Isidore étant celui des laboureurs.

Quoiqu'il en soit, les seigneurs de Vaudragon furent les personnages les plus importants de cette paroisse jusqu'à la Révolution, en détenant les pouvoirs de haute, moyenne et basse justice. Darest de Saconnay en sera le dernier seigneur. On peut rajouter que le nom de Vaudragon, attaché à La Chapelle et aux seigneurs des lieux, viendrait du latin "Vallis Draconis" ou vallée du dragon, nom donné par les anciens à la vallée toute particulière de la rivière Coise, très riche en méandres.

Dans les lignes qui suivent, on approche mieux l'apparition d'une église dans le hameau. En 1804, un certain Monsieur Thomas est desservant à La Chapelle et remarque que le nombre de communiant (180 pour 240 habitants) ne sera bientôt plus compatible avec le maintien d'une paroisse sur place. Mais aussi, le village n'est composé que de 3 ou 4 maisons sans aucun commerce et "en hiver, la route pour y arriver est vraiment impraticable en raison des neiges qui y tombent en quantité extraordinaire et du climat qui est des plus froids". L'église de La Chapelle est d'ailleurs si petite qu'il faudrait en construire une autre. Finalement, de discussions en discussions, la paroisse n'est pas supprimée et le successeur de M. Thomas, l'abbé Beauvoir, curé de La Chapelle entre 1832 à 1883, venu de Saint-Symphorien, entreprend la construction de l'église actuelle. Elle est placée sous le vocable de Saint-Etienne. On ne sait pas très bien l'histoire de sa construction terminée quatre ans après la création en 1843 du village de La Chapelle-sur-Coise. Le maire et l'adjoint en fonction en 1847 qui s'appellent tous deux Villard, nom très répandu à La Chapelle, l'un habitant à Accarel et

l'autre à la Carrelière, ainsi que le curé sont inscrits cette année-là sur une pierre de façade.

En 1914, le clocher qui se trouvait sur le côté du chœur est démoli. Du fait de la Grande Guerre qui suit, il faut attendre 1926 pour que soit construit et inauguré le clocher actuel que l'on a placé en façade dans le prolongement de la nef. Le curé de l'époque est l'Abbé Ressicaud et le maire, M Guyot, qui habite Bel-Air.

Dans les années 1960, l'Abbé Bréban, dernier prêtre-résident, fait repeindre l'intérieur de l'église. La dernière restauration aura lieu entre 1990-1991 avec la réfection des peintures, du sol et des vitraux de la nef.



Intérieur de l'église au 20^e siècle et aujourd'hui

Ces vitraux méritent une visite. Ils sont l'œuvre de Françoise Gormand-Duval. Ils sont remarquables de luminosité avec un choix calculé de couleurs de plus en plus chaudes à mesure que l'on s'avance depuis le porche vers le chœur de l'église. Ils ont tous une symbolique forte que l'on donne ci-dessous :

A droite en partant du fond

- 1 - La Création du monde, du soleil, des végétaux.
- 2 - La création des êtres vivants, de l'homme.
- 3 - Une mère et son enfant, l'homme participe à l'œuvre créatrice de Dieu.
- 4 - Par l'eau du Baptême, l'homme devient enfant de Dieu.

A gauche en partant du fond :

- 1 - Adam et Eve ont reçu la mission divine du travail.
- 2 - Métiers exercés à La Chapelle : les travaux des champs.
- 3 - Les fruits du travail : le blé et le raisin.
- 4 - L'Eucharistie : le pain et le vin deviennent le Pain de la Vie et le Vin du Royaume Eternel.



Des vitraux du chœur

Quant aux vitraux du chœur qui n'ont pas été changés, ils sont aussi remarquables et datent du 19^{ème} siècle. Ils sont signés Mauvernay, maître-verrier à Saint-Galmier, comme beaucoup dans la région. On y trouve à gauche et à droite les quatre Évangélistes avec leurs attributs symboliques soit : Marc avec le lion, Matthieu avec le jeune homme, Luc avec le bœuf et Jean avec l'aigle. Au milieu, on trouve le Sacré-Cœur et Saint-Etienne patron de l'église.

On peut aussi voir, au fond de l'église, l'ancien mouvement de l'horloge du clocher et une vitrine qui expose d'anciens objets de culte et des reliquaires.

A PROPOS DE LARAJASSE ET DE SES ÉGLISES

Située en plein cœur des Monts du Lyonnais, le village de Larajasse est aussi appelé «la commune aux trois clochers». En effet, une des particularités de cette commune est qu'elle est constituée de trois villages bien distincts : L'Aubépin, Lamure et Larajasse.

- *Les habitants de Larajasse sont les Jarsaires.*
- *les habitants de l'Aubépin sont les Aubépiinois.*
- *les habitants de Lamure sont les Murataires.*

Les 3 villages sont regroupés en une seule commune depuis 1814 (date de la fusion avec l'Aubépin).

Chaque bourg possède son église, son cimetière, son monument aux morts, ses commerces avec boulangerie ou dépôt de pain, café, épicerie. Jusqu'en 2008, chaque entité avait même ses propres conseillers municipaux et chaque village était organisé comme "une petite commune dans la commune"

Le bourg de Larajasse est le siège du pouvoir local et de l'administration civile. On y trouve la Mairie, les services généraux comme les pompiers,

Le bourg de Lamure constitue une paroisse qui a pour nom "le Mazel". Elle le tient de son passé voué aux lépreux. Jusqu'en 1441 deux léproseries existaient sur son territoire qui était alors couvert de nombreux bois. C'est à la construction de son église, en 1864, que ce qui n'était qu'un hameau est devenu un bourg avec son école, son cimetière, ses commerçants et ses artisans.

Le bourg de L'Aubépin est beaucoup plus ancien. Il avait un château bien décrit dans l'Armorial de Guillaume Revel. Il dépendait de Riverie et appartenait à une famille franc-comtoise : L'Aubespain de Saint Amour. Le vieux nom du village était l'Aubespain-en-Jarez. Il a été rattaché à celui de Larajasse en 1814.

Dans les trois chapitres qui vont suivre, l'église de chacun de ces villages est commentée. Les histoires des nombreuses chapelles ne sont pas abordées.

LARAJASSE



HISTOIRE DE L'ÉGLISE DE LARAJASSE

La paroisse de «La Rajasse» remonterait au XII^e siècle avec son église paroissiale, son cimetière, ses dîmes... Elle relevait du diocèse de Lyon et de l'archiprêtré de Mornant. Elle était alors sous le patronage de la Sainte-Vierge.

La première église daterait de l'époque romane, mais elle fut probablement détruite au XIV^e siècle (guerre de 100 ans ?)

La construction de l'édifice actuel a commencé à la fin de ce XIV^e siècle et s'est faite par plusieurs étapes au cours des siècles suivants. Elle est de style gothique. On peut en suivre la progression sur les plans en page suivante.

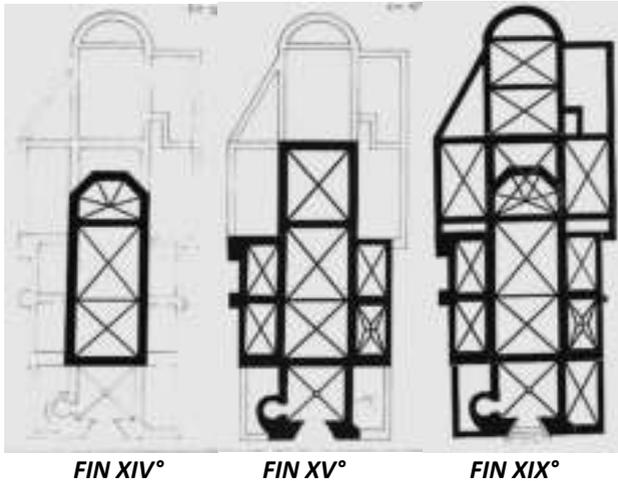
-fin XIV^e siècle : nef unique à deux travées orientée Ouest-Est

-fin XV^e siècle : l'église est agrandie avec aménagement de 4 chapelles de part et d'autre des travées de la nef et rajout d'une travée à l'Ouest surmontée du clocher. Le portail d'entrée date de cette époque.

-au XIX^e siècle : importants agrandissements liés à l'extension de la paroisse avec le rattachement de L'Aubépin en février 1814. L'Abbé Ribier, curé de

Larajasse de 1807 à 1826 fait alors agrandir le chœur qui est achevé en 1820. Quatre ans plus tard, en 1824, l'Aubépin redevient paroisse !

-fin XIX^e siècle : dernières transformations avec construction progressive de la chapelle Notre-Dame de Lourdes au sud-ouest entre 1850 et 1875 (les apparitions de Lourdes datant de 1858) et d'une autre chapelle devenue chaufferie au nord-ouest.



Aujourd'hui, elle mesure 35 m. de long et 15 m. de large sur 20 m. de haut. La dernière rénovation en 1987 a été honorée par un 2^eme prix du Conseil Général pour la Protection du Patrimoine Historique et Artistique (plaque à l'entrée de l'église). Elle est sous le vocable unique de Sainte-Anne.

Le clocher

Il a le style courant des églises moyenâgeuses du Lyonnais avec un escalier hélicoïdal pour accéder aux cloches par l'intérieur.



Il abrite quatre cloches dont la plus grosse est un bourdon qui pèse 1900 kilos, fondu par J. Simplot en 1517. Il comporte deux blasons dont celui de la famille Charpin. Il est classé aux monuments historiques depuis 1908. Il donne le ré.

Les escaliers

Les degrés ou escaliers ont été réalisés avec de la pierre italienne. Il reste des traces de deux colonnes (1860) qui devaient servir à porter un auvent pour les couvrir. Ce projet n'a jamais été réalisé.

Le porche

Il date de la fin du XV^e siècle. Le portail d'entrée est en arcades brisées, surmonté d'un oculus qui donne de la clarté à l'intérieur.

Les boiseries

Le revêtement mural en bois a été installé en 1826.

La piscine

C'est une vasque liturgique creusée dans les parois des murs ou dans les piliers pour que le prêtre se lave les mains et y rince les vases sacrés.

Le Chemin de croix

Il est composé des 14 stations formées par des panneaux de plâtre disposés dans les chapelles latérales.

Les chapelles latérales

La plus proche du chœur à main droite en entrant est celle du Rosaire, la suivante est celle de Sainte-Catherine. De l'autre côté, la plus proche du chœur est dédiée à Saint-Benoît et Saint-Joseph. L'autre chapelle est dévolue à Saint-Roch.



Chap. du Rosaire / Chap. Ste Catherine / Chap. St Benoit et Joseph/Chap St Roch

Les signes héraldiques et les culots des arcs

Ils font l'originalité de cette église.

Ils sont au nombre de 17 et se situent presque tous dans la partie médiévale de l'édifice sauf deux qui sont situés dans la chapelle Sainte-Anne et dans la chapelle Notre-Dame de Lourdes. Leur datation et leur provenance posent question. Ils pourraient dater du XV^e ou XVI^e siècle, mais les figures ont certainement été peintes au cours du XIX^e siècle. L'écusson ci-contre, à l'entrée du chœur côté Sainte-Anne, représente la passion du Christ (échelle, clous, marteau deux lances dont une porte l'éponge vinaigrée).



Le transept

Il est constitué des deux chapelles de part et d'autre du chœur : au sud, la chapelle Sainte-Anne où une tribune fut installée en 1839 puis démolie lors de sa rénovation en 1987, au nord, la chapelle du Sacré-Cœur de laquelle les religieuses de la congrégation des sœurs du «Sacré-Cœur» pouvaient rejoindre le couvent par une passerelle construite en 1822 et démolie en 1998. Seul l'escalier associé a été conservé : les sœurs pouvaient ainsi pratiquer l'adoration jour et nuit.

Le maître-autel

Il est en marbre et a été acheté en 1811 à Lyon chez le marbrier Sottite. Il est classé aux monuments historiques depuis 1908.



Après Vatican 2

On a rajouté des marches derrière l'autel et installé le tabernacle sur le côté. On trouve devant un agneau pascal sculpté dans le noyer par Mr Pinet.



Intérieur actuel de l'église

Le Chœur

A l'Est, le chœur s'étend sur deux travées formant une nef derrière le maître-autel. Il comporte un chevet semi-circulaire où l'on voit le Calvaire avec Saint-Jean et la Vierge au pied de la croix.

Les vitraux du chœur représentent les évangélistes : St-Jean et un aigle, St-Mathieu et un homme-ange, St-Marc et un lion, St-Luc avec un taureau.



St-jean

St-Marc

St-Matthieu

St-Luc

Le baptistère et la chaire

Le baptistère est construit sur un plan octogonal car le chiffre 8 évoque la résurrection du Christ accomplie le lendemain du 7^{ème} jour qui est le Sabbat. La chaire a été déposée en 1965 et sert aujourd'hui de socle à la cuve baptismale en cuivre réalisée en 1965 par des artisans de Casablanca, au Maroc, où se trouvaient une sœur et un frère originaire de Larajasse. Une inscription en caractère arabe signifierait : *«qui boira de cette eau n'aura plus soif»*.

Cette chaire avait été réalisée par Benoit Villard, un artisan du pays, au XIX^e siècle. Les 4 statuettes en bois qui en ornent le pourtour sont encore les 4 évangélistes.

Un tableau remarquable.

Il se situe au-dessus du confessionnal restant. Il a été réalisé par Tony Tollet en 1942 et représente «Marie et l'enfant».



Tableau «Marie et l'enfant» de Tony Tollet

Extraits tirés de la revue éditée lors de la rénovation de l'église en 1987 et de différentes sources dont les panneaux de l'exposition 2017 sur l'histoire de l'église de Larajasse à la Salle Albert Maurice de Saint-Symphorien-sur-Coise.

LAMURE



HISTOIRE DE L'ÉGLISE DE LAMURE

Lamure est une autre entité de la commune de Larajasse. Ce petit bourg, rattaché administrativement à Larajasse, a pris son essor deux siècles environ après L'Aubépin auquel il est aussi historiquement très mêlé. Il a été érigé en paroisse en 1864, bénéficiant d'un curé ou desservant.

Cette paroisse a pour nom "Le Mazel". Elle le tient de son passé voué aux lépreux dès le Moyen-Âge. En effet jusqu'en 1443, deux léproseries existaient sur ce territoire, alors couvert de bois. A cette époque, on appelait les lépreux, des "mayzels", mot dérivé du bas latin messellus : infortuné. Ces

malades étaient considérés comme des personnes mortes errant sur terre, y subissant leur purgatoire. Ils étaient séparés du monde et reclus dans des cabanes forestières. Ce qu'ils touchaient était rendu impie. Ils n'étaient autorisés à rentrer dans les villages que le jour de Pâques (le Christ sort ce jour-là du tombeau). En 1285, Griffon de L'Aubespain avait fondé une léproserie qui était une grande maison au milieu des bois d'où le nom de «Grand Mazel». Vers 1400, Isabelle d'Harcourt*, qui avait, par son mariage, un château à l'Aubépin, prit en main la léproserie au Grand Mazel et en ouvrit une seconde en 1403, mais plus petite d'où le nom de «Petit Mazel».

A sa mort, en 1443, les malades seront transférés à Saint Symphorien-le-Château au lieu-dit «Le Mezel», selon la même étymologie que Mazel. L'établissement sera ensuite rattaché en 1696 à l'Hôtel-Dieu de la ville.

L'église de Lamure (Paroisse de Mazel).



Début 1862 l'abbé Édouard intervient auprès de l'archevêque de Lyon pour qu'une église desserve les hameaux du «Petit Mazel», de Lamure et du «Grand Mazel», car les paroissiens doivent se rendre à l'église de l'Aubépin, distante de deux kilomètres et demi (il faut environ une demi-heure à pied)

pour assister aux divers offices. La chapelle de Saint-Apollinaire est aussi à environ 3 kilomètres. Le cardinal de Bonald autorise la construction de l'édifice le 5 mars 1862. Les deux hameaux du «Grand Mazel» et du «Petit Mazel» réclament que l'église soit construite sur leur territoire respectif, mais au final, l'église est édifée sur le hameau de Lamure qui est situé entre les deux.



Les habitants vont participer à la réalisation du bâtiment : une partie des matériaux est tirée des ruines du moulin du Mazel installé sur la Coise.

Le 6 janvier 1864, on inaugure cette nouvelle paroisse en présence du curé Auguste Giraudier, nouvellement nommé et désigné comme curé fondateur de la nouvelle paroisse «du Mazel» sur le hameau de Lamure. L'église est sous le vocable de l'Immaculée-Conception.

C'est alors la naissance d'un petit bourg qui n'était jusque-là qu'un hameau. En effet, on y établit un cimetière. Un couvent de religieuses vient s'installer : il deviendra plus tard l'école publique, fermée en 2015. Des commerçants et artisans arrivent, formant un petit village.

Cette église est simple, de forme rectangulaire avec un clocher carré sur le côté gauche du chœur, l'abside est en forme de demi-cercle. Contre la

façade, au- dessus de la porte d'entrée, une suite de pierres taillées forme une vague, surmontée d'une Croix. Sur le faite du toit, en façade, une statue de la Vierge porte son regard sur le village.

Deux bénitiers encadrent une entrée toute simple.

Les fonts baptismaux sont en marbre.

On peut voir l'ancien mécanisme de l'horloge protégé par une vitrine, qui a été entièrement restauré en 2006.

Quelques pas plus loin, une plaque rappelle le nom des soldats du Mazel morts pour la France pendant les deux dernières guerres.

Un petit tableau se trouve à l'emplacement de la chaire qui a été enlevée.

Toujours à gauche, on trouve une chapelle dont l'autel est consacré à Saint Joseph.

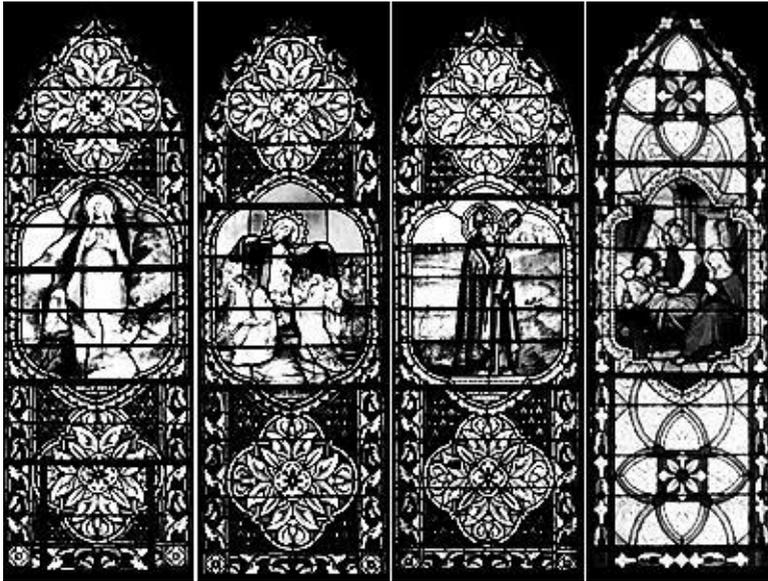
Dans le Chœur, la table de communion est en fonte travaillée et métal doré.

Le maître-autel actuel date de 1958. Il a été consacré le 14 décembre 1958, en présence du curé de l'époque (André Néel), par Monseigneur Dupuy, évêque auxiliaire de Lyon. Il est composé d'un pied en granit gris taillé et d'une table en granit rose.

A droite, en face de la chapelle Saint-Joseph se trouve une autre chapelle dont l'autel est consacré à la Vierge-Marie.



En revenant vers l'entrée, on remarquera une grande croix portant un Christ crucifié dont la trace de la lance qui a perforé le cœur se trouve à droite !



L'église comporte 11 vitraux, entre autre Saint-Joseph, Sainte-Marie, le Sacré-Cœur, le Rosaire. Ils datent de 1888 à 1898. Ils ont été réalisés en grande partie à Saint-Galmier dans les ateliers d'Alexandre Mauvernay. Très souvent, ils ont été offerts par des familles ou des groupes d'individus.

Au-dessus de la porte, un oculus très lumineux en forme de rosace est fait de vitraux de couleur.



En 1959 : le diocèse de Lyon a modifié les limites de la paroisse en y rattachant les hameaux du Poyard, de la Grange-Gauthier et de la Grignière, situés sur le département de la Loire.

En 1964 : le 12 juillet on a fêté le centenaire de l'église. Un tableau le rappelle : il retrace l'histoire de la paroisse, de l'église et de la chapelle Saint-Apollinaire, très proche.



En 1999 : on a inauguré la rénovation de l'église. Une plaque commémore cette cérémonie officiée par le père Girard. Ce sont des bénévoles qui avaient participé à cette rénovation rendue possible grâce à une souscription paroissiale qui avait rapporté 40.000 francs et avec l'aide financière de la municipalité et du département.

*** Isabelle d'Harcourt est la fille de Jean VI, comte d'Harcourt, et de Catherine de Bourbon. Elle épouse Humbert VII de Thoire-Villars en 1383, après que celui-ci se soit marié avec Alix de Rossillon en 1350, fille d'Aimon de Rossillon et d'Alix de Poitiers puis Marie de Genève en 1357, fille d'Aimé, comte de Genève et de Mahaut de Bologne- 1383. Il a été veuf deux fois. Son mari était à la tête de plusieurs seigneuries, dont celle de Riverie avec le château de l'Aubespain.**

L'AUBÉPIN



HISTOIRE DE L'ÉGLISE DE L'AUBÉPIN*

La première église de cette paroisse a une existence très longue. Elle est construite au XII^e siècle. puis elle a été agrandie au XV^e siècle. par Isabelle d'Harcourt à la place de la chapelle du château, sur la Rue des Anciens Combattants. Elle était donc située à l'emplacement du parking (en face de l'ancienne école). Elle a dû protéger les habitants de l'Aubépin à maintes reprises contre les nombreuses agressions. Elle avait un clocher en forme de tour ronde qui abritait trois cloches. On peut voir cette ancienne église sur une lithographie datant de 1844. Comme toutes les églises, elle a beaucoup souffert au moment de la Révolution. Elle sera détruite en 1863, faute d'argent pour l'entretenir. Un nouveau bâtiment prend rapidement sa place.

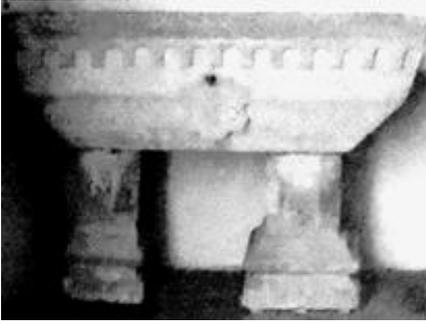
C'est l'église actuelle qui est construite sur un terrain offert à la paroisse par Joseph PIPON, à l'extérieur de l'enceinte de l'ancien château.



L'église de L'Aubépin en 1844

C'est la plus jeune des 3 églises de la commune de Larajasse. Elle est mise sous le vocable de Saint-Jacques et Saint-Philippe. La première pierre, qui porte une «croix gravée», est posée le 13 juin 1864. Elle va coûter 50.000 francs de l'époque. Les fonds réunis ne suffisent pas à terminer la construction du clocher. Il manque 10.000 francs et l'on dit que la partie manquante est alors maçonnée par les Aubépinos, car la municipalité de Larajasse refuse de payer. Une cérémonie est toutefois organisée en mai 1874 en l'honneur d'Isabelle d'Harcourt : «la Bonne Dame de L'Aubépin».

L'inauguration a finalement lieu le 15 octobre 1866 en présence de l'Abbé Antoine CHARRET et le 1^{er} sacrement délivré sera le baptême de Jean-Joseph GUYOT. Très rapidement de nombreux problèmes d'humidité sont observés. Le terrain est marécageux et l'on est très près de l'ancienne réserve d'eau du château d'autrefois.



Son allure générale est particulière et son clocher à créneaux peut faire penser à une tour carrée de château. Ses murs sont construits en blocs de granit rose et gris taillés dans la pierre du pays. La voute de la nef repose sur des arcs brisés de style gothique. La tribune qui surplombe les fidèles est éclairée par un vitrail en forme de croix grecque.



Entre la porte d'entrée et le tambour, se trouve des Fonts Baptismaux qui datent de 1550 et proviennent de l'ancienne église.

En montant au chœur par la nef, on passe devant une Piéta (Notre-Dame de compassion) en terre cuite polychrome, puis devant la pierre tombale de Pierre Thévenet, enchâssée dans l'intérieur du mur. Ce personnage a été le curé de l'Aubépin pendant plus de 60 ans ! A quelques pas, on trouve la chaire en bois sculptée. Elle a été réalisée par un artisan de Montbrison, dans la Loire.



Sur la gauche, on a la chapelle dédié à Saint-Pierre où l'on peut observer un autel qui représente le Vatican. On peut aussi remarquer une vitrine qui expose de nombreux reliquaires et objets de culte.

Arrivé au chœur, occupé par un maître-autel de toute beauté, en marbre blanc finement sculpté de nombreuses figurines, on est attiré par l'immense fresque de 30 m₂

réalisée par Louise COTTIN, grand prix de Rome en 1934. Elle venait en villégiature dans le village. Elle a été peinte en 1938 et représente la vie de Saint-Jean-Pierre Néel.



C'est un missionnaire des Missions Etrangères, né en 1832 à Soleymieux, un hameau de Sainte-Catherine-sur-Riverie, passé au petit séminaire de l'Aubépin, puis au séminaire de l'Argentière, prêtre en 1858, parti en Chine pour évangéliser. Arrivé en 1859, il meurt, martyr, la tête tranchée en 1862. Il a été canonisé par le Pape Jean-Paul II en 2000. La fresque le montre enfant, berger, visité par un ange (L'Aubépin est dans le fond), puis en Chine où, missionnaire, il meurt en martyr.



Le chœur contient aussi les saints patrons de la paroisse : Saint-Philippe et Saint-Jacques. On peut noter le nombre important de statues en bois posées sur piédestal le long des murs.





En revenant vers le porche, on passe devant une seconde chapelle dédiée à la Vierge-Marie.

On note la statue en bois polychrome de Saint-Isidore, patron des laboureurs, une œuvre de Marie Thiollier, une enfant du pays. Tout au long du parcours, on peut observer les 14 stations d'un chemin de croix en plâtre, mouluré et peint, qui date de 1910. Les nombreux vitraux qui éclairent l'édifice ont été offerts par les familles de l'Aubépin et le carrelage du chœur par les

habitants de Saint-Pierre.



Le portail d'entrée pourrait provenir d'un château disparu lors de la Révolution à Senevas et qui se situait entre Sainte-Catherine-sur-Riverie et Saint-Martin-la-Plaine, dépendant de Riverie.

Le clocher abrite quatre cloches datant de 1826 et 1843, fondues dans les Etablissements BURDIN Aine à Lyon. Elles sont dédiées à la Vierge (300kg), Saint-Pierre (200kg), Saint-Jacques et Saint-Philippe (270kg). La dernière est destinée à protéger les maisons et les cultures contre la foudre (500kg).

Entre 1995 et 1996, la commune a entrepris la restauration générale de l'église.

**** Ce village a été créé entre le XI^{ème} et le XII^{ème} siècle par la famille L'Aubespain de Saint-Amour, originaire de Franche-Comté. Portion de la commune de Larajasse, il a été commune indépendante de 1790 à 1814, date laquelle il a perdu son titre de commune revenant sous la tutelle de Larajasse. Il perd alors aussi le titre de paroisse mais il le retrouve en 1824.***

MARCENOD



HISTOIRE DE L'ÉGLISE DE MARCENOD

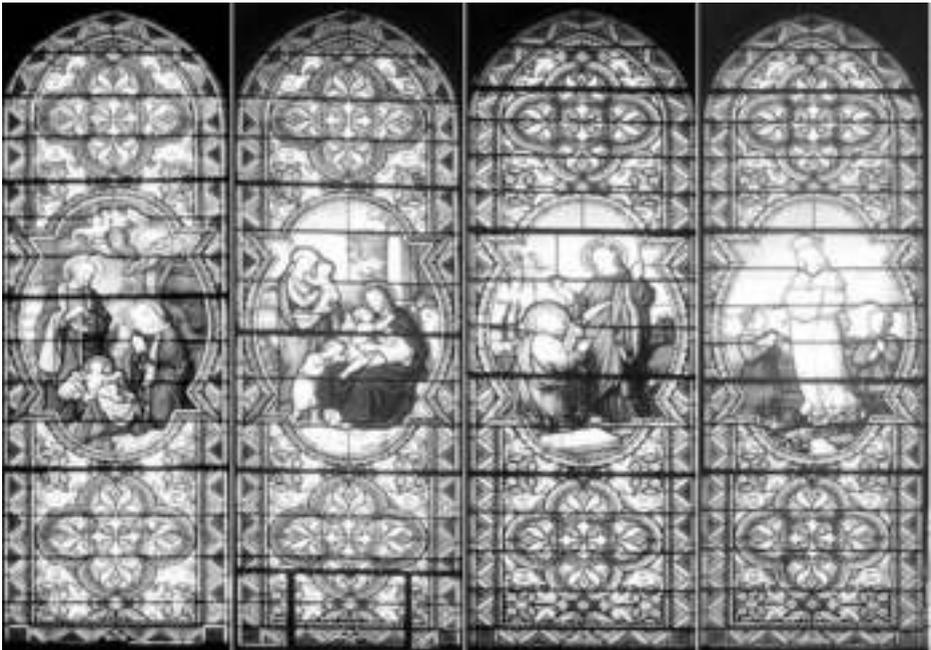
Son histoire commence en 1861 dans un petit hameau bien modeste qui a pour nom Marcenod et se compose que de quelques foyers. D'autres hameaux, autour, sont également habités par des paysans humbles mais à

forte foi chrétienne. Ils vont à Saint-Christo ou Larajasse pour les offices religieux et n'ont d'autre idée que d'avoir un jour une église et un curé. Le rêve devient un jour réalité quand une personne donne du terrain pour cette construction.

Une souscription est ouverte et toutes les familles donnent suivant leur fortune, ce qui aboutit à une somme conséquente permettant l'ouverture d'un chantier qui sera alimenté en matériaux par les paysans eux-mêmes dans des chemins «impossibles», sans architecte mais avec un entrepreneur.

L'église construite, on achète à Valfleury une petite cloche qui sonne l'Angélus et convoque les fidèles au mois de mai. Elle sert aussi à prévenir la population des orages.

Il devient temps de trouver un curé. Une délégation se rend à Lyon pour le demander à l'Archevêque qui se trouve être à l'époque le cardinal de Bonald. Deux visites et demandes seront nécessaires. C'est l'Abbé Chatain, natif de Sury-le-Comtal, qui monte au hameau. A la hâte, on meuble l'église. La bénédiction a lieu le 28 août 1862 par le curé Deville de Saint-Héand.





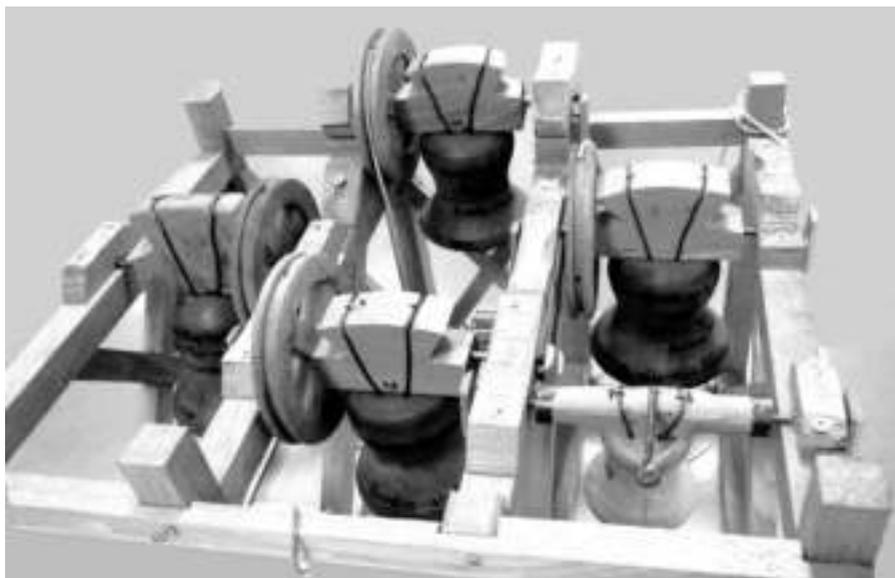
On a le curé, on a l'église. Il faut maintenant donner une existence légale à cette nouvelle paroisse qui prend sur Saint-Christo et Larajasse. On adopte le statut de succursale en 1864.

En 1867, une nouvelle souscription est ouverte pour la construction d'un clocher. A nouveau, la population se mobilise pour trouver les fonds, les pierres et la main d'œuvre pendant que le curé Michas et le maire Fléchet descendent à Lyon pour commander quatre cloches chez le fondeur Burdin, Elles sonneront le do, le ré, le mi et le fa.

Elles seront associées, dans un clocher comportant 63 marches, à la petite cloche de 1861, qui était censée éloigner les nuages de grêle.

On peut rappeler ici que le village de Marcenod a officiellement été favorablement admis comme commune en 1867. La première demande avait été formulée en 1864. Les difficultés sont intervenues tout au long de ce parcours de reconnaissance administrative du fait de l'appartenance de Saint Christo au département de la Loire tandis que Larajasse se trouvait dans celui du Rhône. Or, on l'a vu, Marcenod se trouvait à cheval sur les deux communes.

Le 6 octobre 1889, en la fête du Rosaire, cloches et clocher sont bénis par l'Abbé Louison, ancien curé à Marcenod et alors à Larajasse.



Les cloches de Marcenod en reproduction.

L'église sera restaurée en 1934, prenant un aspect intérieur rouge et or.



Restauration de l'église en 1934 : elle prend une couleur rouge et or

En 1962, pour le centenaire de l'église et sous le sacerdoce de l'Abbé Jean Grange, un pelaud, on entreprend de gros travaux de restauration.



Autel de St-Jean-Baptiste



Autel de la Vierge



St-Jean-Baptiste sous le porche



Fonts baptismaux

C'est à nouveau le cas aujourd'hui sous l'égide de la Fondation du Patrimoine et avec le travail de bénévoles comme autrefois.

MARINGES



HISTOIRE DE L'ÉGLISE DE MARINGES

Dès 984 il existe une petite église dédiée à Sainte-Agathe et associée à un couvent. Pendant la Révolution, en 1793, l'église est fermée au culte. Elle est ré-ouverte en 1797. Elle était à la place de l'actuelle « école de garçons » qui va devenir l'année prochaine la future maison commune (mairie). Elle était entourée par un cimetière.

Devenue trop petite et trop vétuste, voire insalubre, une longue réflexion (de 1811 à 1863), entre le conseil de fabrique et le conseil municipal, est engagée pour soit faire la réparation de cette église soit en construire une

nouvelle. Devenue trop petite et trop vétuste, voire insalubre, elle est remplacée par un édifice gothique construit entre 1867 et 1872.



C'est l'église actuelle, érigée sous la direction de l'architecte ligérien Charles Antoine Favrot (qui a réalisé notamment le palais de justice de Saint-Etienne, l'église de Saint-Barthelemy-Lestra...). La construction est réalisée par la maison Boulanger de Courzieu. La 1^e pierre est posée en 1867, le cardinal de Bonald étant archevêque de Lyon.

Elle passe alors sous le vocable de Saint-Laurent, le saint patron des fours, des rôtisseurs et des verriers. Sur la façade Sud, en pierre de taille, s'élève le clocher.

Le clocher très élancé se voit de très loin. On le remarque depuis la route de Saint-Galmier à Chazelles, au niveau de la Rouillère. Il se compose de trois niveaux surmontés d'une flèche couverte en ardoises, et terminé par une croix. L'ensemble culmine à 44,70m.

Un cordon de pierres blondes et moulurées sépare chaque niveau.

Le troisième niveau, où sont installées les cloches, est orné de fenêtres avec abat-sons au-dessus desquels se trouve le cadran de l'horloge.

Le deuxième niveau où était installée l'ancienne horloge mécanique est orné de trois fenêtres à croisillons.

Le premier niveau est le plus imposant avec le portail principal à deux vantaux encadrés de pierres blondes surmonté d'une rosace centrale très simple mais dont les tons de bleu et de rouge sont très lumineux.

Les deux bas-côtés, percés chacun en façade d'un vitrail, s'adossent au clocher et à la nef. De chaque côté, deux pyramidions à crochets décorent l'ensemble de la façade.

Tous les murs de l'édifice sont renforcés de contreforts qui épaulent extérieurement les piliers recevant la poussée des arcs. Deux contreforts ont été ajoutés aux contreforts existants, en 1928, suite à des lézardes produites au niveau des murs du clocher.

Dans les archives, est citée l'origine des pierres utilisées : «on s'est servi de la pierre de Chamaret et de la pierre dure de Moingt ou d'autres analogues».

L'extérieur a été rénové successivement dans les années 1970/80 avec réfection du toit des nefs latérales et remplacement des tuiles creuses par des tuiles plates, crépissages et changement des fenêtres du haut, traitement de la charpente. Le choix des vitres de couleur de ces fenêtres a été fait pour limiter l'impact du soleil sur les peintures intérieures.

C'est en 1988 qu'a été faite la rénovation du clocher en même temps que la rénovation intérieure : sablage des pierres, remplacement des pierres endommagées par le temps, changement des ardoises.



Rénovation en cours en 1988 (Photo JM Lornage)

L'intérieur de l'église comporte une grande nef centrale et deux nefs latérales. Il a été rénové entièrement en 1988. Les murs ont été décrépis et recrépis avec un enduit de couleur type gratté. L'ensemble est harmonieux et

très lumineux. Le choix des couleurs a été fait par Paul Bruyat, plâtrier-peintre du village qui avait en charge l'ensemble des peintures intérieures.



L'intérieur de l'église et les deux chapelles latérales dont celle de Saint Laurent à droite

L'autel de Saint-Laurent, à droite, possède un bas-relief le représentant sur son gril. En arrière de l'autel se trouvent trois statues : au centre Saint-Laurent tenant son gril dans la main droite avec à sa gauche Saint-Isidore et à sa droite Saint-François-Régis. Sous la statue de Saint-Isidore, a été gravé: "Laborem manuum mearum respexit deus gse cihe XXXI ", ce qui signifie Dieu regarde le travail de mes mains. Sous la statue de Saint-François-Régis, on peut lire l'inscription: "Humilitate obediencia carite odio sui excelluit Brev" ou "Il excella dans l'humilité, l'obéissance, la charité et le détachement de soi"bréviaire. Enfin, au-dessus de l'autel : "Assatum est jam versa et manduca" ou "C'est cuit, change de côté maintenant et mange !" La tradition voudrait que Saint-Laurent ait prononcé ces paroles alors qu'il était sur le gril.

L'autel de la Vierge, à gauche, possède aussi un bas-relief représentant Jésus qui couronne sa mère. Cet autel est également surmonté de trois statues: au centre la Vierge, à sa droite Saint-Joseph et à sa gauche Sainte-Catherine. De chaque côté du tabernacle se trouvent trois médaillons illustrant chacun l'inscription qui l'entoure, soit sous Saint Joseph: "vas spirituale turis davidica domus aurea" ou "vase spirituel tour de David maison d'or", sous la statue de Sainte-Catherine: "foederis arca janua coeli speculum justitiae" ou "arche d'alliance porte du ciel, miroir de justice" et enfin, une

dernière inscription sous le tabernacle: "Regina sine labe concepta" ou "Reine conçue sans péché".

Les chapiteaux sont sculptés : ceux du chœur représentent les 4 Évangélistes et ceux dans la nef centrale représentent des visages tantôt rieurs, tantôt grimaçants.



Les quatre Évangélistes

Tous les vitraux sont signés du fameux maître Alexandre Mauvernay dont l'atelier était situé à Saint-Galmier dans la deuxième moitié du XIXe siècle et au début du XXe siècle. Les trois grands vitraux du chœur représentent des scènes de la vie du Christ. Sur celui de gauche, on voit : l'annonciation, la nativité et Jésus avec les Docteurs de la Loi au temple. Sur le vitrail du centre, on reconnaît Jésus au jardin des oliviers, Jésus en croix et la descente de croix. Pour lire chronologiquement celui de droite, il faut regarder de bas en haut et on reconnaît la résurrection, l'ascension et la Pentecôte. Le vitrail de gauche a été offert par les élèves de Mr Raymond. Or, de 1816 à 1857, le curé de Maringes était un Mr Raymond.

On peut supposer qu'il avait quelques élèves, peut-être une petite école cléricale et que ce sont ces enfants qui, devenus adultes, ont offert ce vitrail. En tout cas, sur les registres de la commune, on ne trouve aucun instituteur de ce nom.

Les dix vitraux des nefs latérales ont été offerts par la société de chasse de Maringes en 1888. Les noms des donateurs sont inscrits sur le vitrail qui jouxte l'autel de Saint-Laurent : Mrs Cochet, Sainte-Marie, Andras, Chapelle, Serrasse, Andras, Ritton père, Ritton fils, Radisson père, Radisson fils, Tresca, Duport, Genevet, Mauvernay, Descotes, Piraud, de Saint-Jean, Catoire. Tous ces chasseurs ne sont pas de Maringes.

Le vitrail qui représente Saint Hubert, à droite du portail, a été offert par la société de chasse de Maringes en 1872.

A gauche du portail, le vitrail relate le baptême du Christ avec l'inscription : "Ecce agnus dei qui tollit peccata mundi" ou : "Voici l'agneau de Dieu qui prend les péchés du monde".



Vitraux du Chœur



Vitraux latéraux

Les médaillons présents aux croisées de voute, tant sur la nef centrale que les deux latérales, sont en rapport, pour la première, avec l'histoire de l'église comme les armes du Cardinal de Bonald, celles du Pape Pie IX ou celles de Napoléon III, pour les deux autres, avec l'histoire représentée par les vitraux latéraux : comme la fuite en Egypte avec dans le médaillon une étoile...



Médaillons de la nef centrale



Médaillons des nefs latérales rappelant les images des vitraux

Après Vatican II, le père Varagnat était curé de Maringes. Il fit installer le nouvel autel en bois pour officier face aux fidèles. Il fit démonter l'autel du chœur, la chaire, les lustres qui éclairaient le chœur, la table de communion, de nombreuses statues qui étaient sur les piliers dans l'église, (il reste une statue de la Vierge et une statue du curé d'Ars restaurée en même temps que le chemin de croix en 1988 et une Piéta dans la nef latérale droite). Les panneaux de la chaire ont été réutilisés en 1988 et placés devant l'ambon des lecteurs. L'autel et le plancher sous l'autel ainsi que la rénovation de l'ambon ont été fait par Marcel Bruyat. Les bancs actuels de la nef centrale et son plancher, les bancs des nefs latérales et le tambour ont été faits vers 1940/42 par Benoit Baronnier à l'initiative de L'Abbé Dumas, curé de Maringes, et pris en charge par la Fabrique.



Une "Pietà" colorée / Une station du Chemin de Croix

Les peintures de la voûte et des murs intérieurs de l'église avaient aussi été refaits à cette époque.

Le portail extérieur a été remplacé à l'identique dans les années 80. Il a été refait par Maurice Bissardon, ouvrier à cette époque de Marcel Bruyat.



Une vue de l'intérieur de l'église avant Vatican I

Texte et photos élaborés à partir du travail de Jean-Marc Lornage

MEYS



HISTOIRE DE L'ÉGLISE DE MEYS

Une église Saint-Pierre paraît mentionnée vers l'an 1000 dans une charte du Cartulaire de Savigny. On la retrouve citée dans plusieurs testaments du XIV^e siècle.

L'actuelle chapelle de la Purification, à droite de la nef, daterait du XV^e siècle; appelée "corvis" (chœur vieux), elle était le chœur d'une ancienne église.

C'est sans doute cette église qui est décrite dans la visite pastorale du 15 mars 1658: *"l'esglise de la paroisse de Meys est desdiée soubz le vocable de St Pierre et de Nostre Dame...le chœur de ladite esglise vouté et la nef lambrissée...leur pans deschiré en plusieurs endroits..."*¹. Elle était orientée "normalement", le chœur à l'est.

Messire André Marie Matagrín, nommé curé de Meys le 10 novembre 1768, projette rapidement la reconstruction de l'église de sa nouvelle paroisse. Mais en mars 1772, la Comtesse de Souvigny [Grézieu le Marché] fit, une contre-proposition s'élevant à 2400 livres, au lieu de 9850, tout en agrandissant l'église de douze pieds. De plus, *"M. Le Marquis de Pons,*

¹. N.B. l'orthographe des citations a été respectée.

Seigneur dudit lieu, observa que cette église n'avait besoin que de quelques réparations qu'il détailla et s'opposa formellement à ce qu'elle fut démolie et reconstruite".

Après beaucoup de désaccords successifs, un compromis est enfin trouvé en août 1775, pour un devis de 3500 livres: *"l'église aura 40 pieds de long sur 30 de large, un seul vaisseau"...* [voûte]

L'adjudication aura lieu le 10 décembre en faveur des frères Pupier, de Chazelles.

Mais, en juillet 1777, le curé Matagrín et quelques paroissiens, parviennent, à signer une transaction avec les maçons: pour 600 livres de plus, *"l'église aura 40 pieds de large, 3 nefs et six piliers..."*; le curé donnera 297 livres, le reste sera payé par des paroissiens qui doivent de l'argent à l'église.

Enfin, après beaucoup d'imprévus, le jour de la vérification des travaux arrive, le 9 septembre 1779 : la majeure partie est conforme, mais *"la voute de l'église est fendue et a été bâtie avec du mauvais mortier, la charpente est mal fixée..."* Il faut à nouveau pousser les maçons à réparer.

Une seconde visite a lieu le 11 novembre 1781: *"les réparations, pour remplir les conditions du devis, ont été faites"*.

L'église avait déjà été bénie le 11 février 1779, et le curé Matagrín avait noté: *"Mes successeurs trouveront peut-être cette église peu solide; mais avant de me blâmer, je les prie de se souvenir que tous mes paroissiens, et tous les possédant fonds, et surtout M. de Souvigny, se sont constamment opposés, pendant dix ans, à toutes mes démarches"*.

Il avait vu juste, car dès 1804, il répondait dans une enquête: *"notre église menace ruine, j'en avertis souvent en public mes paroissiens..."*

En 1809, une pétition des habitants *"demande l'autorisation de faire des journées à bras pour réparer l'église"*.

En avril 1810, le Conseil municipal décide un emprunt pour réparer l'église, le devis des travaux se montant à 3551 francs.

Pendant l'été, Pérenciol architecte à Lyon, visite l'église et pense *"qu'il faut démolir les voutes, les reconstruire en plein cintre..."*

En Juin 1816, on apprend que *"l'on a été obligé de démolir des voûtes prêtes à s'écrouler"*. Pérenciol écrit: *"on ne peut rétablir l'église sans démolir tous les murs ; le clocher seul peut être conservé"*. En attendant, des travaux de consolidation sont effectués.

En 1819, le préfet approuve un devis de 14840 francs.

L'adjudication a lieu le 26 juin 1820, au profit de Antoine Chaize de Bessenay. C'est alors qu'un compromis intervient entre Chaize et le Conseil

municipal: *"l'église sera au contraire placée de midy au nord"* et elle sera plus grande, pour 3 000 francs de plus.

Mais Chaize tarde à être payé et la commune n'a pas le financement des 3000 francs, le compromis n'ayant pas été soumis au préfet. L'affaire finira par un procès et en juin 1826, la commune sera condamnée à payer 19 690 francs aux Chaize. Ce n'est qu'en février 1829 que Chaize sera complètement réglé, grâce aux impôts et à un secours de 1100 francs.

Les paroissiens peuvent enfin profiter, l'esprit serein, de leur nouvelle église; mais ils devront continuer à mettre la main au porte-monnaie pour l'orner, l'embellir et la réparer.

En 1822, on installe un maître-autel. En 1825, une horloge est achetée à Montbrison. En 1830, on construit un petit perron, complété par une balustrade en 1851. En 1862, Mauvernay, célèbre verrier de St-Galmier, fournit des vitraux...

Mais c'est l'Abbé Goutard qui fera la plus grande restauration de 1887 à 1899, grâce à la générosité de ses paroissiens et, dit-on, de Lucien Mangini : en 1887, boiseries du chœur venant de Chasselay, deux cloches en 1888, construction d'une sacristie et d'un perron en 1893



Autels de St Pierre et de Notre-Dame

Les anciens Meysards se souviennent encore des statues qui ornaient l'église, de la chaire, du chemin de croix... L'inventaire, qui suivit la loi de Séparation des Eglises et de l'Etat en 1905, nous rappelle tous ces ornements: *Derrière le maître-autel un grand tableau représentant l'Ascension ; au-dessus de la porte principale, un autre représentant St-Louis ; onze statues terre cuite ou carton pierre ; un chemin de croix de 14 tableaux terre cuite offert par les Dlls Protière, un reliquaire pour le bois de la vraie croix... Une table de communion en pierre blanche sculptée, donnée par P. Protière en 1899, une chaire avec abat-voix en bois dur, deux bénitiers scellés dans les deux premiers piliers*



Les vitraux:

Au chœur, on trouve les quatre évangélistes

Dans la chapelle, baptême du Christ et la Vierge et dans les nefs latérales, divers saints et saintes, avec les noms des donateurs.



Les cloches:

La visite de 1658 précisait: *"le clocher est garni de quatre cloches"*. En 1804, André Matagrín mentionnait: *"il y a trois cloches : deux grandes et une très petite"*.



La 3^e cloche de 1000 kg

En 1966, le curé Falzone écrivait: *"la 1^{ère} porte la date de 1622 avec le monogramme du Christ; la 2^e est de 1847 ; la 3^e date de 1888 et pèse 1000 kg ; la 4^e date aussi de 1888 et pèse 1050 kg"*.

Toutes ces cloches usèrent beaucoup de sonneurs, qui usèrent beaucoup de cordes ... Le dernier, Tonin Blanchon, aidé par Alfred Venet, prit sa retraite en 1967 après 42 ans de service.

En avril, une nouvelle cloche fut fondue par la maison Paccard, réunissant celle de 1622 *"fêlée"* et une autre donnée par M. Larivière en 1951.

Puis, en accord avec le maire, elles furent électrifiées.

Déjà, le chauffage à air pulsé fonctionnait en décembre 1956. En 1958, les vieux bancs et les chaises étaient remplacés par les bancs modernes actuels.

L'église était sonorisée en 1959.

A la suite du renouveau encouragé par le Concile Vatican II, qui prônait l'usage du français à la messe, la participation des fidèles et une certaine simplicité, le curé Falzone procéda à une seconde restauration.

Le curé fit appel à un architecte lyonnais, Michel Saint-Paul ; souhaitant revenir " *à la simplicité évangélique*", ils effectuèrent, de 1963 à 1965, une restauration si radicale, que toute l'ornementation intérieure disparut. Le curé s'expliqua à plusieurs reprises dans son Bulletin, répondant à des " *critiques plus ou moins malveillantes*". " *Nous n'avons pas voulu démolir pour le plaisir de démolir. Nous avons voulu à la fois répondre aux exigences de la liturgie actuelle et remettre en valeur ce qui avait de la valeur, les boiseries du chœur, par exemple*"...

Récemment, en 1991, la toiture de l'église et celle du clocher furent refaites. Une horloge électrique remplaça l'antique horloge à poids du sieur Jeanpierre, horloger à Virigneux.

Texte fourni par le groupe Histoire de Meys.

MONTROTTIER



HISTOIRE DES EGLISES DE MONTROTTIER

1- L'Eglise de Montrottier (au bourg)

Historique

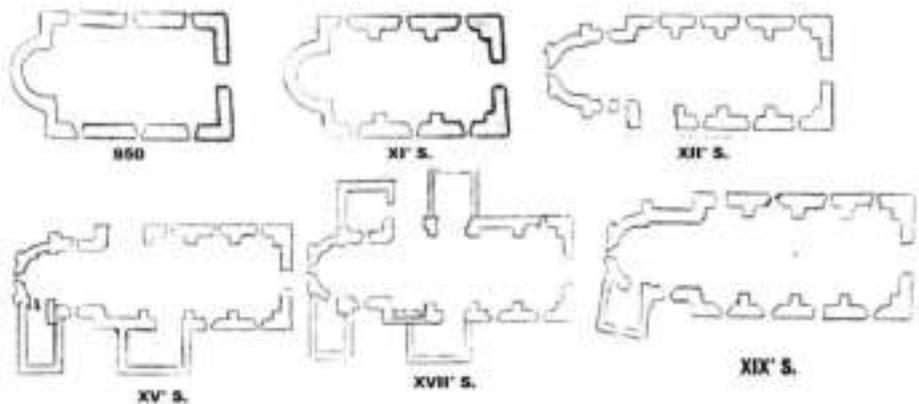
Sur la butte qui domine le hameau de Saint-Martin-les-Périls, un château défensif est construit vers 980 par l'Abbaye Bénédictine de Savigny pour se protéger des conflits entre les archevêques de Lyon et les Comtes du Forez. Un prieuré lui est adjoint ; le prieur est alors seigneur du lieu, il perçoit la dîme et nomme les curés de douze paroisses alentours. Le prieuré abrite une chapelle privée restaurée et agrandie à la fin du XV^e siècle par le prieur commendataire et moine d'Ainay, Guichard de Rovedis, dit de Pavie. D'origine Italienne, il dispose d'une fortune importante qu'il investit, entre autres, dans l'enluminure de missels à son usage personnel et à celui de la chapelle qu'il vient de rénover. Ce missel est toujours visible de nos jours à la bibliothèque de la Part Dieu à Lyon. Cette chapelle à laquelle le prieur tient beaucoup est dédiée à «Notre Dame des Farges». C'est le chœur et la première partie de la nef actuelle. À la fin du XVIII^e siècle, elle porte le nom de chapelle Saint-Etienne.

Sous la Révolution, la chapelle, comme tous les autres bâtiments du château-prieuré, est vendue comme bien national. C'est sur une décision du maire Antoine-Marie Romany, qu'en 1802 et officiellement en 1808, la chapelle Saint-Etienne devient église paroissiale à la place de l'église de Saint-Martin, malgré l'opposition des habitants.

En 1821, sous le mandat de Claude-Antoine-Jean Romany, l'église est agrandie et entièrement restaurée. L'arc doubleau qui sépare l'ancienne nef du chœur est élargi, l'église est augmentée du deux-tiers tout en élargissant la nouvelle nef. Les trois fenêtres existantes dans l'ancienne nef sont élargies pour fournir plus de clarté et on en ouvre deux nouvelles.

En 1828, le maire Romany fait construire le clocher de l'église. La tour d'une hauteur de 80 pieds est couronnée d'un dôme recouvert de tuiles plates colorées.

Une fois les bâtiments construits, on fait divers aménagements dans l'église : en 1832 et 1833, on aménage deux chapelles latérales dans la partie agrandie, on construit une tribune ; en 1835 on blanchit l'église; durant la même année, on décide de placer une boiserie et des bancs tout le tour du chœur de l'église.



La reconstruction du clocher

Dans la nuit du 15 au 16 juin 1883, la foudre allume un vaste incendie au dôme du clocher : le beffroi est réduit en cendres et les quatre cloches sont précipitées sur la voûte. Celle-ci s'effondre sur le maître autel et le pavé du sanctuaire. L'église menace ruine et se tient debout qu'au moyen de tirants en fer qui empêchent l'écartement des murs. En 1890, un nouveau clocher est reconstruit avec une toiture à quatre pans de faible pente de style gréco-byzantin, surmonté d'une croix grecque. En 1891, on achète un maître-autel en marbre. L'architecte est Despierres.

Des peintures de Jean Coquet

En 1942, le curé Déal fait restaurer l'intérieur de l'église. Le projet est confié à Louis Mortamet, architecte des monuments historiques et au décorateur Jean Coquet (1907-1990), directeur des Beaux-Arts de Lyon et maître-verrier. Tous les enduits sont refaits. Une scène de calvaire est peinte avec d'un côté la Vierge et de l'autre Saint Jean, entourant le Christ en bois. Des motifs eucharistiques ornent deux des arceaux du chœur. Dans toute la nef, court une frise aux motifs géométriques.



La fresque et un des vitraux de J. Coquet : «La Nativité»

Jean Coquet réalise aussi cinq vitraux dont celui de la Nativité.

Les matériaux de construction sont le granit sous forme de petit appareillage pour les murs et en pierre de taille de gros appareillage pour les contreforts. Les baies, la porte de la montée au clocher et les chaînes d'angle de la tour sont en calcaire jaune provenant des carrières de Glay, à Saint-Germain-sur-l'Arbresle. Le porche d'entrée a été réalisé en calcaire blanc.

Une tour pentagonale avec trois baies carrées à chanfrein, possède une porte de style gothique flamboyant (XVe, début XVIe siècle). Sur le fronton, les armoiries de Guichard de Pavie avec en dessous l'inscription en latin : Eglise de la bienheureuse Marie prieuré de Montrottier. Le haut de cette tour a été tronqué. Les descriptions de l'ancien prieuré font état d'un pigeonnier assez haut. Il se peut que cette tour en fût la partie basse.



Les armoiries de Guichard de Pavie avec son effigie « Vairé d'or et de sinople » : elles ornent les clefs de voute et les chapiteaux de l'ancienne chapelle du prieuré.



Le baptistère au fond de l'église est encadré de deux panneaux représentant l'Annonciation, datant du XV^e siècle. Ils sont classés aux Monuments Historiques par arrêté du 14 avril 1904.



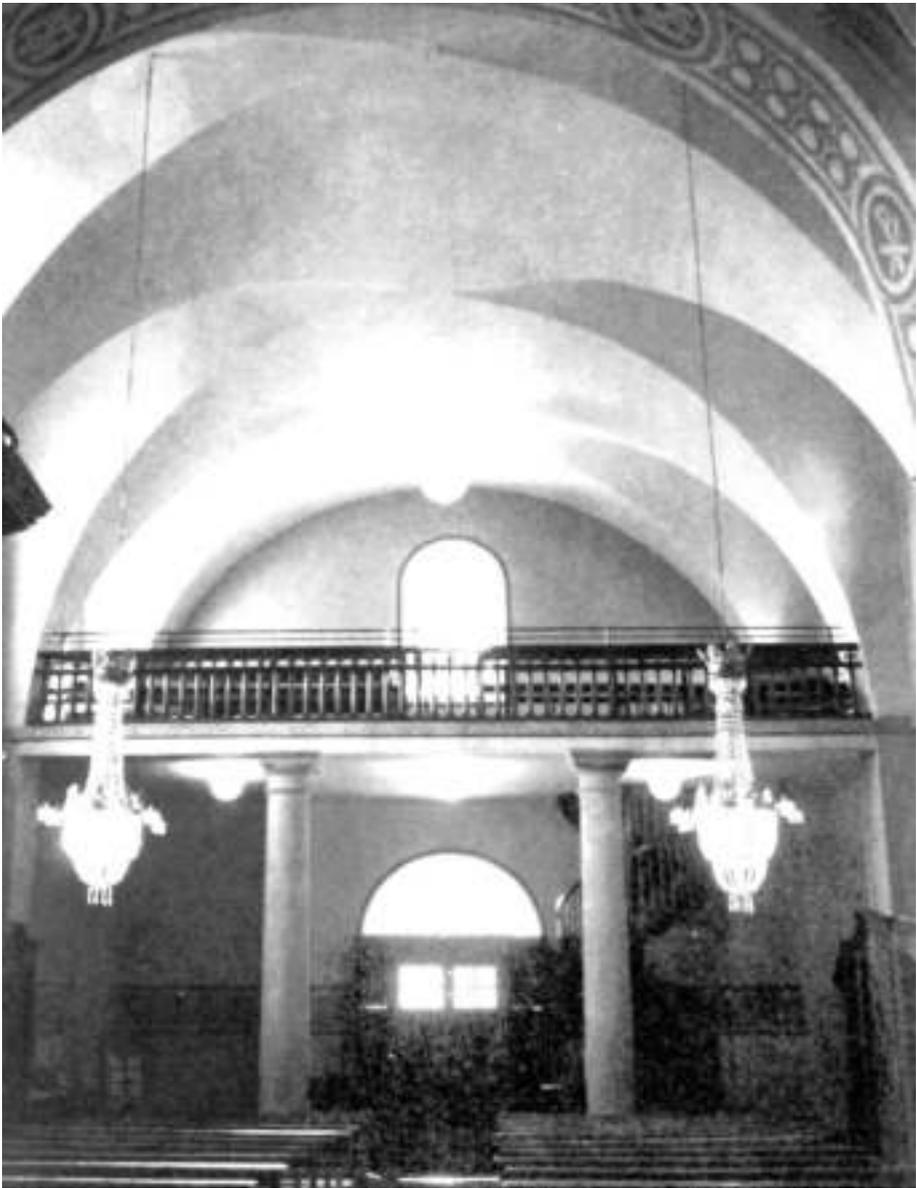
Le chœur est entouré de stalles en bois de noyer. Deux panneaux sont sculptés avec beaucoup de finesse : ils représentent les clefs de Saint-Pierre.



Le chœur et la première partie de la nef correspondent à l'ancienne chapelle du prieuré qui date de la fin du XV^e siècle.



La seconde partie de la nef correspond à l'agrandissement de l'église en 1821.



L'ancienne église paroissiale de **St-Martin** est représentée par un vitrail donnant sur la tribune.



2 - L'Eglise d'Albigny

Historique

Dans les années 1785, le Comte de Cibeins vend l'ensemble de la seigneurie d'Albigny à son fermier Jacques Chaverot et à son fils Jean. Ils se trouvent à la tête d'un domaine de 138 ha.

Lors de l'agrandissement de l'église de Montrottier en 1821, des conflits ont lieu entre le curé Bonneton de Montrottier, la municipalité et les habitants. Jean Chaverot décide alors de se soustraire à l'autorité du curé et de faire construire, à titre privé, sur l'emplacement de l'ancien château, une église dans le hameau d'Albigny.

En 1825, l'église est construite. Le 18 janvier 1926, la famille Chaverot fait donation de l'église à la population d'Albigny devant Maître Berger.

Le 16 juillet 1926, l'église d'Albigny est érigée en annexe vicariale par ordonnance du roi, bénie le 10 décembre 1926 puis érigée en succursale en 1828. En 1834, elle est placée sous le vocable de Saint-Jean-Baptiste.

En 1867, l'entreprise Charvet pose une horloge au clocher.

En 1876, on pose une boiserie de style gothique dans le chœur de l'église.

En 1966, la toiture s'écroule, elle est entièrement refaite.

En 2014 et 2015 l'église est restaurée par l'architecte du patrimoine Ludovic Jal Billet.

Descriptif

Utilisation de l'ancienne tour du château

L'emplacement du chœur et la construction du clocher sont placés dans l'ancienne tour du château. Dans la tour qui mène au clocher, on peut voir les anciennes poutres et de petites fenêtres d'époque très ancienne.

La nef

Elle a été entièrement construite en aménageant deux chapelles latérales avec des autels en marbre. Elles sont dédiées à la Vierge et à Sainte-Philomène.

On observe du côté ouest de l'église une petite niche surmontée d'un écusson supporté par un ange : il s'agit des armoiries de la famille de Thorigny. Cette niche devait se trouver dans l'ancienne chapelle du château.

Une tribune est soutenue par deux piliers d'ordre toscan.

Les vitraux sont d'Alexandre Mauvernay, maître-verrier à Saint-Galmier. Ils ont été offerts par les familles d'Albigny.

Saint-Jean-Baptiste, patron de la paroisse, statue du XVIII^e siècle, en bois polychrome, inscrite à l'Inventaire Supplémentaire des Monuments Historiques.



Tableau : Le baptême du Christ par Douillet. En bas à droite, le donateur : le curé Durand et la date 1859.

Le chœur situé dans l'ancienne tour du château est pourvu de boiseries de style gothique ; elles ont été refaites en 1876 sur le modèle des anciennes, mais un peu plus hautes et un peu plus longues par l'entreprise Godde d'Albigny et le menuisier Mallon de Saint-Forgeux. Une poutre de gloire avec le Christ ferme l'entrée du chœur.





Ancienne carte postale de l'église d'Albigny. On remarque le clocheton au sommet du clocher qui n'existe plus aujourd'hui.



Une des cloches, la plus petite, du XVII^e siècle, provient de la chapelle du Guillin à Affoux.

Ecrit sur la base des textes et photos de Mme Françoise Mathieu à Montrottier.

POMEYS



HISTOIRE DE L'ÉGLISE DE POMEYS

Le nom de Pomeys mérite sûrement un éclaircissement qui ne débouchera pas sur une particularité du village ou de son église mais pourra peut-être expliquer ce nom plutôt «barbare» dans nos Monts du Lyonnais peu habitués à cette écriture. Il faut signaler à peu de distance l'existence de Meys. Certains font de Pomeys une contraction de l'expression : pour aller à Meys

(po-meys) et provenant du langage des Sarmates, un peuple occupant employé par Rome pour contrôler les Ségusiaves (peuple gaulois) occupés. En effet, le hameau se trouvait sur la route menant de Saint-Symphorien à Meys. C'est la théorie de Steyert, un étymologiste lyonnais. D'autres pensent qu'il n'y a aucun rapport entre les deux villages. D'ailleurs Pomeys n'a un «s» que depuis le XIX^e siècle. Il faut plutôt le rapprocher de Pommiers, Pomerio, Pomeis ou Pomerius. Le hameau construit au sud sur un plateau ensoleillé regorgeait de pommiers.

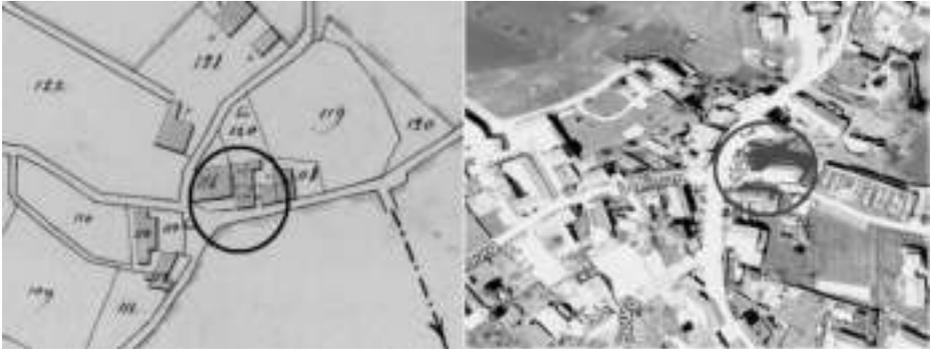
La légende fait remonter les origines de la paroisse de Saint-Martin de Pomey, l'ancien nom du village, au passage en ces lieux vers le IV^e s. du grand apôtre des campagnes françaises : Saint-Martin.



Vue de Pomeys depuis le chemin menant à la Fontaine de Saint Martin

De retour de sa patrie hongroise et faisant route vers son évêché, l'évêque de Tours se serait arrêté à la fontaine désignée aujourd'hui sous le nom de «font Saint-Martin», laquelle serait alors devenue intarissable. Il aurait même laissé sur place, gravée dans la pierre, une marque de son bâton. On y trouverait aussi, dit-on, les traces des sabots de son mulet comme dans bien d'autres endroits d'ailleurs, tel Rochefort près de Saint-Martin-en-Haut. Cette fontaine se trouvait sur le «raitchemin de Saint-Martin» qui mène au bois de Pomeys vers le lieu-dit La Rully.

Quoiqu'il en soit en 984, Saint-Martin de Pomey est déjà signalé comme une annexe de Saint Symphorien-le-Château et le reste jusqu'à la Révolution pour devenir ensuite une succursale nantie d'un desservant qui lui est attaché. Il y a aussi une école dirigée par des sœurs Saint-Joseph. L'église actuelle de Pomeys date de 1855 et a remplacé, au même endroit, une ancienne église à une seule nef devenue trop petite et dangereuse, demandant des réparations onéreuses.



Cadastre napoléonien vers 1815 et position actuelle identique.

Les anciens registres paroissiaux nous apprennent que sa porte d'entrée sur la façade ouest n'était distante des murs d'un bâtiment scolaire que de dizaines de centimètres (ce que l'on peut voir sur le cadastre ancien), à tel point qu'il était très malaisé de faire entrer ou sortir les cercueils des morts. Pour subvenir à cet inconvénient majeur, on avait dû faire percer une ouverture sur le flanc méridional du bâtiment.

C'est un monument construit en pierres de taille joliment appareillées avec un clocher qui est surmonté d'une flèche gothique couverte d'ardoise. Il est illuminé les nuits par l'éclairage de quelques projecteurs.

L'église a été bénie le 16 octobre 1860. Elle est bien sûr sous le vocable de Saint-Martin. Elle est orientée ouest-est, le chœur se trouvant dans cette direction comme cela est habituel dans la plupart des édifices religieux.

L'intérieur mérite une visite. Le style d'inspiration gothique se fait remarquer par une grande simplicité, dépouillé de toute fioriture. De belles colonnes monolithes surmontées de larges chapiteaux à corbeilles feuillagées, supportant la charge des voutes aux arcs en forme de mitre. L'ensemble est net, bien éclairé par de nombreux vitraux sur les côtés et dans le chœur.



Les trois vitraux du chœur, un des vitraux latéraux.

Un spacieux chœur liturgique précède une profonde abside habillée de boiseries.



Le chœur, la nef centrale et une nef latérale, les piliers monolithes soutenant la voûte.

En suivant les nefs latérales, on remarque d'abord le nombre important de statues sur leur piédestal, contrairement à la tendance du moment qui a peut-être trop souvent relégué ces objets de culte devenus désuets dans les greniers ou les combles des cures. Ces statues sont ici très colorés, plutôt naïves et font penser à des santons. Saint-Martin, patron de la paroisse, siège en bonne place avec une inévitable Jeanne-d'Arc ou un Curé d'Ars presque caricaturé. Un Saint-Isidore, patron des laboureurs est aussi présent.



Saint-Martin et Saint-Isidore

Sur les murs on remarque de nombreuses taches colorées. C'est un chemin de croix tout à fait original, aux personnages stylisés, aux couleurs très vives et harmonieuses. Il est l'œuvre de l'Abbé Ribes, enfant de Grammond, artiste dans l'âme, qui a laissé de nombreuses traces dans les églises et établissements religieux de la région, qu'il s'agisse de tableaux, de fresques ou de vitraux notamment.

Son style post Art Déco, presque cubique est caractéristique. On

trouve dans l'église, au tabernacle, une autre de ses œuvres. Il était très attaché à Pomeys avec de nombreux liens familiaux.



Quelques stations du chemin de croix de l'Abbé Ribes



Une fresque de l'Abbé Ribes devant le tabernacle.

RIVERIE



HISTOIRE DE L'ÉGLISE DE RIVERIE

L'église dans l'enceinte castrale

De plan rectangulaire, cette église était pourvue d'un clocher au nord, jouxtant l'abside, sur lequel était une horloge dont nous avons mention grâce à une réparation effectuée en 1670 par Floris Thonnerieu, maître-horloger à Saint-Andéol.

Sa façade était percée d'un grand arc d'ogive (visible dans la sacristie) et d'un oculus sommé d'une tête d'une taille assez primitive aujourd'hui au-dessus de la porte Nord. Elle était précédée d'un porche servant à empêcher l'entrée des bourrasques si fréquentes à l'Ouest. A l'intérieur, la nef était couverte d'un lambris en bois tandis que le chœur était voûté et ajourée de trois baies. Une moitié de l'arc d'ogive de la travée de chœur est toujours visible dans les combles. On y retrouve les traces d'un enduit à la chaux badigeonné en orangé, la nef étant traitée en rose pâle, ce qui devait conférer à l'église une belle luminosité. Elle possédait quatre chapelles dédiées, au nord, à Saint-Georges, réservée au seigneur de Riverie, et au Saint-Rosaire et, au sud, à Sainte-Ursule et tardivement à Saint-Joseph. Dans celle de Sainte-Ursule devait être placé le bras-reliquaire.

Sur la façade Sud se distinguent de hautes baies bouchées (l'église a été abaissée au XVIIe siècle) et une ouverture en arc d'ogive. Comme l'église servait de sépulture, des dalles funéraires la pavèrent, mais en 1657, alors que le village compte près de trois cents habitants, un cimetière est établi au sud.



La reconstruction du XVIIe siècle

La muraille au Nord et le clocher « *en grand danger de s'ébouler* », la sacristie « *ne pouvant servir* », mais aussi le chœur « *très obscur sans pouvoir y remédier attendu qu'il est du côté du château et joignant la maison curiale* » et l'entrée de l'église « *qui est cachée, indécente et d'un difficile abord* », le baron de Riverie Jean-Claude Grimod-Bénéon (1688-1713) entreprend des travaux de restauration tout en changeant l'orientation de l'église afin de privilégier un accès direct du village et de fermer l'enclos de son château.

Les habitants « *tous pauvres, que grêle et injure du temps leur ont emporté leurs récoltes et réduits dans l'impossibilité de fournir aux tailles* », offrent au baron un pré à Chavassieu à titre de participation aux travaux. Seule une petite partie des murs anciens est conservée et intégrée dans l'agrandissement. L'église est donc « *désorientée* » : le chœur qui était orienté devient occidenté, le mur nord est détruit et repoussé de 2,75m. Le

lambris en bois est remplacé par une voûte d'arête en moellons plus basse. Selon le prix fait, l'ensemble construit en bonnes pierres routes, chaux et sable est plâtré et blanchi, le sol est pavé de bonnes cadettes, l'avant-chœur est surélevé par un rang de cadettes taillées en quart de rond, les chapelles étant carrelées.



La façade, qui occupe l'emplacement de l'ancien chœur, est surmontée du nouveau clocher. A sa base est percé un portail à colonne toscane sur piédestal (aujourd'hui en ciment) portant un entablement et un fronton triangulaire interrompu (encore en pierre), surmonté du blason des Bénéon (d'azur à la fasce d'argent accompagné de trois étoiles d'or) accompagné de la couronne de comte et soutenu par deux levrettes avec la date de 1693. L'ensemble est accessible par un bel escalier en demi-lune, en dalles de pierre, entouré de rangs concentriques de cadettes.

A droite, une petite porte donne accès au clocher, à gauche, au dépôt et banc des morts.

Pour financer une partie des travaux, le baron vend quatre des six chapelles aux familles Gayte, Delolme, Guéraud, Lespinasse, en conserve une pour son usage et une pour la sépulture des prêtres. Il est précisé qu'elles doivent être terminées et décorées par les nouveaux propriétaires. Elles sont éclairées par des baies cintrées, pourvues de vitraux. En 1785, alors que le village compte près de cinq cents habitants, un nouveau cimetière est créé au Mont Musard.

L'église paroissiale

Lors de la Révolution, l'église ne paraît pas subir de grand dommage. Le presbytère est vendu en 1796 et le château en 1802. De modestes travaux de réparations sont effectués en 1807 dans le chœur qui est fermé par une table de communion en fer forgé, ornée de volutes, boules et lyres, commandées à Louis Giraud de Saint-Andéol. Deux ans plus tard sont achetés un grand crucifix et des statues de Saint-Pierre et de Saint-Paul. A l'extérieur de

l'église, une croix en fer forgé est érigée en 1813 (elle sera déplacée sur la Place du Marché en 1842).

Les années 1840 connaissent un regain d'activité au village (avec près de 600 habitants) et donc de générosité pour la décoration de l'église. Dans le chœur sont installés un autel en marbre blanc réalisé par le sculpteur lyonnais J.-B. Cony et financé par le curé Rouaud ainsi qu'un bel ensemble de boiseries en chêne. Parmi les statues se trouvait le Christ en croix (en bois polychrome), la Vierge, Saint-Jean l'évangéliste, Saint-Jean-Baptiste et Saint-François-Régis (en plâtre, aujourd'hui déposées).

D'autres boiseries habillent l'entrée et la sacristie (1844). Le style choisi s'accorde avec l'esprit du XVIIe siècle, avec des panneaux pris dans une ordonnance de pilastres doriques, tandis que des colonnes également doriques mais en stuc introduisent la travée de chœur. Un confessionnal polygonal à trois arcs cintrés et porte à claire-voie, ainsi que des bancs complètent l'ensemble. Pour rehausser les tons chauds de ces boiseries, un badigeon gris clair vient recouvrir murs et voûtes, les lignes d'architecture étant soulignées par des filets contrastés (1862). En 1869, le curé Giroud et M. Baud financent l'acquisition d'un chemin de croix en plâtre coloré ivoire rehaussé d'or. En 1892, à l'occasion du rehaussement du clocher, l'enduit de façade de l'église est refait à la chaux.

Au début du XXe siècle, sous l'autorité de l'abbé P. de Olano, le décor intérieur est repris. De nouveaux autels en marbre remplacent d'autres plus modestes en bois peint et quatre nouveaux vitraux sont commandés, pour les chapelles. Ils remplacent des verres blancs et se signalent par leur caractère figuratif et leurs couleurs chatoyantes. La chapelle dédiée au Sacré-Cœur, au sud, comprend un sobre autel en forme de tombeau en marbre blanc et une statue en plâtre polychrome signée Vachier. Les parois étaient tapissées de devises : telle « les pécheurs trouveront dans mon cœur l'océan infini de la miséricorde » qui entourait la statue.

La chapelle Saint-Paul, au nord, a un autel également en marbre blanc avec le monogramme SP et une statue du saint en plâtre, peinte en ivoire et or sauf le visage qui est au naturel. Ces deux chapelles étaient rehaussées de motifs peints au pochoir en vieux rose et vert dégradé, avec au-dessus de la niche une frise géométrique ; l'une était animée de rinceaux et d'un mouchetis de fleurs stylisées, l'autre du monogramme SP.

Les deux chapelles de la travée suivante étaient enrichies de grands motifs en stuc présentant le triangle, symbole de la Trinité, dans une gloire.



L'intérieur de l'église au début du 20^s.

Celle dédiée à Saint-Joseph a un autel rectangulaire, en marbre blanc, orné de colonnettes et de quadrilobes et une statue en plâtre du saint de la maison Ermare de Lyon également peinte en ivoire et or. Au Nord, dans la chapelle de la vierge, un étonnant autel en terre cuite, rythmé par un jeu d'arcades en chaînettes et de colonnettes quadrillées à chapiteaux corinthiens (1898-1899) est surmonté d'une statue en bois de la Vierge aux teintes ivoire et or.

Une chaire ornée de sculptures est posée et financée en 1903 par E. Bruyas et M. Baud, représentant le Christ portant sa croix, quatre évangélistes et un animal fabuleux. Une nouvelle porte d'entrée en bois, ornée de deux belles têtes de lions stylisées, créée par la maison Boisand de Lyon, a été financée par le maire A. Vachez. Enfin une Jeanne d'Arc a été achetée en 1912 à la maison Elie Bachini, mouleur statuaire rue des Estrées à Lyon. Dans les années 1930, le décor intérieur est refait avec faux appareillage et encadrement des niches des chapelles traité en feston et moucheter.

C'est au cours des années 1970 (alors que la population n'atteint que 160 habitants) que l'église est « déshabillée » de son décor et appauvrie d'une partie de son mobilier au nom de principes d'épuration aujourd'hui jugés très contestables. L'abbé Garel, l'association paroissiale et le maire J. Fayolle chargent l'architecte H. Fournier de détruire l'intégralité du décor peint et de

stuc, y compris les colonnes et entablements des chapelles. L'objectif était de mettre au jour l'ossature de l'église, avec l'idée que peut-être seraient révélés des vestiges du Moyen-Age, qui au final sont des plus modestes. Simultanément, la chaire, le chemin de croix et plusieurs statues de saints sont déposés, l'autel de marbre est remplacé par un autel de pierre du Gard et les dalles au sol sont couvertes de ciment. Un carillon électromécanique est installé et sonne les fêtes religieuses avec son accord mineur : fa, la bémol, do.

Dans les années 1984, le maire P. Vernay et l'architecte en chef des



Monuments Historiques J.-G. Mortamet entreprennent la réfection des extérieurs et du clocher. L'enduit couvrant en faux appareillage et sa modénature sont remplacés par un enduit à pierre néo-rustique. Le même traitement sera appliqué aux façades du château dans les années suivantes. Cette solution « économique » est un compromis qui sacrifie à la mode « des pierres apparentes » mais il convient de rappeler qu'elle n'était nullement en usage au XVIIIe siècle, date d'édification de la chapelle et du château, pour des raisons esthétiques et techniques. Les pierres locales sont trop sensibles

Intérieur actuel de l'église

à l'humidité et doivent être enduites et badigeonnées.

Bras-reliquaire de sainte Ursule

Le bras repose sur un socle elliptique en bronze doré. Il est revêtu d'une manche de robe froncée, en cuivre doré repoussé et ciselé, et s'achève par une main ouverte et bénissant, recouvert de feuilles d'argent. La base est décorée de masques, de guirlandes, puis d'un décor ajouré surmonté de perles. Une couronne ducale enserme le bas de la manche. La relique est placée verticalement dans la manche du côté de la paume ouverte de la main. Elle est encadrée par deux écus.



Ce reliquaire a été réalisé en 1509 pour Claude Laurencin, conseiller de la ville de Lyon et propriétaire de la baronnie de Riverie de 1513 à 1532, et son épouse Sybille Bullioud. La relique frappée d'une fleur de lys a pu leur être donnée par Anne de Bretagne qui avait choisi sainte Ursule comme seconde patronne et dont Sybille Bullioud fut dame d'honneur. Claude de Laurencin ayant acheté la baronnie de Riverie en 1513, c'est sans doute à cette date, ou à sa mort survenue vers 1532, que le reliquaire a été offert à l'église paroissiale. Dans l'hypothèse où les initiales portées par le second écu seraient celles de l'orfèvre, il pourrait s'agir de Pierre Aujart, actif à Lyon, à partir de 1493 ou de Pierre Carme,

dit Augustin, décédé en 1529.

Vitraux de l'église

L'église de Riverie compte six vitraux, deux dans le chœur, quatre dans la nef, ainsi qu'une rosace au-dessus du porche d'entrée. Cette rosace est toute simple, en verre blanc, avec, au centre, en couleur, une sorte de trèfle à quatre feuilles sur lequel figure une croix de Malte entourée d'un motif floral. Elle n'a pas été changée en 1901. On peut supposer, soit qu'elle est contemporaine des vitraux du chœur, soit qu'elle correspond à celle placée au-dessus de la porte de la chapelle primitive du château et déplacée lorsque l'église fut « désorientée » à la fin du XVIIe siècle.

Les deux vitraux du chœur datent de la première moitié du 19^{ème} siècle. Ils ont été mis en place alors que l'abbé Michel Rouaud était curé de la paroisse. Celui de droite comporte en son centre un médaillon où figure le buste de Saint-Paul. Sur l'auréole de celui-ci, l'inscription S PAVLI ORA PRO NOBIS. Il n'y a pas le nom du maître verrier. Sur celui de gauche figure le buste de Saint-Jean-Baptiste tenant à la main une oriflamme sur laquelle on lit : ECCE AGNUS DEI. Sur ces deux vitraux, des motifs floraux entourent les médaillons.

Les quatre vitraux de la nef sont plus récents. Ils ont été placés lors des réparations effectuées dans l'église en 1901, alors que l'abbé Paul de Olano était curé de la paroisse :

- A droite, en entrant, se trouve la chapelle Saint-Paul. Sur le vitrail figure la scène de la conversion de Saint-Paul. Celui-ci est à terre, en tenue de guerrier, son casque auprès de lui. A ses côtés, deux personnages, l'un se

cachant le visage derrière son bouclier, l'autre essayant de retenir par la bride un cheval qui se cabre. Du ciel couvert de nuages noirs, un rayon lumineux descend sur Paul. On voit, au loin, un arbuste secoué par la tempête. L'église de Riverie est placée sous le vocable de Saint-Paul dans le Mystère de sa conversion. La fête paroissiale a lieu tous les 25 Janvier.

- Toujours du côté droit se trouve la chapelle de la Vierge. Sur le vitrail, un seul motif central représente la Basilique de Fourvière avec, au-dessous, l'inscription « N.D.DE.FOURVIERE PRIEZ POUR NOUS ».
- Du côté gauche, en entrant, se trouve la chapelle du Sacré-Cœur. Le vitrail représente l'apparition de Jésus à Sainte Marguerite-Marie Alacoque, à Paray-Le-Monial. Il montre son cœur à la religieuse agenouillée à ses pieds.
- Toujours à gauche, dans la chapelle de Saint-Joseph, le vitrail représente la mort de Saint-Joseph. Il est assis dans son lit et, près de lui, debout, Jésus lui tient la main. De son autre main, Il lui montre le ciel. Marie, assise au pied du lit, prie les mains jointes. A côté du lit, on voit une petite table sur laquelle est posé un gobelet et, à terre, une aiguière.



Ainsi, chaque vitrail de la nef est en rapport avec le vocable de la chapelle.

On connaît le coût des quatre vitraux de la nef : « quatre vitraux, pose et transport, 695,95 francs ». Les vitraux ne sont pas signés, mais on sait qu'ils ont été réalisés par la maison Nicod et Jubin. Jean Jubin, le verrier était le frère d'Antoine Jubin, « cheminot du lyonnais ». Ceci est confirmé par un poème que ce dernier dédiait à son frère, poème dédicacé : à mon frère Jean Jubin, peintre verrier, dessinateur, sculpteur sur bois.

Une strophe dit :

*« A Saint-André (1), l'on voit l'Apôtre en sa verrière
Alors que le Martyre bénit sa noble croix
A Riverie aussi, Jean, au nombre de trois
Figurent tes vitraux en leurs cadres de pierre ».*

(1) Il s'agit de l'église Saint-André à Lyon.

On peut supposer qu'Antoine Jubin parle seulement des trois vitraux ayant demandé une composition. Celui représentant la Basilique de Fourvière est une simple copie, mais les quatre vitraux sortent bien du même atelier.

Le carillon de l'église

En 1842, la cloche ancienne, pesant 750 kg et depuis longtemps fêlée, fut fondue par les ateliers Burdin de Lyon pour la fabrication de deux nouvelles cloches. Les familles participant financièrement à cette opération en assurèrent le parrainage.

La première cloche de bronze, pesant 350 kg, d'un diamètre de 75 cm et donnant la note SI, fut parrainée par la famille Duport-Michard. Sur cette cloche sont gravées les inscriptions suivantes : «Largeaux dit Parisien» avec le signe « o ° o » et «Site nomen Dei Benedictum» signifiant «Que soit béni le nom du Seigneur», formule que l'on trouvait déjà gravée sur certaines monnaies royales.

La deuxième cloche de bronze, pesant 500 kg, d'un diamètre de 93 cm et donnant la note SOL, fut parrainée par les familles Joachim Beaujolin et Piot-Dumortier. Figure sur cette cloche l'inscription : «Laudate Dominum symballis syballum sonantibus» ou «Louez le Seigneur avec des cymbales retentissantes» : verset du psaume 150 de l'Ancien Testament.

En 1885, la foudre endommagea le clocher de l'église. En 1893, il fut rehaussé pour accueillir une troisième cloche selon le vœu du curé Auguste Poizat qui souhaitait ardemment que les cloches de Riverie s'entendent au plus loin. Mademoiselle Jeanne-Marie Duport fit un don de mille francs pour la construction d'un beffroi de chêne capable de supporter une cloche de bronze pesant 1000 kg, réalisée par les ateliers Burdin, au prix de trois mille quatre cent francs et offerte par la famille Bruyas-Tisson. Cette cloche, d'un diamètre de 113 cm, donne la note MI. On y lit l'inscription «Psallam Deo Domini», adaptation probable d'un verset du psaume 145-2 signifiant «Je célébrerai mon Dieu tant que je vivrai». Elle fut baptisée par l'abbé Joseph Vernay, chanoine de la Primatiale Saint-Jean, de Lyon. Le parrain en fut Jean-François Bruyas, et la marraine, sa petite fille, Stéphanie Bruyas.

Jean-Marie Bailly, cordonnier, bedeau et sonneur, surnommé le Dide, prit beaucoup de plaisir à lancer les trois cloches. Il imagina trois thèmes, peut-

être inspirés de chants populaires ou créés selon son imagination, car il savait déjà faire chanter les deux premières cloches en laissant libre cours à sa fantaisie. Ces mélodies furent reprises avec beaucoup de cœur par ses successeurs dont les derniers furent Laurent Ville et son fils, Antoine. Et il fallait les voir jouer des mains et des pieds dans les cordes et les lanières de cuir pour mettre en mouvement, dans le rythme, les lourds battants de fer. Après les Ville, le carillon de Riverie se tut...

Mais en 1930, Marcel Paponaud, professeur au Conservatoire de Musique de Lyon, qui venait chaque été dans la maison de son père sur le chemin de Ronde, avait harmonisé le carillon de Riverie. Il en avait fait une œuvre qu'il interprétait sur le grand orgue de Saint Bonaventure dont il était titulaire, à Lyon.

En 1965, l'électrification des cloches permit de jouer le carillon avec trois touches installées dans la sacristie. Mais elles servirent peu, la volée étant devenue coutumière et d'une utilisation facile. En 1985, Maurice Joly fit don d'un enregistrement des mélodies du carillon, réalisé par la maison Bodet. Et maintenant, à l'occasion des messes et autres cérémonies religieuses, les trois cloches de Riverie peuvent joyeusement tinter du haut du village.

Texte et illustrations d'Olivier Lanore.

SAINT-DENIS-SUR-COISE



HISTOIRE DE L'ÉGLISE DE SAINT-DENIS-SUR-COISE

L'«*ecclesia Sancti Dionisii*», sous le vocable de Saint Denis, est signalée dès 1225. Elle dépend de l'abbaye de La Chaise-Dieu qui nomme en cure. En 1233 elle devient le «*Priorato de Sancto Dionisio*», un prieuré sous la dépendance de celui de Montverdun. En 1350, on retrouve «*Sanctus Dyonisius*» sur la commune de Saint Médard. Le lieu de culte prend ensuite le nom d'«*Ecclesia Sancti Dyonisii de Coisi*» en 1370 et devient Saint Denis-sur-Coise au XVIII^e siècle sur les cartes de Cassini. À l'aube de la Révolution Française, Saint Denis est toujours dépendant du séminaire Saint Charles de Lyon et du prieuré de Montverdun. Il est situé dans l'archiprêtré de Saint-Etienne et sous le baillage de Montbrison. Juge, châtelain, greffier et procureur de Châtelus veillent sur cette paroisse qui en dépend. C'est en 1513 que Claude Laurencin, un notable lyonnais, a acheté à Anne de France (héritière du dernier comte de Forez) Riverie et Châtelus avec Saint-Denis dont il devient le seigneur. Pendant la révolution le village perd son saint et devient Denis-sur-Coise. Puis sous l'Empire il reprend son nom.

En 1839 le cardinal Fesch meurt. C'était un homme d'église très influent, l'oncle de Napoléon 1°. C'est lui qui marie ce dernier à Marie-Louise en 1810. Il est primat des Gaules, archevêque de Lyon, grand aumônier de l'Empire. Après la chute de l'Empereur, il reste en poste mais demeure à Rome.

Un prélat, Jean Paul Gaston de Pins, est nommé administrateur sur le diocèse de Lyon. Au décès de Fesch, c'est l'évêque du Puy-en-Velay, Maurice de Bonald, qui est nommé plutôt que l'administrateur. Il sera fait cardinal en 1843.



Détail de portrait: Le Cardinal de Bonald, par Flandrin, Archevêché de Lyon

Maurice de Bonald est un bâtisseur qui va sillonner son diocèse et participer à la mise en route ou à la rénovation de nombreuses églises dans la région (dont 17 dans Lyon entre 1840 et 1875). Beaucoup ont subi d'importants dégâts au cours de la Révolution et le prélat est très engagé auprès des populations ouvrières à qui il ouvre de nombreux lieux de culte. Il pousse aussi notamment à la réintroduction des orgues dans les églises. On le trouve à Châtelus, à Saint-Denis, à Montagny mais aussi à Saint Etienne où il bénit la première église Saint-Charles en 1840 sur laquelle sera construite l'actuelle à partir de 1923 après l'incendie du toit.

En 1840, l'église de Saint-Denis est détruite et reconstruite au même emplacement et sous le même vocable selon le vœu de ses habitants. Ceux-ci participent en totalité sur le plan financier, en grande partie pour l'apport des matériaux de construction (pierres, fers et bois) et dans la main d'œuvre nécessaire à cette édification. La première pierre est posée par Maurice de Bonald le 23 novembre 1841 et l'église est achevée un an plus tard en 1842. Elle comporte trois nefs supportées par des colonnes de style dorique. Les

croisées sont ornées de très beaux vitraux (dont celui de Saint-Denis) comme dans le chœur et sont pour la plupart d' Alexandre Mauvernay.



Les vitraux d'Alexandre Mauvernay.

A l'intérieur, on retrouve des pierres et des ornements provenant de l'ancienne église. Une clé d'ogive comporte la date de 1842 : année de finition.



Quelques détails intérieurs



Rappelons aussi que le clocher comporte un beau carillon fait de six cloches.



Intérieur de l'église (photo perso.)

Il y a dans cette église de Saint-Denis-sur-Coise au-dessus de la grande porte d'entrée à l'intérieur de l'édifice, un immense tableau que l'on voit mal tant il est peu éclairé, tant sa place est curieuse. Il ne faut pas manquer pourtant de le regarder. Il reproduit l'extérieur de ce lieu de culte dans un style très naïf avec des petits personnages posés comme des santons. On a un assemblage de gens d'église avec deux chanoines et leur mosette noire autour d'un archevêque coiffé de la mitre épiscopale et tenant la crosse pastorale. Il a probablement quitté son siège rouge et or de prélat qui tient le devant de la scène pour rentrer dans l'église. Les habitants qui assistent à cette cérémonie sont en prière et certains sont à genoux.



Le tableau dans l'église (photo et arrangement personnel)

On dit à propos de ce tableau, sur la plaquette d'explication à l'entrée de l'église, qu'il serait là en rapport avec un vœu exaucé dont on ne connaît semble-t-il pas la nature. On ignore le nom de l'auteur. On peut penser qu'il s'agit d'une représentation de la consécration de l'église par le cardinal de Bonald après qu'elle ait été achevée.

SAINT-GENIS-L'ARGENTIÈRE

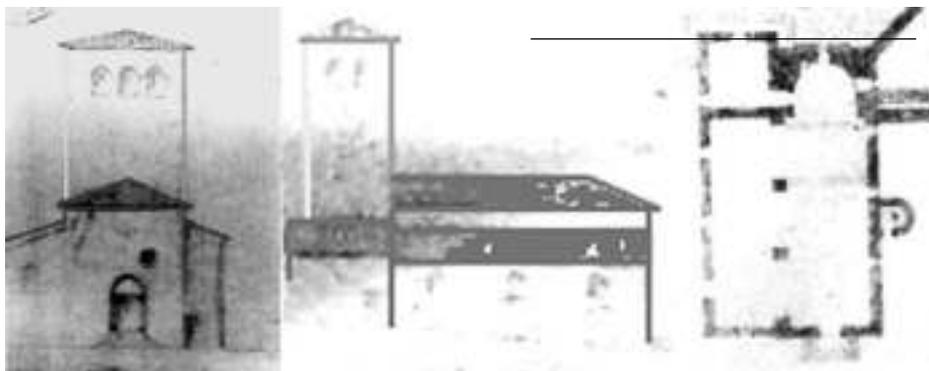


HISTOIRE DE L'ÉGLISE DE SAINT-GENIS-L'ARGENTIÈRE

L'église actuelle a été construite entre 1868 et 1878. Elle en a remplacé une autre qui n'était peut-être pas la première à avoir été édifée ici, puisque l'église de ce village est citée dans une charte de 984.

L'ancienne église

Le bâtiment qui l'a précédée est bien connu grâce au dessin publié au milieu du XIXe siècle par Ogier dans *La France par cantons* et par les relevés opérés par l'architecte avant sa démolition. De petite dimension (21 mètres de long sur 12 mètres de large : 6 mètres de haut dans la nef principale, 18 mètres pour le clocher), il était de style roman et se situait en avant de l'église actuelle. On y accédait par une porte encadrée de colonnettes, surmontée d'un arc brisé et surélevée de six marches au-dessus de la place. On entrait dans la nef principale qui avait trois travées et se terminait par une abside en cul-de-four. Un seul bas-côté de la même longueur et presque de la même largeur mais de plus faible hauteur avait été construit à gauche de la nef principale. La lumière venait de trois fenêtres de chaque côté et d'une autre située au fond de la nef latérale. Le clocher de forme rectangulaire, orné de trois baies en façade et de deux sur les côtés, était construit sur l'abside. Elle a été réparée en 1778, sans doute à la suite d'un incendie, et la toiture a été refaite en 1855. Une nouvelle cloche a été hissée dans le clocher en 1833 et l'ancienne, cassée, a été refondue et mise en harmonie avec elle en 1858.



Ancienne église de Saint-Genis l'Argentière

L'église actuelle

Cette église paraissait trop vieille et surtout trop petite, la population du village ayant beaucoup augmenté à partir de 1840. Dès 1845, le conseil municipal parle de l'agrandir. Il fallait cependant conjuguer l'opération avec la création du chemin vicinal de grande communication allant d'Yzeron au pont d'Anzieu (route départementale 25 actuelle) et avec le déplacement du cimetière alors situé autour de

l'église {réalisé en 1843. Le gros problème était cependant financier car, à la même époque, la municipalité faisait élever la mairie-école.

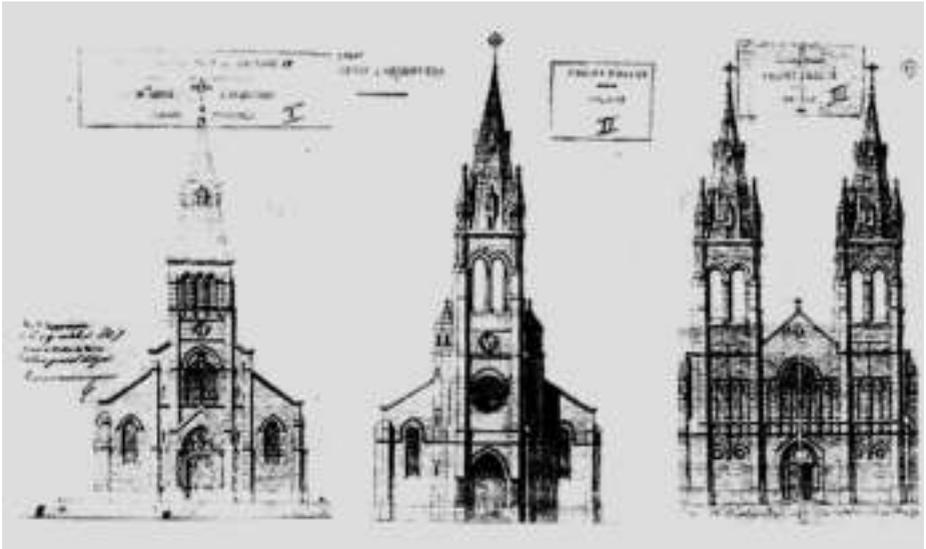
Le conseil de Fabrique (organe chargé de la gestion de la paroisse) fit alors savoir en 1866 qu'il disposait de 35.000 francs. Par l'intermédiaire de la Préfecture la municipalité obtint une subvention de 8.000 francs en 3 versements de l'État. Une souscription fut lancée dans la population.

Les plans furent demandés à l'architecte Merlin. En avril 1866, ils prévoyaient un édifice néo-gothique de grande ampleur (37 mètres de long, 14,70 de large, comportant six travées et trois nefs, se terminant à l'est par une abside largement éclairée de très hautes fenêtres et à l'ouest par un clocher disposant d'une longue flèche. Le devis s'élevait à 52.923,56 francs.

La construction fut confiée par adjudication en 1867 à l'entrepreneur Delorme. L'ancienne église demeura en place pour assurer la permanence du culte, devant la nouvelle.

Les fonds n'étant pas suffisants, les travaux s'arrêtèrent en 1870. Seuls, l'abside, le chœur et trois travées avaient été édifiés. En 1874, on décida de la terminer pour un devis de 1 539. 25 francs. Chacun se cotisa : Fabrique, commune, État et même les villageois dans une nouvelle souscription. Trois projets furent en compétition. Le premier était celui, initial, de Merlin avec un clocher ne se détachant pas de la façade. Le second enrichissait ce modèle en situant le clocher en avant de la façade et se rattachant à elle par deux tourelles se terminant par des clochetons et une flèche équilibrée aux quatre angles par clés pinacles ajourés surmontés de petites flèches et coupée de deux rangs de lucarnes. Le troisième, comprenant deux clochers placés sur les nefs latérales et des arcatures aveugles sur l'ensemble de la façade, était beaucoup plus ambitieux

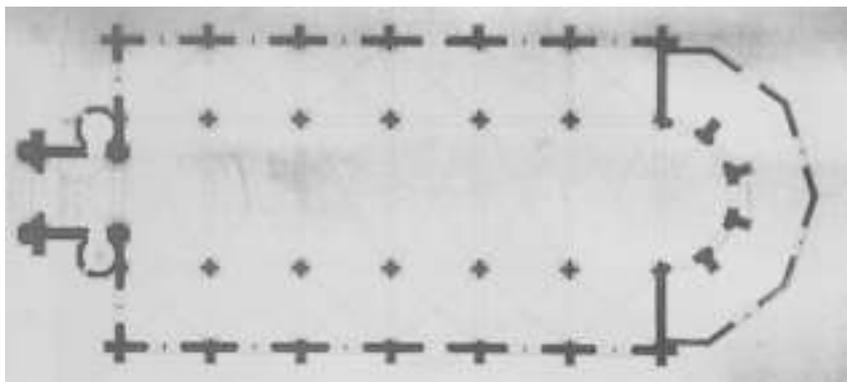
La seconde proposition fut choisie. C'est alors qu'on détruisit l'ancienne église. Chemin faisant, des modifications furent apportées : seule une cinquième travée fut construite et le chœur fut ceinturé par une sacristie. La dépense totale s'éleva à 44.550,99 francs. Il fallut donc imposer aux habitants une contribution de 15 centimes pendant 4 ans puis 5 années supplémentaires mais aussi emprunter et solliciter un secours de l'État. Par la suite, le bâtiment fut peu modifié mais entretenu ainsi en 1947, 1962, 1970, 1978, 1980, 1984, 1961-1988 et plus récemment en 2003 quand les pierres du clocher se détachaient.



Les différents projets proposés en 1866. Celui du milieu est choisi.



Intérieur de l'église avant Vatican 2



Plan de l'église en 1866

Quatre caractères frappent aujourd'hui le visiteur, une fois passé le porche :

- L'ampleur du bâtiment.

L'église comporte trois nefs et cinq travées divisées par six piliers. Elle a 27.40 mètres de long sur 14.70 de large. La nef centrale a 7 mètres de large et 14,5 mètres de hauteur, les nefs latérales : 3,5 mètres de large et 10 mètres de haut. Croix comprise, le clocher s'élève jusqu'à 33 mètres. Certains en font la cathédrale de la région.

- Les vitraux.

Ils sont dus à A. Bergès de Toulouse et datent de 1869. Ils proviennent de plusieurs donateurs dont le nom est inscrit au bas. Les cinq de l'abside font 7,5 m. de hauteur sur 0,85 m. de large. Les douze vitraux latéraux font 2,60 m. sur 1,5 m. et sont consacrés à des saints et saintes, à la Vierge de La Salette et au Sacré-Cœur.



Exemples de quelques vitraux latéraux

- L'unité de style du mobilier.

A part les deux bénitiers de l'entrée datant du début du XXe siècle, le mobilier date de la construction de la nouvelle église et se trouve toujours en place comme l'autel central en marbre blanc et grenat, le ciborium, les autels latéraux de Saint-Joseph et de la Vierge. Il en est de même pour les fonts baptismaux, les bas-reliefs du chemin de croix et les petits bénitiers.

- L'adaptation après Vatican 2.

Vatican 2 a imposé des modifications à l'exercice du culte. La chaire a ainsi été descendue, La barrière de chœur et les stèles ont été utilisées pour faire un nouvel autel, de nouveaux fonts baptismaux et un ambon d'où le prêtre puisse parler.



L'autel St-Joseph, l'autel de la Vierge, les fonts baptismaux et un des bénitiers de l'entrée



Un des superbes lustres en fer forgé, un pied de pilier, un chapiteau



L'autel gothique, le porche d'entrée à colonnes, une partie du haut de la flèche.



Intérieur actuel de l'église.

Notons enfin que cette église est placée sous le vocable de Saint- Genès (ou Genis, Genest et Genêt) un ancien évêque de Lyon mort en 678.

SAINT LAURENT-DE-CHAMOUSSET



HISTOIRE DE L'ÉGLISE DE SAINT LAURENT-DE-CHAMOUSSET

La paroisse est dénommée Paroisse Saint-Martin-L'Argentière du diocèse de Lyon.

Vers l'an 800, à Chamousset (cham signifie croupe rocheuse), les Comtes du Forez, qui venaient chasser en ces lieux, établirent une résidence fortifiée. Leurs serviteurs, des défricheurs et des artisans, s'installèrent sur le plateau situé au sud, à 2 km de distance. Pour les protéger des bandes d'aventuriers et de pillards qui empruntaient la voie romaine, les Comtes du Forez firent construire une maison forte (appelée le château) aux murs épais à côté d'une église dédiée vers 1030 à Saint-Laurent. Le village était fondé, il s'appelait primitivement «Ivinellis». Puis est mentionné Sancti Laurentii de Chamousset.

Guy II de Forez, alors en conflit avec l'archevêque de Lyon, remet à Louis VII le château de Chamousset, peut-être au détriment de Brian de Lavieu qui apparaît comme ayant mené la guerre contre le comte. Le village devient Saint-Laurent de Chamousset.

En 1173, le comte de Forez cède à l'Église de Lyon ses possessions de Chamousset dans le cadre du «Permutatio».

Elles passent ensuite dans l'escarcelle des sires de Beaujeu. Plus tard le château passera entre les mains de nombreux autres seigneurs.



Façade au début du XX^e siècle



L'intérieur au début du XX^e siècle.



Côté avec clocher et tour-escalier

Un petite partie du territoire sera cependant remise aux Hospitaliers de Saint-Jean venu s'implanter à Chazelles par don de terres du comte de Forez. Ainsi la chapelle de Saint-Bonnet avec son hospice, dont on verra plus loin l'histoire, tombe sous leur juridiction.

Le village prend de l'ampleur avec la création d'un marché aux bestiaux en 1497 et d'une halle aux grains et au sel en 1530.

Après les troubles liés à la guerre de Cent Ans puis les guerres de Ligue et de religion, le calme revient peu à peu dans la région.

Grâce à la création d'un marché hebdomadaire dès 1497 et à la construction d'une halle aux grains et au sel vers 1530, l'agriculture, le commerce et l'artisanat ont pu prospérer.

Sous la révolution, St Laurent de Chamousset devint chef-lieu de canton et dut changer provisoirement de nom (Laurent-sur-Roche puis Challier-la-Montagne)

Un établissement fondé en 1877 fabriquait avec le lait amené chaque jour par les paysans (5000 l. environ) un fromage de type « Gex » de grande renommée. Il obtint 36 récompenses et même une médaille d'or à l'exposition Universelle de 1889 à Paris

Le clocher et l'abside date du XVe siècle sont les seules pièces anciennes.



Mécanisme des cloches, clocher avec ses abat-sons sur quatre côtés et sa girouette.

L'allée centrale date des années 1700 et les nefs de 1820. La façade a été reprise en 1831.

A l'intérieur se trouve un confessionnal d'époque Louis XV, sculpté par l'ébéniste Lameret en 1761.



Le baptistère, les stèles en bois sculpté, une station de chemin de Croix, confessionnal époque Louis XV.

Les ogives de la voûte de l'abside qui est en forme de demi-cercle et qui comporte des stalles en bois, retombent sur des chapiteaux de pierre sculptée représentant les 4 animaux, symboles des 4 évangélistes. Les vitraux de cette partie de l'église datent probablement du XIX^e siècle.



Pierres sculptées sur les chapiteaux de l'abside.

Une fresque sépare la nef du chœur de l'église. Les deux nefs latérales se terminent sur les autels de Saint-Joseph d'un côté et de la Vierge de l'autre.



La chapelle de Saint-Joseph/Le chœur, son autel et l'abside/La chapelle de la Vierge



La nef centrale avec la tribune éclairée dans le fond par un oculus de verres colorés.

Les vitraux des nefs latérales ont été réalisés par Jean Coquet en 1939. Ils ont été financés grâce à une souscription auprès des familles de la paroisse.



La série de vitraux de Jean Coquet date de 1939

On peut remarquer, au passage, le changement de style en une décade quand on les compare à ceux de Chazelles-sur-Lyon.

La petite chapelle Saint-Bonnet- les-Places

Son histoire est liée au village de Saint-Laurent-de-Chamousset et de Saint-

Clément-les-Places, lieu de passage entre la vallée de la Brévenne et la plaine du Forez. L'emplacement de cette chapelle a été choisi sur un ancien lieu de

culte païen, après le décès en 722 de Saint-Bonnet, notamment évêque de Clermont-Ferrand.

De nombreux petits sanctuaires ont ainsi été édifiés après le passage de la dépouille mortelle du Saint, transporté de l'île Barbe à Clermont-Ferrand, sa ville natale : une façon d'implanter le catholicisme le long de la voie Aquitaine.



St. Bonnet



La chapelle au siècle dernier

Tout naturellement le lieu s'est appelé Saint Bonnet-les-Places. Les places veulent alors dire routes. La chapelle, sous le vocable de Saint-Bonnet avait un autel en pierre et au-dessus, une image de Notre-Dame. Ce domaine de «300 mètres de terres labourables et de 20 journaux de pré, d'un étang ruyné», était traversé par le grand chemin menant de Lyon à Feurs. Il devint la propriété de la Commanderie des Hospitaliers de Saint-Jean en poste à Chazelles au moment du Permutatio. Ils vont y implanter un hospice destiné à recevoir les pèlerins et les voyageurs sur cette grande voie de circulation (la terra Sancti Boniti du terrier de Chazelles en 1357). On y donnait la messe sept fois par an. Cette chapelle a toujours été un lieu de pèlerinage jusque vers 1950. On y amenait les jeunes enfants qui avaient des difficultés pour marcher. La chapelle est aujourd'hui rénovée grâce aux nombreux bénévoles du village.



La chapelle de St Bonnet-les-Places aujourd'hui

SAINT MEDARD-EN-FOREZ



HISTOIRE DE L'ÉGLISE DE SAINT MEDARD-EN-FOREZ

L'église, aujourd'hui classée monument historique, faisait partie avec l'ancien château, d'un ancien prieuré de Bénédictins dépendant de celui de Montverdun. En 1233, les deux prieurés sont réunis à la grande Abbaye bénédictine de la Chaise-Dieu. En 1701, ces deux prieurés furent enlevés à ce grand monastère et réunis au séminaire Saint-Charles de Lyon par ordonnance de Monseigneur de Saint-Georges, alors archevêque de Lyon.

Sa structure actuelle correspond à un mélange de 2 époques réunissant l'art roman et celui de la Renaissance. La façade est du 12^e s. Elle comporte un portail abrité par une large arcade en demi-cercle, bordé de deux colonnes au fût élancé faisant corps avec le pied comme il est fréquent dans le Forez.

Les chapiteaux comportent chacun une tête humaine au-dessus d'un feuillage nourri. Le linteau est tout simple. On peut signaler le travail de réfection de ce porche l'an dernier grâce à une intervention financière initiée par la Fondation du Patrimoine qui a permis la réparation des colonnes plus haut citées.



Le porche du 12° siècle



Sur le tympan du porche, on trouve deux disques entourés de perles qui ont probablement dû inclure des figures de l'Apocalypse et du Jugement Dernier, disparues probablement lors des combats qu'ont livré dans le Forez les troupes du Baron des Adrets lors des guerres de religion. Au-dessus, on trouve une baie romane encadrée, elle aussi, par deux colonnettes

Le reste de l'église date du 16° siècle comme en attestent les armoiries de François de Saint-Nectaire, prieur de Montverdun et Saint Médard vers 1540, qui ornent l'église en de nombreux points et notamment des chapiteaux.



Les armoiries de la famille de Saint Nectaire.

Elle a d'ailleurs été reconstruite deux fois au cours de ce siècle ! C'est d'abord l'Abbé François de Saint-Nectaire qui, entre 1525 et 1530, a dirigé la première reconstruction après sa destruction en 1465 par les soldats de Jean II, duc de Bourbon. De style plutôt Renaissance et fortifiée, cela ne l'a pourtant pas empêché d'être à nouveau détruite par le baron des Adrets vers 1570. Il a donc fallu la restaurer à nouveau telle qu'on la voit aujourd'hui.





Le bâtiment comporte une nef unique avec des chapelles de chaque côté et un chœur polygonal. Le tout est dans un style marquant le début de la Renaissance. Les voutes, sur croisées d'ogives, sont compliquées de liernes et tiercerons. Elles sont portées par des piliers en demi-colonne coiffés de chapiteaux ornés de motifs issus de l'art antique ou du XII^e siècle, mais pourtant bien signées XII^e siècle avec une multiplicité d'écus de la famille Saint-Nectaire.



Les baies sont de forme banale obturées par des vitraux, sauf celles du chœur en lancettes à sommet trilobé et fleuries. Sous les ouvertures du chœur, entre les contreforts, derrière l'autel, se trouvent trois ouvertures

pour l'artillerie. Cela montre que l'on est bien en présence d'un bâtiment religieux et de défense.



Les murs de l'ancien prieuré



Les contreforts fortifiés de l'église avec ouvertures pour artillerie

Autrefois d'ailleurs, le bourg et le prieuré du village étaient protégés par des murailles de défense qui comprenaient le chevet de l'église et il était courant à cette époque d'utiliser l'église comme lieu de refuge en l'absence

de château-fort, ce qui était le cas dans ce village. Tout autour du chœur, on trouve une corniche de pierre à près de deux mètres du sol qui borde le lambris mural avec ses stalles et un banc circulaire. On y trouve aussi une mosaïque très ancienne qui vient aussi d'être récemment restaurée.



La mosaïque restaurée au niveau du chœur

Le clocher est aussi du 16^e s. Il est élevé au nord de la façade, en forme de tour carrée lourde sur une base en talus. Une porte communique avec celui-ci. Sur le linteau de son encadrement en pierre on remarque une cloche sculptée à la manière d'une pancarte signalétique. Elle donne sur un escalier en colimaçon qui mène aux cloches. Il y en avait trois avant la Révolution. L'une a été épargnée en 1793 et porte la date de 1664. Elle a pour marraine Marthe d'Autun et pour parrain le comte de Chevrières. Elle est à trois battants qui ont leur propre sonorité Aujourd'hui elle a trouvé une compagne.



Le clocher de l'église

L'église a plusieurs chapelles : celle de Notre-Dame, celle de Saint-Jean-Baptiste, l'ancienne chapelle du château, aujourd'hui de Saint-Joseph, celle de Saint-Roch ou Saint-Médard puis de Saint-Antoine ou du Sacré-Cœur et enfin celle des Fonts baptismaux ou des Cordes sans autel. Dans la chapelle de droite en entrant, on trouve le tombeau de Jehan Le Blanc, seigneur de Saint-Médard. Les chapiteaux et les culs de lampe de l'endroit sont des blasons sculptés.

Dans la chapelle des Cordes à gauche de l'entrée on trouve les fonts baptismaux et un bénitier, tous deux taillés dans de la lourde pierre du pays, et portant la date de 1688. On y remarque un coffre en bois : on y mettait à l'abri le pain des pauvres. Sur le plateau du coffre, se trouve un "tronc des âmes" destiné à recueillir les pièces : son ouverture nécessitait l'utilisation de 3 clés.



La chapelle des Cordes avec les fonts baptismaux, le coffre, la porte du clocher

L'église comporte aussi un grenier dont on peut voir une ouverture côté sud. On y entreposait le grain donné en impôt aux moines : une partie de cette dîme était ensuite distribuée gratuitement le jour de la Sainte Agathe aux personnes qui n'avaient plus de terrain cultivable.

SAINT-SYMPHORIEN-SUR-COISE

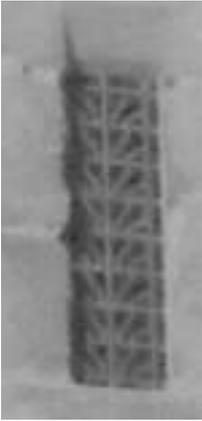


HISTOIRE DE LA COLLÉGIALE DE SAINT-SYMPHORIEN-SUR-COISE (XIème, XIIIème, XVème siècle)

Au XIème siècle, à l'emplacement de l'église actuelle s'élevait le château féodal construit au sommet de l'éperon rocheux pour sa situation de défense quasi inexpugnable ainsi que de surveillance sur les importantes voies de communication passant à proximité. Il est connu sous le nom de Sancti Symphoriani Castrum. Le seigneur du lieu est un vassal du comte de Forez.

En 1173 une décision papale met fin à des conflits territoriaux entre les comtes de Forez et l'archevêque de Lyon, et redistribue les 'frontières'. Ainsi la bourgade fortifiée de Saint-Symphorien bascule dans le giron lyonnais. Sa voisine, Châtelus, reste dans les domaines des comtes de Forez : les deux cités deviennent d'importants «postes frontières».

Au début du XIIIème siècle les chanoines comtes de Lyon et seigneurs de Saint-Symphorien démolissent le château féodal en ruines et rebâtissent à sa place une église romane.



C'est une église-forteresse où la population du bourg peut se réfugier si besoin, comme en témoignent certaines ouvertures : la petite fenêtrée en ogive au-dessus du portail et les meurtrières éclairant l'escalier de la tour accédant au clocher. Le sanctuaire est placé sous la protection et le vocable de Saint-Symphorien, jeune martyr d'Autun au II^{ème} siècle.

Une anecdote relatée par la tradition populaire veut que les reliques du saint, achetées par la paroisse de Saint-Bonnet-le-Château, voyageant à dos de mulet viennent à passer sous les remparts de Saint Symphorien... Dès lors les cloches se mettent d'elles-mêmes à sonner à toutes volées et le mulet refuse d'aller plus loin. Bien sûr, on croit aussitôt au miracle et une partie des reliques sera négociée auprès de l'acheteur initial. Ces reliques sont toujours en possession de la Collégiale.

La cité, laborieuse, industrielle et riche continue de prospérer. Au XIV^{ème} siècle sous Philippe VI de Valois elle devient même «châtellenie royale», ce qui lui confère droit de justice sur nombre de seigneuries à la ronde. Le châtelain royal s'entoure de personnes à même de tenir le rôle dévolu à la cité : juges, notaires, huissiers, greffiers, chevaliers et gens d'armes... ..

C'est aussi à cette époque que naît Pierre GIRARD en 1330. Cet enfant du pays, doué pour les études, après ses diplômes en Droit, embrasse la carrière ecclésiastique ; Il en gravit rapidement les échelons pour devenir en 1390 le camérier et confident du pape Clément VII qui siège à Avignon. Le cardinal Girard vivra intensément toutes les tribulations du grand schisme d'Occident et sera en peine de ne pas voir aboutir ses efforts de réunification de l'église catholique.



Pierre Girard (1330-1415) cardinal-bâtitseur de la Collégiale

Il revient à Saint Symphorien en 1403 et à cette occasion fait don à l'église paroissiale d'une relique d'une valeur extraordinaire : un morceau de la vraie croix du Christ que lui a donné le pape Clément VII. Le cardinal l'a fait enchâsser dans un magnifique reliquaire.

Lors d'un second et dernier voyage à Saint-Symphorien, il décide en 1407 la construction d'un nouvel édifice gothique en remplacement de l'église romane devenue vétuste et trop petite. De plus, il souhaite que ce monument devienne sa sépulture.

La Collégiale que nous connaissons aujourd'hui est, en grande partie, son œuvre. C'est lui qui a financé la plupart des travaux et a prévu des «prébendes» c'est à dire des revenus pour que son église puisse continuer à s'embellir et être entretenue après lui, car lorsqu'il initie la construction, il est déjà âgé de 77 ans. A cette époque, c'est un âge étonnamment avancé.

La construction du bâtiment est originale, dans le sens où, du fait du terrain trop exigü, les bâtisseurs n'ont pu former de transept et lui conférer la forme traditionnelle d'une croix. L'église du cardinal est constituée d'un ensemble de trois nefs : la principale dont les clés de voûte sont décorées de son blason, et deux nefs collatérales au Nord et au Sud bien plus basses. La nef principale est éclairée alors de fenêtres ogivales, celles de la façade sud (mieux éclairée et plus chaude) sont même surmontées d'oculi. Ces ouvertures ne sont aujourd'hui visibles que de l'intérieur, l'architecte Sainte-Marie-Perrin lors de «sa» restauration des toitures les ayant reléguées sous les toits en modifiant la pente de ceux-ci.

L'orientation dirige le chœur vers l'Orient d'où est venu le salut, mais elle dévie légèrement vers le sud-est à partir de celui-ci : est-ce pour rappeler que le Christ meurt la tête inclinée sur son épaule, ou bien relevant d'une observation astrale puisque cette direction correspond exactement à celle du lever du soleil au solstice d'hiver, ou bien encore parce que des éléments de construction précédentes ou la configuration du rocher ont obligé les bâtisseurs à 'faire avec' ?

Le chœur accueille le tombeau de marbre polychrome avec la statue de gisant du Cardinal au-dessus duquel est suspendu son chapeau cardinalice: ce monument sera victime des exactions des troupes huguenotes du baron des Adrets lors des guerres de religion et la réplique métallique du chapeau est dorénavant suspendue au-dessus du maître-autel.

La fin de la construction et la décoration de l'église se sont probablement effectués au rythme des apports d'argent, au fil du temps.



L'intérieur s'est lui aussi enrichi au fil des siècles. Les chapelles latérales ont été ajoutées, construites dans un style gothique 'flamboyant' qui contraste avec l'austérité et la rigueur du monument initial. Le curé Payre, en 1709, en donne la description suivante :

« L'église possédait des chapelles ornées de riches tableaux et de statues de saints, des vitraux aux vives couleurs représentant des scènes bibliques et les écussons de nos vieilles familles. Une tribune ou jubé s'élevait près du chœur. 17 autels ornaient les chapelles et les nefs ».



Le nombre d'autels évoqué par le curé Payre explique et justifie l'appellation de 'Collégiale' que porte notre église : elle abritait, pour servir tous les offices, messes et fondations un collège de prêtres. Cette société de prêtres est évoquée dès 1517, date de ses statuts. Elle a compté jusqu'à une trentaine de membres. Ceux-ci furent au cours des siècles appelés : desserviteurs, communalistes, sociétaires, chanoines ou chapelains.

Classée elle-même monument historique la Collégiale en recèle quatre autres :

-Le magnifique et imposant bénitier offert en 1438 par un prêtre sociétaire Durant Sagniton. Il est disposé à droite en entrant dans la nef principale.

-La chaire qui date de 1734. C'est l'œuvre d'un ébéniste bavarois, Sigismond Kern, établi à Pont de Vaux. Les flancs de la cuve élégamment galbée sont en marqueterie de loupe d'orme ceints de garnitures de cuivre. Elle a coûté, à l'époque, 700 livres. C'est un père prédicateur, le père Pons, qui aurait initié la souscription populaire en faisant don de ses émoluments, outré qu'il était de constater la vétusté et la rusticité de celle en place.

-Le maître-autel, en marbre polychrome installé en 1735.





Le tableau représentant l'adoration des mages, disposé dans la chapelle du fond du collatéral droit. C'est une copie d'un original du peintre flamand Martin de Voës qui date du XVIème siècle.



Bien que non classées, les peintures murales que renferme une petite chapelle à gauche de l'entrée, sont sans doute du XIVème siècle et le joyau patrimonial de notre église. Elles seraient antérieures à la construction de l'édifice de Girard et appartiendraient vraisemblablement à un oratoire privé

funéraire. Il est fait état de celui-ci sous le vocable de chapelle Saint-Pierre dans le testament de Lancelot de Tolon en 1353. Il teste vouloir y être enterré avec ses parents et sa femme et donne 60 florins d'or pour peindre cette chapelle.

Découvertes en 1956 par le curé Bobichon, prêtre de la paroisse, elles ne verront une mise en œuvre de restauration qu'en 1972/1974 simultanément à celle entreprise pour l'ensemble de l'intérieur de l'église. Elles représentent Saint-Michel en armure de plates terrassant le démon de sa lance qui fait office de balance des âmes d'une part, Saint-Christophe qui fait traverser un torrent poissonneux à l'enfant Jésus d'autre part. Ces deux personnages sont fréquents dans la représentation picturale et symbolisent tous deux un accompagnement, un passage : l'un plus spirituel du voyage des âmes, l'autre plus 'quotidien' par un saint dont la légende chrétienne est très populaire à l'époque médiévale.

VIRICELLES



HISTOIRE DE L'ÉGLISE DE VIRICELLES

L'église primitive du Moyen-Age sous le vocable de Saint Etienne n'existe plus aujourd'hui. Elle avait été réparée en 1835 grâce à un don de Louis-Philippe, roi de France, mais la reconstruction totale a finalement eu lieu en 1845. Les travaux ont été réalisés à l'époque par un maçon de Feurs, François Ballot aidé de nombreux artisans locaux et de la région. Elle est inaugurée en 1846 et prend le nom de l'Immaculée Conception. La nef est à trois travées couverte en voutes d'arêtes prolongée par un chœur allongé avec deux bas-côtés. On trouve au fond du chœur deux grands vitraux. Son clocher a la particularité d'être surmonté par la statue de la Vierge avec à son pied une galerie que l'on peut parcourir à pied et qui offre une très belle vue dans toutes les directions. On y trouve deux cloches : la petite date de 1774, est dédiée à Saint Etienne et a pour marraine la comtesse de Souvigny, la plus grosse qui donne le « la » a été fondue en 1850 par la maison Burdin de Lyon et a pour parrain Jean Benoit Salignat (cultivateur de Viricelles marié à Benoitte Serre en décembre 1831 ?).

Que faut-il voir plus particulièrement dans l'église ?



1-Le chemin de Croix

Il a été offert par des paroissiens en 1933.
Il a coûté à l'époque 3.000 francs.



2- La grotte de Lourdes (Massabielle).

Elle a été réalisée par les paroissiens lors de la réfection de l'intérieur de l'église en 1981. La statue de Sainte-Bernadette avait été offerte par deux paroissiens en 1958 et en 2016 elle a été gratuitement restaurée.



3- Plaque votive de Jean-Baptiste Gonon

L'Abbé Jean-Baptiste Gonon est une personnalité de la commune, né et baptisé à Viricelles le 15-01-1756. Refusant le serment de Constitution civile, il est révoqué et poursuivi en justice. Arrêté à Chazelles-sur-Lyon, il est guillotiné à Feurs le 1^o juillet 1794

4- Le clocher de l'église

Après avoir été primitivement sous le vocable de Saint-Etienne, l'église a été placée sous celui de l'Immaculée-Conception. C'est la Vierge que l'on voit au sommet de l'église, entourée d'une balustrade en ciment délimitant une terrasse. Elle a été placée en haut du clocher en 1866 et a été entièrement rénovée en 2015. D'une forme inhabituelle, les caractéristiques de ce clocher le font reconnaître de très loin. Une telle configuration est très rare en France. En 1943 et ce, jusqu'en juillet 1944, un poste de guet a été installé sur la terrasse du clocher pour surveiller le trafic aérien.



5- «La Crucifixion» par Jean-Antoine Berger.

Ce tableau est du peintre viriciaud Jean-Antoine Beger, né et mort dans ce village (1868-1957). On parle plutôt de Marius que de Jean-Antoine. Il a été réalisé par ce professeur de l'Ecole des Beaux-Arts de Saint-Etienne, à l'occasion de la guérison quasi « miraculeuse » de son épouse, atteinte alors de fièvre typhoïde. Le tableau est exposé dans la nef de l'église. Il a réalisé de nombreux autres tableaux dont un « chapelier au travail » que l'on peut voir à l'Atelier-Musée du chapeau de Chazelles-sur-Lyon.



6- Les vitraux du chœur de l'église

Ils sont signés d'Alexandre Mauvernay, célèbre maître-verrier baldomérien.

Ils avaient déjà été entièrement restaurés en 1933. Ils viennent à nouveau de bénéficier de réparations cette année 2017. Ils apportent une grande luminosité dans l'église



7- Une des multiples Croix de Mission du village.

Elle se trouve sur une petite place derrière le chœur de l'église et mérite une grande attention. Réalisée en fer forgé par un artisan inconnu, elle retrace la totalité des étapes du chemin de Croix du Christ avant et au cours de sa Crucifixion. Elle recèle un nombre impressionnant de symboles qui, tous réunis, retracent le chemin douloureux parcouru.



8- Le chœur de l'église

Il s'ouvre sur une nef centrale unique avec deux chapelles latérales dont l'une est dédiée à Saint-Etienne, ancien protecteur de l'église. Il est surmonté par un imposant Christ en croix au-dessus d'un autel de pierre



Les Cloches de Viricelles.

Elles sont visibles les jours où la terrasse est ouverte. La grosse, à gauche, a été fondue en 1866 et sonne le la. Elle a pour parrain Jean-Benoit Salignat. La plus petite a été fondue en 1774 et donne le mi. Elle a été refondue en 1967, car fendue. On en a profité pour les électrifier.

CONTENU DU LIVRET ÉTABLI ET PRÉSENTÉ PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE

- 1. HISTOIRE DE L'ÉGLISE D'AVEIZE**
- 2. HISTOIRE DE L'ÉGLISE DE CHAMBOST-LONGESSAIGNE**
- 3. HISTOIRE DE L'ÉGLISE DE CHÂTELUS**
- 4. HISTOIRE DE L'ÉGLISE DE CHAZELLES-SUR-LYON**
- 5. HISTOIRE DE L'ÉGLISE DE CHEVRIÈRES-EN-FOREZ**
- 6. HISTOIRE DE L'ÉGLISE DE NOTRE-DAME DE LA SALETTE À COISE**
- 7. HISTOIRE DE L'ÉGLISE DE DUERNE**
- 8. HISTOIRE DE L'ÉGLISE DE FONTANES**
- 9. HISTOIRE DE L'ÉGLISE DE HAUTE-RIVOIRE**
- 10. HISTOIRE DE L'ÉGLISE DE GRAMMOND**
- 11. HISTOIRE DE L'ÉGLISE DE GRÉZIEU-LE-MARCHÉ**
- 12. HISTOIRE DE L'ÉGLISE DE LA GIMOND**
- 13. HISTOIRE DE L'ÉGLISE DE LA CHAPELLE SUR COISE**
- 14. HISTOIRE DE L'ÉGLISE DE LARAJASSE**
- 15. HISTOIRE DE L'ÉGLISE DE L'AUBEPIN**
- 16. HISTOIRE DE L'ÉGLISE DE LAMURE**
- 17. HISTOIRE DE L'ÉGLISE DE POMEYS**
- 18. HISTOIRE DE L'ÉGLISE DE MARCENOD**
- 19. HISTOIRE DE L'ÉGLISE DE MARINGES**
- 20. HISTOIRE DE L'ÉGLISE DE MEYS**
- 21. HISTOIRE DES EGLISES DE MONTROTTIER**
- 22. HISTOIRE DE L'ÉGLISE DE RIVERIE**
- 23. HISTOIRE DE L'ÉGLISE DE SAINT-DENIS-SUR-COISE**
- 24. HISTOIRE DE L'ÉGLISE DE ST GENIS L'ARGENTIERE**
- 25. HISTOIRE DE L'ÉGLISE DE ST LAURENT DE CHAMOUSSET**
- 26. HISTOIRE DE L'ÉGLISE DE ST MEDARD EN FOREZ**
- 27. HISTOIRE DE LA COLLÉGIALE DE SAINT-SYMPHORIEN-SUR-COISE**
- 28. HISTOIRE DE L'ÉGLISE DE VIRICELLES**

Liste non exhaustive établie par villages

des participants, auteurs de panneaux, d'articles et de livres qui ont servi à l'élaboration du livre.

Aveize

Jean-Claude Jouve

Chambost-Longessaigne

« Églises, prêtres et fidèles à Chambost-Longessaigne, du XVI^e siècle à nos jours » par Jean-Luc Soleymieux et André Fayot.

Châtelus

Andrée Laverroux, Gilles Jaccoud et son livre « Châtelus, 2.000 ans d'histoire ».

Chazelles-sur-Lyon

Pierre Mathieu et site de PHIAAC*

Chevrières

Joëlle Perret et Nicole Marquet

Coise

site de PHIAAC*

Duerne

Dominique Chevron et PHIAAC*

Fontanès

Marie-Jo Viallon

Grammond

Jean-Marc Gandin

Grézieu-le-Marché

Jean-Pierre Jouve

La Gimond

Michel Gonon

Haute-Rivoire

Jacqueline Notin, Claude Lornage pour les panneaux et leur livre « Église, chapelles, prêtres et fidèles à Haute-Rivoire »

Larajasse, L'Aupépin, Lamure

Annie Poirot, Christiane Martin

Pomeys

Françoise Salmon et GHP**

Marcenod

René Bonnard

Maringes

Jean-Marc Lornage

Meys

Daniel Besson et son livre « Histoire de l'église de Meys : Chapelles, presbytères, cimetières, croix et vie paroissiale d'autrefois... »

Montrottier

Françoise Mathieu et son livre « Eglises, prêtres et fidèles de Montrottier et Albigny » écrit en collaboration avec Jean-Marc André, Louise Morel, Marie-Jeanne Viannay et Françoise Bayard.

Riverie

Olivier Lanore

Saint-Denis-sur-Coise

Joëlle Rivoire et site de PHIAAC*

Saint-Genis-l'Argentière

Françoise Bayard et son livre « Eglise, prêtres et fidèles à Saint-Genis-l'Argentière »

Saint-Laurent-de-Chamousset

Christian Gacon, Dominique Matagrin et leur livre « Église, chapelles, prêtres et fidèles à Saint-Laurent-de-Chamousset, du XVIIe siècle à nos jours » par Michel Chevron, Christian Gacon, Michelle Grieb, Dominique Matagrin

Saint-Médard-en-Forez

Jean-Paul Thollot

Saint-Symphorien-sur-Coise

Louis Véricel, Jean-Paul Richard et GHP**

Viricelles

Noëlle Mure

*PHIAAC Patrimoine et Histoire... de Chazelles-sur-Lyon et alentours
39 Rue Caderat, 42140 Chazelles-sur-Lyon
Site <http://patrimoineethistoiredechazellesurlyon.fr/wp/>

**GHP Groupe Histoire et Patrimoine de Saint-Symphorien-sur-Coise
Maison des Métiers
45 Rue Henry Petit, 69590 Saint-Symphorien-sur-Coise

Remerciements particuliers aux correcteurs qui ont passé beaucoup de temps pour vous offrir un travail si possible sans faute. Merci à Jean-Paul Richard, Joëlle Rivoire et Jacqueline Ponchon qui se sont partagés cette tâche difficile. S'il reste des coquilles et fautes, veuillez nous excuser.